

L'aube cruelle d'un temps nouveau

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 43 —

L'aube cruelle
d'un temps nouveau



ANTICIPATION
FLEUVE NOIR

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 43

L'aube cruelle d'un temps nouveau

(1988)

CHAPITRE PREMIER

Au début Charlster exigea de Rigil le secret le plus absolu et le responsable du collectif d'administration dut en passer par là.

— Je regrette qu'Ann Suba ne soit pas revenue parmi nous, se plaignit l'astrophysicien. Elle seule avait un niveau de connaissances suffisamment élevé pour comprendre ce qui est en train de se passer dans le ciel à trente-six mille kilomètres environ.

Rigil ne se formalisa pas d'être ainsi pris pour un ignorant. Contrairement à ce qu'il avait toujours attendu, le savant ne manifestait aucune joie, aucun triomphalisme. Il paraissait même accablé par sa dernière découverte.

— Je pourrai vous montrer des clichés, des images radar, mais elles sont très difficiles à déchiffrer pour un profane... Je vais essayer de vous expliquer tout ça au tableau noir.

Il ferma la porte à double tour et ils furent seuls. Aucune jeune fille ne fut admise dans le laboratoire, contrairement aux habitudes du vieux satyre.

— Ceci est le nœud spatial que j'ai découvert voici plusieurs années et qui me valut en dehors de pas mal d'ennuis d'être condamné à perpétuité au train pénitentiaire n° 34 où Liensun vint me délivrer. Ce nœud spatial est constitué de poussières... En fait il s'agit d'un vestige de notre ancien satellite, la Lune, qui explosa voici trois siècles selon la thèse officielle, ou vingt-six d'après le dogme sibérien. Tant que nous n'aurons pas appris à dater le Carbone 14 il nous sera impossible d'avoir une bonne précision. Ce vestige est en fait la Lune elle-même mais réduite à un amas de poussières agglomérées, floculées. Telle quelle, c'est un réservoir inépuisable pour colmater les brèches qui pourraient se produire dans le ciel croûteux qui, en filtrant les rayons du Soleil, nous plonge depuis dans l'ère glaciaire. Je vous rappelle que ce nœud spatial, ce vestige lunaire, est resté à trois cent mille kilomètres de nous.

Il traça une flèche et marqua le chiffre. Puis, à plus courte

distance de la sphère représentant la planète, il plaça un autre point.

— Ici le satellite géostationnaire que j'ai baptisé Dumb-Bell, c'est-à-dire haltère. Il est composé de deux sphères reliées par un axe cylindrique. C'est lui qui est préoccupant depuis quelques jours... Les éruptions se succèdent à sa surface. En fait il s'agit d'implosions et on en perd le compte. Sa structure extérieure, son enveloppe, est en train de se percer en de multiples endroits, et de ce fait il ne fonctionne plus ou presque plus... J'ai réussi à déterminer son rôle régulateur. Il surveille le cocon qui nous enveloppe, le cocon de poussières lunaires, et dès qu'il repère une faille, une lucarne, il puise dans le nœud spatial pour effectuer un raccommodage, un rapetassage si vous préférez.

— Il puise comment, de façon mécanique ?

— J'ignore comment mais il doit utiliser une énergie électromagnétique ou quelque chose de ce genre. Il doit également posséder des relais dans tous les coins. Une organisation parfaite mais qui se dégingue très rapidement. Maintenant nous allons nous rendre dans l'observatoire.

Rigil n'aimait guère cet endroit. À cause du télescope électronique, la température y était maintenue fort basse et on y gelait. Il alla donc chercher une combinaison isotherme et rejoignit le vieux savant. Ce dernier réglait déjà le complexe appareil pour obtenir de nouveaux clichés.

Rigil dut attendre un quart d'heure en battant la semelle, tandis que sa respiration se transformait en vapeur au sortir de sa bouche. Ils étaient toujours seuls, preuve que Charlster ne voulait pas ébruiter l'affaire.

— Je vais vous projeter ces clichés, vous aurez une meilleure vue du phénomène en cours.

Tout d'abord il ne vit que du blanc assez sale avant de comprendre qu'il s'agissait du ciel photographié à l'horizon est de la colonie.

— Regardez ceci, dit le professeur en s'approchant de l'écran où il cerna une zone d'un coup de crayon.

Du coup cette tache parut plus claire que le reste.

— Une lucarne en formation. Je la surveille depuis quarante-huit heures. Normalement elle aurait dû être colmatée depuis une douzaine d'heures mais elle ne cesse de s'éclaircir, de devenir transparente. Si le Dumb-Bell n'intervient pas d'ici quarante-huit heures elle sera visible à l'œil nu et il est possible que, dans une fourchette de temps que je situe entre une semaine et un mois, le Soleil réapparaisse ici et éclaire durant quelques heures par jour, du moins au début, la banquise du Nord Pacifique pour commencer. Puis toute la banquise par la suite. J'ai fait un premier calcul qui donne vingt millions de kilomètres carrés qui seront directement exposés aux rayons solaires, soit un

rectangle de dix mille kilomètres de long, depuis Kaménépolis, même plus au sud, jusqu'au Réseau des Disparus et en largeur deux mille kilomètres répartis autour du Réseau du 160^e.

Rigil resta comme assommé par cette révélation et comprit pourquoi le professeur ne marquait aucun enthousiasme délirant.

— Dans un mois l'ensoleillement sera total, douze heures à l'équateur et plus au nord puisque nous allons vers l'été de l'hémisphère Nord.

— La base Rooky ?

— Atteinte de plein fouet.

Rigil déglutit mais sa bouche était horriblement sèche. Le professeur le comprit et sortit un flacon de vodka distillée dans les Échafaudages.

— Nous allons en avoir besoin tous les deux.

— Vous croyez que Dumb-Bell ne réagira plus ?

— J'en ai bien peur. Il aurait dû le faire et ce retard s'aggrave.

— Que risquons-nous ici du fait de cette lucarne ?

— Pas grand-chose. Nous enregistrerons quelques degrés de chaleur et une meilleure lumière. En attendant la lucarne qui nous concernera...

— Et ce sera pour bientôt ?

— Directement dans notre ciel je ne pense pas, mais nous risquons d'ici deux ou trois ans d'être cernés par quatre à cinq lucarnes qui, forcément, finiront par bouleverser notre milieu et notre lumière, même si elles ne peuvent être directement au-dessus de nous.

Il remplit deux gobelets en plastique et ils burent avidement.

— Depuis toujours j'étudie notre fameux ciel croûteux et je connais ses faiblesses, ses résistances. Je peux établir d'ores et déjà un calendrier du retour du Soleil dans les cinq années futures. Ce qui donnera une fonte des glaces pour la moitié de la planète. Mais ce sont les banquises qui seront le plus touchées.

— On va nous accuser, murmura Rigil qui contemplait le fond de son gobelet à moitié vide.

— C'est ce que je crains. Et le hasard voudra qu'ici nous ne subissions pas directement les contrecoups de cette détérioration du satellite. Elle va très vite, cette détérioration, comme si Dumb-Bell avait une maladie qui d'un seul coup s'aggrave sans qu'on puisse y porter remède. Allez expliquer aux gens de la Terre que notre sauvegarde dépend d'une mécanique artificielle qui a résisté à des siècles de fonctionnement et qui d'un coup tombe en panne. Personne ne vous croira car ils ne sont pas dix mille sur Terre à savoir ce qu'est un satellite géostationnaire et combien ignorent les mots de Soleil et de Lune ?

Il remplit une nouvelle fois les gobelets. Rigil ne but pas tout de

suite et s'enquit :

— Il faut donner l'alarme, n'est-ce pas ?

— Entre huit jours et un mois, répéta le professeur. Les Compagnies les plus menacées, la Banquise surtout et quelques autres dont la Mikado, la Bones, la Chemical Cie, auront le temps d'organiser l'exode, et cette fois il sera définitif et circonstancié. Pas de psychose si le Kid et les autres P.-D.G. savent s'y prendre, mais je crains que tous nos amis rénovateurs ne soient pourchassés et abattus. Surtout dans les Compagnies voisines où le danger est moins immédiat. China Voksal par exemple et toute l'Australasienne bien sûr. Nous sommes devant un dilemme effroyable. Si nous nous taisons c'est pire, mais en donnant l'alarme nous condamnons nos frères rénos, qu'ils soient mystiques ou scientifiques...

— Vous êtes sûr de vos calculs ?

— Il ne s'agit plus de calculs mais de clichés. Et le prochain dans quatre heures sera encore plus évident : la tache claire sera plus pâle encore, vous verrez.

Rigil n'avait pas envie de rejoindre sa cellule pour dormir. Il voulait attendre sur place et il s'allongea dans un coin tandis que le professeur veillait.

Charlster le secoua vers six heures du matin.

— Regardez l'écran. Je vais passer le cliché précédent et celui que je viens d'obtenir.

Rigil se dressa lentement. Il n'y avait plus aucun doute à avoir : la peau du ciel devenait si mince qu'elle menaçait de s'ouvrir à tout moment.

— D'abord nos amis de la colonie, n'est-ce pas ?

— Oui, mais avec des précautions pour éviter toute panique. Certains ont des enfants, des frères, des sœurs à Rooky sur la banquise du Pacifique et vont s'inquiéter.

— Nous préviendrons ensuite Liensun. Et puis ? Le Kid ?

— Liensun acceptera peut-être une mission auprès du Président Kid. On ne peut pas diffuser la nouvelle sur les ondes... Sinon nous aurions les mêmes désordres que ceux qui se sont produits voici quelques mois.

La réunion du collectif précéda la réunion générale, mais lorsque Charlster exposa de la façon la plus simple possible ce qui allait se produire il n'y eut aucune explosion de joie. Depuis des décennies, des siècles, les Rénovateurs avaient espéré un moment pareil. Les parents, les grands-parents de ces gens rassemblés là dans la salle du collectif avaient entretenu cet idéal malgré les dangers, les persécutions, et voici qu'au moment où le Soleil se préparait à revenir, c'était plus une terrible menace qu'une merveilleuse espérance.

— Nous ne sommes pas prêts, dit une femme, nous n'avons

jamais été prêts psychiquement à supporter ce choc. Nous avons beau y croire, rien n'a été fait dans ce sens. On ne nous a jamais donné la force morale pour affronter l'événement. Et pourtant nous sommes des Rénovateurs scientifiques qui toute leur vie y ont cru. Alors imaginez les gens qui, sur la banquise, vont apprendre que, d'un coup, il y aura une chaleur insupportable et une lumière aveuglante... Et surtout que la glace va fondre à grande vitesse.

— Professeur, combien de temps, dans sa partie la plus fragile, résistera la banquise ?

Charlster soupira, faillit hausser les épaules et répondit d'un air las :

— Il y a des endroits où elle ne peut même pas supporter le poids d'un manchot, plus à l'est, là où des mers chaudes se sont formées, mais disons qu'un bloc de dix à douze mètres d'épaisseur mettra plusieurs semaines avant de fondre en totalité, peut-être plus. Je ne suis pas glaciologue. De toute façon, il vaudra mieux quitter les banquises pour se réfugier sur les inlandsis. Oh, ne croyez pas que la vie y sera plus facile. Disons qu'on y gagnera en sécurité mais qu'on vivra dans la boue, les inondations... Il faudrait que les gens puissent vivre sur la mer qui est riche en nourriture et produits variés alors que sur terre la disette sera totale.

— C'est vrai qu'il y aura des brouillards ? demanda la même femme.

— Oui, très épais, car l'évaporation sera fantastique. Et les vents souffleront très fort, chasseront momentanément cette condensation.

— Est-ce qu'on aura chaud ?

— Imaginez une étuve ou un sauna. Ce sera à peu près la même ambiance.

— La végétation va se développer ?

— C'est possible. Des graines congelées depuis des siècles peuvent effectivement germer dans la boue et nous verrons se développer de gigantesques forêts tropicales... Peut-être en un temps record... Ce serait une chance pour les rescapés.

— Et nous, que deviendrons-nous ?

— Il y a de fortes chances pour que notre vallée soit inondée sur plusieurs dizaines de mètres. Jusqu'à hauteur des niveaux neuf à douze par exemple, mais nous pourrions survivre aisément dans ces conditions. Les lucarnes environnantes nous gêneront mais il faudra attendre une autre dislocation des poussières pour être directement ensoleillés. Je ne pense pas que cela se produise d'ici à quelques années. Nous pourrions avoir un climat tempéré avec peu de brumes et une température entre plus dix jusqu'à plus vingt. Rien de catastrophique. Nous développerions des cultures en plein air sur le plateau, par exemple.

— Il va falloir réunir l'assemblée générale, dit Rigil, et annoncer ce qui nous attend à tout le monde.

Le silence se fit. Une épreuve difficile commençait.

CHAPITRE II

Depuis son retour à Rooky, Liensun paraissait triste et Zabel ne comprenait pas ce qui s'était passé. Elle s'était fortement inquiétée de lui quand il avait disparu dans cette tourmente qui avait jeté des centaines de milliers de gens dans un exode catastrophique et sans raison apparente. Une folie collective, une psychose avait poussé les gens vers les inlandsis de l'ouest, l'ancienne Australie, par exemple. Les Banquisiens ne supportaient que difficilement cette vie au-dessus des profondeurs glauques de l'océan Pacifique. Des milliers avaient péri sur les réseaux de l'exil et tous n'étaient pas revenus dans la Compagnie.

Dans la petite colonie rénovatrice installée dans le nord de la banquise, dans un no man's land ignoré des réseaux ferroviaires, on travaillait dur pour créer un milieu confortable où l'on ne craindrait plus le froid et la faim. Liensun se couchait tard, se levait tôt et ne faisait guère attention à Zabel.

Et puis elle finit par savoir qu'Ann Suba avait quitté l'autre colonie rénovatrice, celle des Échafaudages, et n'était jamais rentrée. Dès lors elle fut certaine que Liensun l'avait rencontrée quelque part et n'avait pas voulu lui en parler.

On avait fini par régler le problème des meutes de loups qui attaquaient la rookery de manchots et dévoraient les plus jeunes animaux. Une double clôture électrique ceinturait un vaste espace, et désormais les fauves risquaient de recevoir une forte décharge s'ils tentaient de passer entre les fils électriques. La centrale à l'huile de manchot fonctionnait sans faillir.

Et puis un soir Guhan vint avertir Liensun que Rigil était sur les ondes :

- Il ne veut parler qu'à toi.
- La communication est bonne ?
- Toujours, une fois la nuit venue.

Liensun resta absent une dizaine de minutes et quand il revint

dans la cafétéria où l'on discutait et jouait en attendant l'heure de se coucher, sa pâleur amena vite le silence. Il regagna sa place et regarda Zabel en premier, esquissa un sourire sans joie :

— Ce que j'ai à vous annoncer est terrible. Et pourtant je ne devrais pas m'exprimer ainsi.

Il respira profondément :

— Ce que nous avons attendu depuis notre premier âge, ce que nos parents et avant eux nos aïeux ont espéré va se produire d'ici huit jours au pire, un mois au mieux.

— Charlster a joué au con ! cria quelqu'un avec rage.

Liensun secoua la tête :

— Non. Il n'avait pas les moyens techniques de le faire, malgré sa vantardise, du moins pas avant des mois, peut-être des années. Une lucarne va s'ouvrir dans notre ciel... Vingt millions de kilomètres carrés de banquise du Pacifique seront directement frappés par les rayons du Soleil.

— Nous sommes dans cette surface-là ?

— Oui, et de plus dans l'hémisphère Nord... Qui en ce moment est en saison d'été. Pour certains d'entre vous ça ne veut pas dire grand-chose, mais disons qu'à l'équateur l'ensoleillement sera de douze heures, alors que nous risquons d'avoir jusqu'à seize heures...

— Ça veut dire qu'il faut partir, murmura Zabel.

Il lui prit la main et inclina la tête.

— Mais où ?

— Logiquement aux Échafaudages.

— Jamais, crièrent plusieurs et une majorité parut se manifester pour ce refus d'un retour à la colonie mère.

— Là-bas ce sera la sécurité. Charlster dit...

— On emmerde Charlster.

Liensun dut attendre que les esprits se calment pour commencer à expliquer ce qui les attendait ailleurs :

— Il y aura une chasse féroce aux Rénovateurs, où que nous allions. Puisque vous ne voulez pas des Échafaudages, il ne reste qu'une solution : rester ici.

— Et nous réfugier sur un glaçon qui fondra chaque jour un peu ?

— Non. Je connais une femme qui possède un cargo quelque part dans le sud et qui m'a révélé que de nombreux autres bateaux étaient abandonnés depuis des siècles sur les banquises.

— La plupart ont été retrouvés, exploités, non ? demanda son voisin.

— C'est certain, mais plus à l'est il doit en rester quelques-uns. Nous partirons dès demain à leur recherche avec le dirigeable. Enfin vous, vous partirez, car moi j'ai une mission à remplir. Il faut que je

rencontre le Président Kid pour lui révéler que bientôt il sera le P.-D.G. d'une Compagnie en train de rétrécir chaque jour un peu plus. Je dois le mettre en face de ses responsabilités. Il est impossible de lancer cette nouvelle sur les ondes et de provoquer ainsi un autre exode encore plus meurtrier.

— Qui sait si les gens y ajouteraient foi, dit Guhan. Possible que, échaudés par une récente aventure similaire, ils refusent de bouger, quitte à se bousculer ensuite sur les voies au premier rayon de soleil.

— Un rayon de soleil..., murmura Zabel. Nous sommes effrayés, surpris désagréablement, mais il va y avoir un rayon de soleil, un matin, et nous le verrons. Nous pourrions quitter nos cagoules, exposer nos visages...

— Risquer d'être aveuglé, dit quelqu'un.

Mais Zabel n'entendait pas. Elle fermait les yeux, souriait de bonheur. Liensun se souvenait de Julius Ker qui avait eu la rétine brûlée par le Soleil, et de son père, Lien Rag, qui avait également failli rester aveugle.

— Tu veux qu'on trouve un bateau ?

— Pas n'importe quel bateau mais un cargo, un de ces énormes navires qui transportaient des marchandises. Il faut réfléchir à l'avenir. Bien sûr il y aura panique, désordre, désorganisation, et l'argent n'aura plus de valeur. On en reviendra au troc. Si notre cargo est rempli d'une marchandise de première nécessité nous pourrions survivre longtemps, obtenir en échange des vivres, d'autres objets utiles.

— Mais comment faire marcher un cargo ? Ils ne connaissaient que le pétrole dans le temps.

— Certains fonctionnaient à l'énergie nucléaire.

— Ceux-là sont par le fond, le réacteur a fini par s'emballer et par percer la coque. Il y avait des cargos mixtes à voile et à diesel... De plus en plus même au moment de la Grande Panique, car le pétrole commençait à se faire rare. Si nous avions la chance de tomber sur l'un de ces modèles ce serait merveilleux.

— Tu vas retourner à Titanpolis ?

— Pourquoi pas. J'irai voir mon demi-frère Jdrien. Lui aussi doit être mis au courant. Les Roux sont aussi menacés que nous. Ils devront se replier vers l'Antarctique.

On veilla si tard que certains jugèrent inutile de se coucher. L'inquiétude commençait à faire place à une certaine exaltation et certains rêvaient d'un nouveau monde où chaleur et lumière permettaient de vivre enfin dans des conditions normales.

— Il y aura des forêts...

— Quand la boue sera asséchée, répliqua un pessimiste.

— Des fleurs.

— Et du brouillard si épais qu'on n'y verra pas à deux mètres... Et si l'air devient trop chaud, les vents se précipiteront aussi violents que ceux que nous connaissons.

Dès que l'aube lugubre se leva, ils sortirent pour essayer de localiser la fameuse lucarne, mais le ciel, d'un gris de plomb, ne laissait nulle part apparaître une tache plus claire. On finit par reprendre les activités journalières tandis qu'une équipe redonnait vie au dirigeable.

Ce fut au repas de midi que les questions commencèrent à se faire plus incisives.

— Une équipe va partir à la recherche d'un cargo mythique, déclara un certain Blems. Je suppose que seul l'équipage spécialisé embarquera dans le *Ma Ker* ?

— Bien sûr, dit Liensun. Les autres attendront notre retour.

— Et si le processus solaire va plus vite que prévu, qu'allons-nous devenir ? Est-ce que notre îlot de glace nous supportera longtemps ? Ici elle ne me paraît pas très épaisse. Vous savez bien que les manchots, les phoques, ne s'installent que lorsque la banquise est assez mince pour qu'ils puissent aménager leur trou.

— Vous avez peur qu'on vous abandonne ? demanda Zabel qui pouvait prétendre faire partie de l'équipage.

— Exactement. Quelles garanties offrez-vous si le fameux cargo, à condition que vous en trouviez un, est à des journées de vol d'ici ? Et si nous dérivons ? Si le courant japonais nous entraîne vers le nord ? Si vous allez explorer des zones inconnues, comment trouverez-vous l'huile nécessaire au *Ma Ker* ?

— Nous embarquerons un stock suffisant.

— Ce qui ralentira votre vitesse et vous empêchera de vous élever, tu le sais bien, Liensun, cria Blems.

— Que veux-tu que nous fassions, que nous attendions ici tous ensemble le dégel ? Je vous dis que nous reviendrons, mais si vous en doutez, acceptez que nous vous transportions jusqu'aux Échafaudages.

— Pourquoi pas, répliqua Blems qui, la veille, était parmi les minoritaires acceptant un retour vers la colonie mère. Nous serons à l'abri là-bas. Je n'ai pas tellement confiance en cette histoire de cargo.

— Tu as tort, lui lança Liensun. Désormais c'est sur l'eau que se bâtira la nouvelle société.

CHAPITRE III

Fasciné par la dégradation rapide du satellite, Gus passait la plus grande partie de son temps dans la salle des contrôles, ne participait que de loin aux préparatifs du départ. Lien Rag et Kurts s'activaient fébrilement, entassant dans la navette tous les documents, films et logiciels qu'ils pouvaient trouver. Les heures s'écoulaient trop vite à leur gré.

— Tu es sûr de ton compte à rebours ? demandait Kurts plusieurs fois dans une journée. Il me semble qu'il va bien vite.

Lien Rag avait choisi un chrono autonome qui, toutes les soixante minutes, émettait un son aigu et affichait le temps qui restait avant le départ.

— Plus que dix-sept heures. Ce n'est pas possible. On n'a pas dormi dix heures en trois nuits et voilà qu'il ne reste que dix-sept heures ? Cet appareil est détraqué.

— Non, il fonctionne bien. Il est absolument autonome et protégé contre toute influence extérieure.

De temps en temps Gus les appelait, mais ils n'avaient pas toujours quelques secondes pour contempler sur les écrans la multiplication des implosions. Pourtant lorsqu'une carcasse de saut flotta dans l'espace ils accoururent.

— Cette fois les cryos sont largement ouverts sur le vide, murmura Gus. L'équilibre général va s'en ressentir ; pourvu que le système des portes étanches résiste encore quelques heures...

Gueule-Plate, la chèvre-garou nourrice du petit Kurty, allait et venait comme une folle dans les coursives, s'empêtrait dans leurs jambes, et il avait fallu attacher l'enfant dans son bât pour qu'il ne soit pas expulsé par ses sauts désordonnés. Elle n'arrêtait pas de crier d'une voix de soprano enrouée et Kurts, excédé, lui avait fabriqué une muselière. Mais elle continuait à crier malgré ses mâchoires ligotées.

— Inutile d'entasser des provisions, lançait Lien Rag. Le voyage est extrêmement court.

— Qu'en sais-tu ? Nous ne nous souvenons pas de sa durée.

— Gus, lui, se rappelle.

— Et si la navette tombe en panne ou bien s'en va atterrir du côté de l'ancien Canada.

— Avec ce que tu emportes on pourrait alimenter dix personnes pendant un mois. C'est tout à fait inutile.

La température commença de chuter, preuve que les centres vitaux étaient atteints. Aucune caméra intérieure ne fonctionnait désormais. Les Garous, les loupés, essayaient de gagner les niveaux supérieurs et ils devaient les surveiller, édifier des barrages. Kurts avait soudé quelques portes étanches pour les limiter aux coursives, mais ils durent abandonner les germoirs. Gueule-Plate dut se contenter d'une nourriture différente, des granulés de soja surtout, et elle ne s'en lamenta que davantage.

— Son lait va devenir dégueulasse, affirma Kurts, et dans ces conditions je ne vois pas ce qu'on en fera sur Terre. Elle va nous gêner considérablement.

Recroquevillé sur son tabouret, Gus, le cul-de-jatte, oubliait tout le reste. Le spectacle qu'il découvrait grâce aux caméras extérieures devenait horripilant. Il y avait plusieurs carcasses de saurs qui se promenaient dans l'espace et aussi des nuages de graines de pearl. Les silos avaient dû s'ouvrir à leur tour et leur contenu se répandre en immenses écharpes qui ceinturaient le satellite.

Ce fut à dix heures du départ qu'il aperçut les premiers cadavres de loupés implorés. Ils étaient comme expulsés du ventre du Bulb, mais dans sa partie invisible. Il vit aussi un chariot élévateur.

Depuis deux jours Bulb n'envoyait plus de message, paraissait se résigner. Et Gus n'osait pas allumer l'écran où, d'ordinaire, il imprimait ses réflexions et ses protestations.

— Il doit être très affaibli, fit Lien Rag lorsque Gus lui fit part de ce silence. Toute son énergie est désormais utilisée pour protéger son cœur contre le mal.

— Il faut se tenir prêt, lança Kurts. La lumière, la chaleur, la gravité peuvent disparaître d'un seul coup. Je me demande si dans ces conditions la navette pourra décoller. La Voie Oblique sera-t-elle opérationnelle ?

Ils se posaient tous ces questions, s'attendaient au pire. La peau de l'animal sidéral paraissait plus saine de ce côté mais c'était une observation toute relative.

— Si on revêtait les scaphandres, malgré tout ?

Ils pouvaient les endosser mais restaient Kurty et sa nourrice. Comment fourrer celle-ci dans un scaphandre avec le bébé ? Il aurait fallu enfiler ses pattes dans les jambes et les bras de cette combinaison épaisse. Gueule-Plate ne comprendrait pas, se débattrait, et même s'ils

y parvenaient, elle risquait d'étouffer Kurty en se défendant.

— Si Bulb se désintègre, irons-nous vers la fin de l'ère glaciaire ? Nous n'avons jamais eu la preuve formelle que ce satellite était le maître d'œuvre de la reconstitution continue des strates de poussières.

— Oui, mais nous avons un doute, répondit Lien Rag à l'interrogation de Kurts. Plus qu'un doute, même. Et puis n'oublions jamais ce que nous avons désigné du nom d'Abominable Postulat. Les Ophiuchusiens ont voulu que la Terre reste une planète glacée et ont tout fait pour que cela soit.

— Je veux simplement savoir si nous aurons le temps de rejoindre Concrete Station et de quitter cette dernière. Ma locomotive aura-t-elle la possibilité d'abandonner Gravel Station pour répondre à mon signal codé ?

— Nous pouvons survivre à Concrete Station si les glaces fondent autour de nous. Mais je ne pense pas que les strates de poussières lunaires se dispersent d'un seul coup. Il y aura des trous, certes, qui peu à peu s'élargiront, se rejoindront, mais pas tout de suite, sur des mois, des années. Et pendant des siècles ces poussières formeront des nuages sidéraux qui plus ou moins régulièrement viendront occulter les rayons du Soleil, provoquant pour la Terre un climat précaire. Nous pourrions passer brutalement d'un climat tempéré à un mini-climat glaciaire de quelques semaines... Il faut espérer que nous ferons très vite d'énormes progrès scientifiques et techniques nous permettant d'éliminer complètement ces strates.

Kurts, à quelques heures du départ, proposa que désormais ils aillent dormir dans la navette. Et les autres acceptèrent tant leur tension nerveuse était forte ; ils n'auraient pu trouver le sommeil dans les cabines. Mais ils ne purent non plus se reposer car Gueule-Plate, très mécontente d'être parquée dans un si petit espace, ne cessa de grogner malgré sa muselière et se vengea en crottes malodorantes. Ils durent procéder à un nettoyage total qui leur prit une bonne heure.

— Moins six heures, annonça Lien Rag. Je pense que nous sommes prêts.

— Tu ne crois pas que la navette est trop lourde ? soupira Kurts. Il me semble que nous avons trop empilé d'objets inutiles.

— De la nourriture, par exemple, fit Lien Rag agacé.

Gus était allongé sur son siège spécial, sanglé dans son harnais, le visage pâle.

— Yeuse avait dit qu'elle laisserait une chaloupe de la machine, dit-il. Elle aura tenu parole. Nous pourrions filer tout de suite.

— Pour aller où ? demanda Lien Rag. Que sont devenus nos amis ? Tu parles de Yeuse, mais les autres ? Qui est à la tête de telle Compagnie ? Je pense au Kid par exemple et à Lady Diana. Et si les Aiguilleurs nous attendaient à Concrete Station ?

— Il faut prendre des armes, dit Kurts ; c'est une éventualité, effectivement.

Gus finit par quitter la navette pour se traîner jusqu'à la salle des contrôles.

— Tu es fou, lui criait Kurts, il ne reste plus que trois heures et nous ne sommes pas absolument certains de la régularité de ces allées et venues.

— Je prendrai la prochaine, lui lança le cul-de-jatte.

— Il n'y aura plus de prochaine et tu le sais bien. Bulb se disloque, crève de toutes parts. Bientôt les implosions se rapprocheront et tu ne pourras même plus venir ici.

Une dernière fois Gus pénétra dans la salle des contrôles où depuis longtemps tous les voyants étaient au rouge. Il avait dû court-circuiter tous les bip-bip d'alarme, les mini-sirènes qui attiraient l'attention sur telle panne, telle mise hors service. Même l'ordinateur central devenait gâteux. L'imprimante se déplaçait sans raison avec des suites de lettres sans signification.

Il se hissa sur son tabouret favori et le mit en marche, longea avec lenteur les pupitres, les consoles, les écrans, s'immobilisa devant celui où quelques jours auparavant encore Bulb s'épanchait, venait les supplier en lettres cathodiques de ne pas l'abandonner. Il l'alluma et fit apparaître l'ossature du satellite, grimaça. Salt était en partie détruit, les cryo-magasins béaient sur le vide et les carcasses énormes de viande devaient basculer sans arrêt en un chapelet infini. Le satellite changerait certainement d'orbite d'ici peu et commencerait soit une descente vers la Terre et il brûlerait dans les couches de l'atmosphère, soit il s'éloignerait dans l'immensité de l'Univers.

Il attendit un bon quart d'heure mais rien ne vint et il alla brancher les caméras extérieures, du moins celles qui acceptaient encore de fonctionner. Il repéra un énorme furoncle d'où naissait un de ces parasites en forme de boule blanche. L'animal se hâtait, certainement soucieux de s'éloigner du Bulb moribond.

Lien Rag apparut à la porte de la salle des contrôles :

— Gus, abandonne... Nous sommes inquiets... Il ne reste plus cent cinquante minutes. Ce n'était qu'une boutade tout à l'heure.

— Je ne sais pas, dit Gus. La pensée de me retrouver en bas en train de traîner mon tronçon de corps m'effraie... Je réalise qu'ici ce n'était pas si mal pour moi.

— Gus, tu ne vas pas nous faire ça ?

— Vous faire quoi ? Je suis quand même libre de mon destin ?

— Ton fils disparu dans le Gouffre aux Garous est peut-être vivant... Y as-tu seulement songé ?

— Je n'ai plus de souvenirs de cette époque. Ma mémoire commence avec cette tribu de Roux qui m'a recueilli sur les glaces de

la Transeuropéenne, avec ces deux mots qui allaient conditionner ma vie, Concrete Station et Voie Oblique... J'ai tout oublié de ma famille, de mon élevage de rennes. Parfois j'ai une image fugitive, je crois me rappeler une odeur, un visage, mais rien ne persiste...

— Kurty, tu ne le reverrais plus ? Le satellite va imploser... Du moins il ne sera plus habitable. Il va tomber en direction de la Terre, brûler dans les couches de l'atmosphère... Il n'est pas fait pour supporter la chaleur de ce frottement inévitable.

— Il peut très bien décrocher de l'attraction terrestre et filer dans l'infini ?

— Il n'y a guère de chance qu'il finisse ainsi, dit Lien Rag.

Kurts apparut, le visage contracté :

— Mais qu'est-ce qui vous prend à tous les deux ? Il ne reste pas deux heures avant le départ...

— Cent quarante-quatre minutes, rectifia Lien Rag ; ne t'énerve pas inutilement.

— Vous prenez de gros risques et vous m'en faites prendre ! hurla Kurts. Maintenant il faut embarquer, s'attacher et attendre.

— Gus, tu entends ?

Le cul-de-jatte hocha la tête et fit rouler son tabouret, s'immobilisa devant l'écran réservé aux dialogues avec le satellite. Il pointa son doigt vers la partie encore saine, du moins en apparence, du satellite.

— Il peut durer encore longtemps, perdre Sugar, le moyeu de liaison et continuer encore des années à survivre, malgré l'amputation. Vous comprenez pourquoi je me suis attaché à lui ? Nous sommes semblables, unis dans le handicap.

Il haussa les épaules et éteignit l'écran, descendit du tabouret et les suivit. Ils refermèrent les portes étanches derrière eux, pénétrèrent dans la soute aux navettes et s'installèrent à leurs sièges respectifs. Derrière, Gueule-Plate, ligotée sur le sien, dormait assommée par des tranquillisants. Kurty, placé dans une sorte de hamac solidement ancré, gazouillait en jouant avec un petit miroir.

— Je boucle ? demanda Kurts.

— Pourquoi pas, mais nous en avons en principe pour cent vingt-huit minutes.

Gus fermait les yeux et ne disait rien.

— Nous pourrions découvrir le satellite dans son ensemble, dit Lien Rag, car le départ n'est jamais rapide puisqu'il n'y a qu'une très faible attraction à vaincre et que la Terre nous attirera.

— Une partie de notre vie, philosopha Kurts, va rester dans cette saleté d'animal. Je n'oserai jamais raconter que nous avons vécu seize ans dans le corps d'une bête gigantesque. Personne ne me croirait.

— Si, ceux qui ont déjà vu des Hommes-Jonas, répondit Lien

Rag d'une voix rêveuse.

Kurts appuya sur le bouton qui commandait la fermeture de l'écouille verticale et automatiquement deux lampes s'éclairèrent.

— Ça a l'air de fonctionner ; pourvu que ça continue ainsi jusqu'au bout.

Les secondes s'égrenaient avec une lenteur désespérante. Lien Rag pensait à Jdrien qu'il avait quitté enfant, à cet autre fils qu'il aurait eu de cette énorme femme de la Bones Company et dont il avait oublié le nom. Mais c'était Yeuse qui hantait son esprit en ce moment extraordinaire.

— Cent quatre minutes, annonça Kurts ; c'est long.

Autour d'eux le satellite se désagrégeait à coups d'implosions à la chaîne. Il suffisait que l'une d'elles, plus puissante et plus rapprochée, déséquilibre l'ensemble pour que leur départ soit à jamais compromis.

— Et si la fréquence des navettes n'existait pas ? dit le géant. Le satellite n'a plus rien à fournir dans le cadre de l'Abominable Postulat. Plus de Roux, plus d'animaux adaptés au froid, plus rien du tout.

— La Voie Oblique a réapparu, n'est-ce pas ? C'est déjà un signe et une chance inespérée. Ne peux-tu pas essayer de dormir ou du moins éviter de te livrer à des spéculations démoralisantes ? répondit Lien Rag. D'ici une bonne heure et demie nous saurons, et la seule chose à faire, c'est d'attendre.

— Gus, fit Kurts, crois-tu que Yeuse ait laissé de la nourriture dans la fameuse chaloupe dont tu parlais ? Je veux dire une nourriture de Terrien, pour oublier bien vite celle des Ophiuchusiens ?

— C'est possible, dit le cul-de-jatte, encore que ces chaloupes contenaient surtout des réserves de rations de survie et elles n'ont rien de très gastronomique si mes souvenirs sont bons.

Kurts soupira et finit par se taire. Derrière eux Gueule-Plate ronflait paisiblement et Lien Rag sourit. Peut-être auraient-ils dû avaler quelques tranquillisants pour se laisser aller à une certaine euphorie.

CHAPITRE IV

Le soir où il atteignit le Dépotoir, la tempête soufflait fort avec une pluie de glaçons très éprouvante. Liensun arrivait du nord où il avait préféré louer une vieille draisine et emprunter les voies lentes pour mieux passer inaperçu. Il avait perdu deux jours mais ne regrettait pas d'avoir choisi cette façon de voyager. Il était recherché sur toute la Concession de la Banquise, le Kid n'ayant jamais annulé le mandat lancé contre lui.

Il dut franchir les derniers mètres à pied pour atteindre le palais de son demi-frère Jdrien. Dans l'entrée il essuya sa combinaison et souleva la peau de phoque qui masquait la grande pièce centrale. La chaleur de la cheminée le fit sourire mais il n'osa aller plus loin :

— Jdrien ? C'est moi Liensun.

Quelqu'un se leva qui avait été caché par une sorte de canapé en fourrure et il reconnut Jael, sa demi-sœur.

— Tu es revenu ? fit-elle souriante. Il n'y a pas si longtemps que tu nous as laissés.

— Jdrien n'est pas là ?

— Il est dans l'étuve. Je vais lui annoncer ta visite.

Liensun s'approcha du foyer où brûlaient des blocs d'huile de baleine. Il tendit ses mains et espéra que son frère l'inviterait à utiliser l'étuve. La draisine qu'il avait louée avait son chauffage en panne et son isolation était défectueuse.

— Il arrive, dit Jael.

Elle portait une sorte de longue tunique en fourrure légère qui lui descendait jusqu'aux pieds.

— Tout va bien ?

— Merveilleusement bien, dit-elle, et il comprit qu'elle était pleinement heureuse, épanouie.

À ce moment-là Jdrien entra à peu près nu, seul un linge ceignait sa taille et cachait son ventre. Il étreignit son frère et sortit tout de suite une bouteille de vodka, commença de remplir les verres.

Liensun comprenait que Jael soit si heureuse. Jdrien était magnifique et les regards qu'ils échangeaient étaient faits d'amour et de complicité. Il s'en voulait de venir rompre cette félicité avec de nouvelles catastrophes.

— Je sais pourquoi tu es là, dit Jdrien.

— Tu as lu dans ma pensée, se fâcha Liensun. Entre nous est-ce bien nécessaire ?

— Non. Les tribus m'ont prévenu depuis une semaine déjà. Ils ont noté que le ciel n'était plus tout à fait le même au-dessus de nous. Tu sais qu'ils remarquent tout. Le Soleil va réapparaître, n'est-ce pas ?

— Là-bas aux Échafaudages, Charlster a fait des observations effrayantes. D'après lui tout dépendrait de ce satellite qu'il a surnommé Dumb-Bell. Cet engin serait en train de se désagréger et en même temps il a repéré une tache plus claire dans le ciel, au-dessus de l'équateur. Une lucarne est en formation et, contrairement à ce qui se passait depuis toujours, rien n'est venu la colmater.

— Il a établi un calendrier de cette résurrection du Soleil ?

— D'ici huit jours les gens devraient se rendre compte de ce bouleversement. La lucarne sera transparente même si le Soleil n'apparaît pas encore, et d'ici un mois nous aurons une température bien au-dessus de zéro et les glaces commenceront de fondre avec formation de brouillards très épais.

— Je n'ai pas encore osé prévenir le Kid. Il a mal accusé le coup lorsque les gens ont cru, voici quelques mois, que la banquise se disloquait... J'ai peur de lui apporter cette nouvelle et pourtant je sais qu'il doit être prévenu.

— Que vas-tu faire ?

— Nous allons descendre vers le sud, vers l'Antarctique où les tribus commencent de s'installer dans des zones mal connues des Hommes du Chaud.

Liensun regarda Jael :

— Tu vas y aller aussi ?

— Où veux-tu que j'aille ?

— Et toi ? demanda Jdrien.

Liensun tendit ses mains vers la cheminée. Il parla du cargo qu'ils espéraient trouver sur la banquise du Pacifique, grâce au dirigeable, dans des zones où jamais personne n'avait pu aller, sauf les Roux.

— Je peux te donner la position de plusieurs. Mes amis en connaissent un certain nombre. Ils n'osent jamais s'en approcher car il y en a, disent-ils, qui portent malheur. Il doit s'agir de navires d'autrefois chargés de marchandises dangereuses, soit de déchets nucléaires que le Japon expédiait en Europe vers les usines de retraitement, soit de produits toxiques qui, au fil des siècles, ont fini

par se répandre dans l'atmosphère ou sur la banquise. Des gaz, des acides.

— J'estime que la vie sur les inlandsis sera très difficile, dit Liensun, mais je ne désigne pas l'Antarctique où les changements seront minimes.

— Et ceux des Échafaudages ?

— Ils veulent rester là-bas. Tu as des nouvelles d'Ann Suba et de Farnelle ? Ne devaient-elles pas rejoindre ce fameux cargo *Princess* ?

— Il est possible qu'elles soient ailleurs, dit Jdrien. Du côté de la Dépression Indienne.

— Elles seraient allées à la recherche de cette station mythique ! s'exclama Liensun, ironique. Pour y faire quoi ? Attendre le retour de notre père ?

— Pourquoi pas ?

— Ne me dis pas que tu y crois toi aussi.

— Ce serait tout de même merveilleux, ne trouves-tu pas ? Nous allons manger maintenant.

— Attends, que vas-tu faire avec le Kid ?

— L'avertir, bien sûr, et dès demain. On ne peut pas attendre plus longtemps.

Toute la nuit la tempête s'acharna sur le Dépotoir et les grêlons criblèrent le palais fait d'ossements de baleines et de peaux épaisses de phoques. Liensun fut surpris de sa résistance alors qu'il dormait dans ses fourrures non loin du foyer où le feu ne s'éteignait jamais.

Sa demi-sœur vint le réveiller avec un plateau copieusement garni. Il ne l'avait jamais vue aussi belle, aussi désirable, et elle rougit sous son regard évaluateur.

— J'ai regretté que tu ne viennes pas à Rooky, notre colonie, mais tu as l'air de te plaire ici.

— Jdrien avait besoin de moi comme j'ai besoin de lui.

— C'est beau, fit-il goguenard en se servant du café.

— Tu es sûr qu'ils n'ont rien fait là-bas aux Échafaudages pour provoquer cette catastrophe ?

Il secoua la tête avec énergie :

— Ils sont les premiers effrayés par cette conclusion brutale de leurs rêves les plus fous. Ils avaient toujours souhaité que le Soleil réapparaisse. Leurs parents les avaient élevés dans cette espérance, et quand l'échéance approche, ils sont perdus, désorientés, épouvantés.

— Tu ne l'es pas, toi ?

— Si, reconnu-il. Je crâne mais j'ai peur, viscéralement peur.

— Ton dirigeable est où ?

— Vers l'est. Il recherche ce fameux cargo qui nous recueillera tous. Mais est-ce la bonne solution ? Ne serons-nous pas un jour cernés par les icebergs marins avec le risque de couler en quelques minutes ?

Nous ne savons rien de la navigation, des tempêtes sur l'océan... Nous sommes tous terrorisés.

— Tous ces gens qui vont devoir fuir une deuxième fois et sans espoir de retour... Je suis sûre que le Président Kid restera auprès de son volcan, s'y accrochera, tâchera de survivre grâce à sa chaleur, jusqu'au jour où une éruption surviendra... Jdrien n'en a pas dormi de la nuit, à la pensée de détruire ses illusions.

Liensun se rendit à l'étuve et resta une heure dans la vapeur épaisse, jusqu'à ce que son frère le rejoigne et s'asseye à côté de lui sur les caillebotis en os.

— C'est fait, pour le Kid.

Liensun n'osa pas demander quelle avait été la réaction du président, se défendit de lire dans la pensée de son frère.

— Il se doutait de quelque chose, tout le monde se doute de quelque chose, en fait, et cela remonte à ce qui s'est passé voici quelques mois. Les gens ne se sont pas mis à fuir comme ça sans raison. Je pense que leur psychisme a perçu un avertissement.

— Tu deviendrais mystique ?

— Un avertissement que l'on pourrait identifier à l'aide de recherches scientifiques. Une sorte de déséquilibre dans des ondes peut-être, dans la mécanique céleste...

— Ils n'auraient jamais dû revenir, alors ?

— Je ne peux pas dire. Je suppose qu'en vivant dans la peur, sur la banquise, on acquiert une hypersensibilité. L'organisme détecte les ruptures de sérénité, les transforme en angoisse puis en psychose collective.

— Que va faire le Kid ?

— Il ne m'a rien dit. Mais il doit prendre des décisions rapides tout en évitant la cohue précédente. Tous les trains ne sont pas revenus et il manque de moyens de transports pour évacuer la population. Il est à craindre que les gens installés sur des inlandsis refusent ces réfugiés. Du côté de Stanley Station, par exemple, où le socle de l'ancienne Australie offre une certaine sécurité. C'était un immense continent qui pourrait recevoir des millions de gens éperdus.

La tempête se calma vers le milieu de la journée et les deux frères sortirent pour aller visiter le mausolée de Jdrou, la mère de Jdrien. La spirale, qui autrefois recevait les trains de marchandises chargés d'ossements de baleines, avait énormément souffert, mais Jdrien disait que depuis que la Guilde des Harponneurs avait transporté ses installations plus à l'est sur le Viaduc géant, cette construction métallique se délabrait faute d'entretien.

— Il n'y a plus rien ici, juste quelques vieillards qui mourront prochainement. Même le labyrinthe des squelettes de cétacés s'écroule.

— Tu vas prévenir Yeuse ?

— Le Kid m'a dit qu'il s'en chargeait mais que cela demanderait deux à trois jours. Pour l'instant, seule la banquise du Pacifique paraît concernée par la lucarne, mais nous ignorons si d'autres brèches ne sont pas en train de déchirer le ciel, au-dessus de la Panaméricaine ou de la Transeuropéenne. Il semblerait qu'en Sibérienne on s'inquiéterait de certaines rumeurs sur l'inlandsis oriental. Des chasseurs de phoques auraient remarqué des phénomènes étranges d'aurores boréales. Une émission radio a été captée voici quelques jours.

— Il s'agirait de la même lucarne, dit Liensun. Le professeur Charlster estime qu'elle permettra au Soleil d'inonder de sa lumière et de sa chaleur un rectangle de dix mille kilomètres de long et de deux mille de profondeur, mais ce n'est qu'un chiffre approximatif.

Chaque fois qu'il découvrait cette très jeune fille, quinze ans à peine, qui avait donné le jour à Jdrien et qui était morte assassinée par un chasseur de Roux de la Transeuropéenne, Liensun laissait une émotion bienfaisante l'envahir. Cette jeune Rousse était la beauté même, à jamais conservée sous une glace transparente dans la blondeur de sa fourrure :

— Tu ne vas pas la laisser là ?

— Nous l'emporterons avec nous dans son cercueil de glace que nous découperons avec soin. Sur une peau de loup elle sera tirée vers le pôle Sud pour sa dernière demeure cette fois, enfin je l'espère.

Chaque fois Liensun évoquait sa mère qu'il n'avait connue qu'à travers les récits de sa sœur Jael. Une grosse femme féroce, cupide mais obsédée de maternité. Chaque année elle donnait naissance à un enfant. Elle choisissait le père en fonction de critères de beauté mais surtout d'intelligence et de célébrité. Lien Rag était tombé dans ses filets grâce à la complicité de la toute jeune Jael. Celle-ci, amoureuse de lui, l'avait recherché des années durant avant de trouver Jdrien qui, disait-on, lui ressemblait étonnamment.

— Je vais repartir, annonça-t-il. Le dirigeable viendra me chercher au rendez-vous dans le nord. Je ne sais s'ils auront repéré quelques cargos au cours de leur expédition.

— Je vais te donner la carte que j'ai dressée d'après les récits des tribus. Il y a des points de repère importants en sus des longitudes et des latitudes.

— Mais que comptais-tu en faire ? s'étonna Liensun.

— J'aurais aimé partir à leur recherche, retrouver leurs cargaisons certes, mais surtout les ustensiles, les objets de la vie quotidienne, le livre de bord du capitaine. J'ai toujours rêvé de ces bateaux qui naviguaient sur les océans, surtout sur le Pacifique. Il en est un dont le nom me faisait particulièrement rêver, qui s'appelait le *Crystal Flower*.

— Mais comment le sais-tu puisque les Roux ne savent pas lire ?

— Ils m'avaient rapporté, comme une relique, une assiette de la salle à manger du commandant où le nom du bateau était gravé.

CHAPITRE V

— En somme, se rengorgeait Pilz, l'adjoint aux communications médiatiques, nous assistons au même phénomène qui a presque ruiné la Compagnie de la Banquise. Une psychose collective qui force les gens à abandonner la banquise pour se réfugier sur l'inlandsis californien principalement. Par chance les colons vivant sur ces réseaux un peu oubliés ne sont pas très nombreux, et nous pouvons les accueillir sans trop d'opposition de la part de la population locale.

Yeuse, enfoncée dans son fauteuil, l'écoutait à peine, les yeux mi-feutrés. Il lui semblait que Pilz se rassurait bien vite, manquait d'informations plus détaillées.

— Je voudrais que vous partiez en mission sur la côte ouest et que vous interrogiez ces gens-là, dit-elle soudain.

— Mais j'ai entrepris une enquête...

— Aujourd'hui même. J'ai un pressentiment. Ce n'est pas normal, cette panique-là. Et parler de psychose c'est vite dit. Il y a toujours un sens aux phénomènes...

— Il ne s'agit que de quelques dizaines de milliers de personnes, Lady Yeuse, rien de bien important.

— Et dans nos provinces australes, le long du cordon central et de la Patagonie ?

— Il y a eu également quelques replis, des stations de pêche et de chasse abandonnées...

— Cela représente des distances fantastiques entre le détroit de Béring et la terre de Feu, où se trouve Magellan Station. L'exode n'a pas été une succession de fuites mais un seul mouvement, comme si du nord au sud la même terreur s'était abattue simultanément sur ces gens pourtant isolés le plus souvent.

Pilz comprit qu'il n'avait qu'à s'incliner, mais ce voyage vers l'ancienne côte ouest ne lui disait rien du tout. On s'ennuyait ferme par là-bas. Tous des sauvages, des gens rudes qui ignoraient les bonnes manières de l'est.

— Dès que vous aurez du nouveau, téléphonez-moi. Je veux une enquête sérieuse. Interrogez le maximum de monde et n'oubliez ni les femmes ni les enfants. Les hommes sont souvent enclins à ne pas admettre certaines choses par trop mystérieuses.

Elle fuma un cigare euphorisant en attendant de recevoir Reiner, l'adjoint aux synthèses scientifiques. Lui aussi enquêtait sur le phénomène et lui avait annoncé des révélations surprenantes. Elle n'aimait pas l'atmosphère générale de la Compagnie. Les gens qu'elle rencontrait paraissaient inquiets, toujours prêts à faire état de rumeurs invraisemblables. Depuis qu'elle était entrée en lutte ouverte avec les Aiguilleurs il en était ainsi. Palaga n'avait pas daigné répondre à son ultimatum et restait invisible. La flotte cernait Salt Station mais sans en faire le blocus, sans avoir tiré un seul missile. La situation pourrissait peu à peu et elle redoutait que les Aiguilleurs ne regagnent une certaine faveur dans l'opinion publique.

Reiner entra peu après. Il paraissait grave, ce qui la préoccupa tout de suite.

— Je dois vous faire un aveu, dit-il sans préambule inutile, et je ne sais comment vous le prendre.

Elle resta impassible et il soupira :

— Pas facile, mais tant pis. J'ai toujours gardé des accointances avec les Rénovateurs. Pas seulement les scientifiques mais les mystiques...

Elle haussa les épaules :

— Et alors ?

— Je connais un petit groupe qui possède un petit observatoire mobile à bord de leur train personnel. Ils roulent souvent sur Cancer Network, sous prétexte d'échanger des objets de première nécessité contre des fourrures et de l'huile de phoque, mais en fait ils se livrent à une sorte de magie noire permanente.

— Je vous croyais plus sérieux... Ces illuminés ne peuvent vous apporter grand-chose.

— Détrompez-vous. Ils ont une prophétie et cela depuis plus d'un siècle. Une prophétie qui annonce que si le Soleil doit reparaître, il le fera à hauteur de la ligne de changement de date.

— C'est naïf et stupide, non ?

— Je le pensais aussi. Régulièrement ces gens-là vont donc le plus loin possible sur le Réseau du Cancer...

— Jusqu'où ? Vous n'ignorez pas que voici quelque dix-huit ans j'ai été moi-même entraînée fort loin sur cet étrange réseau, jusqu'à une station fantôme immense...

— Je sais, Lady Yeuse, je sais... Ces gens-là, appelons-les de leur nom de famille, Guerpez...

— Il s'agit d'une seule famille ?

— Pour éviter les fuites et les trahisons ils ne recrutent que des gendres et des brus, font des enfants auxquels ils transmettent leurs idées et leurs connaissances... Les Guerpez ne se contentent pas du Cancer Network mais remontent ensuite le Réseau des Disparus...

— C'est un réseau dangereux d'où personne en principe ne revient.

— Les Guerpez sont connus depuis si longtemps qu'on les laisse aller et venir. Ils payent en alcool et en armes leur droit de passage. Je sais que c'est illégal mais grâce à eux j'ai une information de choix. Ils arrivent de là-bas et ont séjourné sur la ligne de changement de date, là où le 46^e parallèle la coupe approximativement. Et dans leur télescope assez puissant, il occupe tout un wagon, ils ont repéré une tache dans le ciel. Une tache plus claire, disons moins grise que le reste de cette couverture sale.

— Une lucarne en formation. Le phénomène est connu et d'ici quelques jours il aura disparu.

— Non. Il s'accroît, au contraire, si bien que la famille Guerpez a laissé là-bas son wagon-observatoire et quelques membres pour revenir en toute hâte prévenir la fédération.

— Quelle fédération ?

— Depuis des siècles la famille Guerpez s'est multipliée et représente plus de dix mille individus qui peuvent se rattacher au tronc commun d'origine. Il était impossible de loger tous ces gens-là dans un seul train personnel sans attirer l'attention du pouvoir central. Ils se sont scindés en plusieurs familles regroupées en une fédération... Les Guerpez du Pacifique, comme ils se nomment, sont venus chercher les plus savants de la fédération pour qu'ils assistent au phénomène.

Yeuse se pencha en avant, les mains à plat sur son bureau :

— Comment font-ils pour éviter la ruée des réfugiés qui accourent des stations les plus lointaines ?

— Ils sont malins, et puis les réfugiés sont de pauvres gens qui roulent dans des draisines, des wagons autotractés qui n'encombrent guère les réseaux. Il n'y a guère de richards à l'ouest et les trains réguliers, express, omnibus, ne le sont plus depuis longtemps. Il y a bien quelques patrouilleurs de la Flotte mais c'est tout. Vous savez comme moi que la banquise n'a jamais attiré les Panaméricains et que Lady Diana s'en désintéressait même, estimant que tout ce qui vivait en dehors de l'inlandsis ne pouvait être que marginaux et racailles.

— Et cette lucarne s'éclaircit chaque jour un peu plus, je suppose ?

— Oui, Lady Yeuse. Vous avez déjà vu l'effet d'une goutte d'huile sur un morceau de papier ? Un papier bien opaque qui soudain devient translucide, laissant passer la lumière sans permettre toutefois de voir les objets. Il paraît que l'on soupçonne derrière cette lucarne

une très puissante source de lumière, à des heures bien précises : entre cinq heures du matin et huit heures du soir. En ce moment, selon la répartition des saisons à la mode d'autrefois, nous sommes en été, et les jours sont beaucoup plus longs que les nuits.

— Ont-ils pris des clichés ?

— Oui, Lady Yeuse. Mais ce n'est pas une preuve. On pourrait les truquer sans difficulté. Toutefois si vous permettez en voilà toute une série.

De sa serviette il retira les épreuves non découpées qui formaient un film de trente-six vues. On y distinguait parfaitement la fameuse tache de plus en plus claire sur chaque image.

— Un cliché toutes les quatre heures, Lady Yeuse, dit-il comme répondant à la question qu'elle allait poser.

— Bien sûr, on aurait pu les truquer. Ce sont eux qui ont alerté les populations de la banquise ?

— Non, Lady Yeuse. J'ai ma théorie là-dessus et je suppose que, sans même s'en rendre compte, les gens isolés sur la banquise ont enregistré des modifications qu'un étranger n'aurait même pas remarquées. D'abord la lumière est devenue, oh, imperceptiblement, plus vive, et les gens ont souffert de légers troubles, migraines, points noirs. Il y a eu l'effet de réfraction sur les couches lisses de la banquise qui en certains endroits ressemblent à des miroirs. Ici, à New York Station, nous ne nous en serions pas rendu compte, mais là-bas, si. Il y a eu aussi les pêches plus abondantes, les poissons affluant vers les trous ouverts dans la banquise. Les phoques qui se gavaient tellement de harengs qu'ils ne fuyaient même plus les chasseurs.

— Tout ça pour quelques lumens en plus ?

— Oui, Lady Yeuse, pour quelques fractions de lumen en plus précisément. Imaginez ce qui se produira quand la mince pellicule translucide se déchirera. Les Guerpez estiment que cela pourrait survenir dans les huit jours.

— Allons, Reiner, vous n'allez pas croire ces fous ? Ces charlatans ?

— Je voudrais bien tout réfuter, mais ceux-là ne croient ni aux grimoires ni aux simagrées. Peu à peu cette fraction-là s'est laissé attirer par la science, l'observation.

— Vous parlez ! Ils croient que le Soleil va réapparaître au-dessus de la ligne de changement de date...

— Et qu'est-ce qui est en train de se produire ?

Elle hésita puis sourit :

— Ce n'est pas fait.

— Non, mais ça va venir. J'ai eu des témoignages encore plus étranges sur les loups qui sont en train de quitter la banquise pour se réfugier sur les inlandsis des anciennes îles, comme Hawaï par

exemple... Ou les Aléoutiennes. Les loups victimes d'une psychose générale ?

— Vous marquez un point. Et les baleines ?

— Que leur importe désormais puisqu'elles peuvent ramper sur la glace ou même voler dans les airs. Les phoques, par contre, ont besoin d'un environnement solide, ne peuvent passer leur vie dans l'eau. Les petits naissent sur la glace et il semblerait que dans les colonies et les rookeries de manchots règne un certain désarroi.

Il se leva :

— Je suis venu vous demander l'autorisation de partir avec la famille Guerpez. Je veux assister au phénomène là-bas sur le Réseau des Disparus et le photographe.

— Mais si jamais le Soleil surgit vous ne pourrez jamais revenir ?

— Je pense que si... Le réseau ne sera pas tout de suite englouti dans la fonte des glaces.

— Et pour la Panaméricaine, que prophétise la famille Guerpez ?

Il eut un sourire mince mais oublia son ironie :

— Pour l'instant il semblerait que cette lucarne soit la plus importante à venir. Elle sera visible à l'œil nu si elle ne l'est déjà. Mais il existe au-dessus de nos têtes des points faibles dans la carapace de poussières lunaires, et d'ici quelques mois, au plus tard un an, nous aurons nos rayons de soleil.

— Vous semblez vous en réjouir, moi pas. C'est l'œuvre de ces fous des Échafaudages du Tibet, n'est-ce pas ? De cette Ann Suba et de ce maudit professeur Charlster.

— Je ne crois pas. Il semble au contraire que quelque chose a cessé de fonctionner... D'ailleurs on dit que les Aiguilleurs sont terriblement inquiets... Mais qu'ils n'accuseraient pas les Rénovateurs du Soleil.

Il n'y avait pas une demi-heure que Reiner était sorti qu'elle recevait Palgeste avec un message secret du Président Kid. Le délégué auprès de la CANYST ignorait visiblement le contenu de ce pli qu'il n'avait pu décoder, et Yeuse attendit qu'il reparte, fort déçu, pour traduire ce que lui écrivait le Kid.

C'était la confirmation de ce que Reiner avait appris de cette famille Guerpez. Une lucarne de formation accidentelle menaçait toute la banquise du Pacifique. Le Soleil, d'ici quelques jours, apparaîtrait et dès lors le processus irréversible de déglaciation serait en marche. On ne pouvait accuser les Rénovateurs des Échafaudages, puisque c'était Charlster lui-même qui lui avait envoyé Liensun pour le mettre au courant. D'après le vieux savant, un satellite géostationnaire, régularisant depuis des siècles la couche des strates de poussière, venait de cesser de fonctionner.

— Lien Rag..., murmura Yeuse. Lien Rag a atteint son but. Oh ! si tu savais combien je te hais pour ton obstination orgueilleuse. Ton geste condamne des millions d'êtres humains...

CHAPITRE VI

Chaque matin Farnelle se rendait dans la grande salle des navettes et contemplait celle qui était miraculeusement arrivée le jour où Ann Suba avait fait surgir les deux rails lumineux de la Voie Oblique. Il y avait soixante-huit heures de cela et la navette avait atterri sans qu'elles s'en rendent compte. Il y avait maintenant deux jours.

— Tu es toujours là, murmura-t-elle, admirative.

Et soudain il y eut un frémissement sourd et elle recula effrayée, appela d'une voix étranglée son amie Ann Suba, se souvint que celle-ci dormait dans la locomotive géante à la suite d'un léger malaise qui l'avait prise la veille.

La navette glissait lentement sur le sol et d'un coup la Voie Oblique surgissait du néant et les portes s'ouvraient sur la mer intérieure. Elle ferma les yeux quand le bruit devint intolérable, se boucha les oreilles de ses mains. Quand elle osa les ôter et ouvrir les yeux, la navette avait disparu et les grandes portes se refermaient lentement sans le moindre grincement.

Elle se précipita au-dehors où stationnait la locomotive, grimpa à l'intérieur, bouscula Gdami qui se levait et mangeait une tartine de confiture. Elle courut jusqu'à la chambre d'Ann, la trouva dans un bain d'eau mousseuse.

— Elle est partie, haleta-t-elle. La navette vient de partir.

— J'ai noté un léger tremblement, dit Ann Suba en se levant pour attraper son peignoir.

Farnelle lui tourna le dos, gênée par sa nudité.

— Que va-t-il se produire ?

— En principe une autre navette devrait arriver d'ici quelques heures, si mes prévisions sont exactes.

— Une navette vide ?

Achevant de nouer sa ceinture, Ann Suba s'approcha de Farnelle et posa sa main sur son épaule :

— Vous attendez qui ?

— Personne... Mais j'espère... Je ne connais aucun de ces trois personnages dont m'a parlé Yeuse : Lien Rag, Kurts et ce Gus. Mais pourtant j'aimerais les voir arriver de là-haut.

— Le système des navettes a eu des ratés assez prolongés depuis pas mal de temps.

— Gus a disparu depuis quatre années, dit Farnelle.

— L'interruption du trafic peut remonter à cette date effectivement, mais j'en ignore les véritables raisons.

Elle passa dans la chambre, revêtit sa combinaison. L'une et l'autre préféraient s'habiller ainsi pour éviter toute surprise désagréable si une chute de la température, que ce soit dans le bâtiment ou la locomotive, intervenait.

Gdami était déjà dehors, auprès de la rive de la mer à taquiner les éléphants qui se traînaient mollement sur la plage artificielle. Elles pouvaient l'apercevoir depuis les hublots de la cuisine où Ann prenait son petit déjeuner.

— Un jour il se fera écraser par leur énorme masse. Certains doivent atteindre les dix tonnes.

Gdami n'avait peur de rien et grimpait sur le dos des gros mâles qui essayaient de se laisser glisser dans l'eau pour se débarrasser de lui. Ils devaient plonger pour y parvenir et Gdami rejoignait la plage à la nage.

— C'est un merveilleux enfant, murmura Ann Suba. Vous avez bien de la chance de l'avoir.

— Il m'effraie par sa vitalité et sa témérité. Je pense toujours à ces trois hommes qui pourraient revenir... Ils ne comprendront pas ce que nous fichons là...

— Trois hommes qui depuis des années vivent dans un satellite... Sans présence féminine ? murmura Ann Suba avec un sourire ambigu. Est-ce bien raisonnable de guetter leur retour ?

— Vous plaisantez ? Ce sont des types corrects, d'après Yeuse.

— Même ce Kurts le pirate ? On a raconté sur lui des histoires assez étranges dans le temps, lorsqu'il ravageait la planète tout entière, et les objets que l'on trouve dans cette locomotive sont les fruits de pillages et de rapines. J'ai vu aussi une belle collection de photographies érotiques prises ici même, j'ai reconnu le décor... Cela ne vous gêne pas, Farnelle ?

— Je suis venue pour Yeuse.

— Que n'abandonne-t-elle pas cette présidence trop lourde pour elle ? Depuis que personnellement j'ai quitté la colonie des Échafaudages je me sens plus libre.

Parfois Farnelle ne comprenait pas sa compagne qui passait d'un langage très scientifique, très difficile à saisir, à des banalités

surprenantes qui trahissaient un grand déséquilibre personnel. Cette femme avait toujours vécu dans le même milieu, ignorait tout des autres humains. Cette pensée la tracassait si fort qu'un peu plus tard elle lui demanda des détails sur sa vie, et ne fut pas surprise qu'Ann Suba n'ait pas connu autre chose que le milieu scientifique et surtout rénovateur.

— Mes parents étaient des physiciens qui faisaient des recherches sur les poussières et leur comportement dans le vide. Ils faisaient partie d'un groupe très strict qui chaque semaine se réunissait pour étudier non seulement l'astronomie, mais l'histoire et la géographie archaïques, ces matières d'avant la Grande Panique. Plus tard j'ai rencontré mon futur mari, Greog, puis les Ker, Julius et Ma... Et nous avons quitté la Panaméricaine pour recréer une petite colonie sur la banquise du Pacifique à Point Jarvis. Une colonie scientifique, bien sûr. Nous avions de gros espoirs mais la première expérience sur les poussières a été catastrophique pour la population de la banquise...

— Mais en Panaméricaine, quand vous étiez jeune, vous sortiez, vous profitiez de certains amusements ? Vos parents pouvaient vous payer ça, non ?

— Ils étaient très austères... Le Soleil était une religion pour eux. Ce n'étaient pas des Rénovateurs mystiques, mais pourtant par certains côtés ils ne manquaient pas de fanatisme.

— Vous étiez traqués ?

— Pas encore, pas du temps de mon enfance, mais dès que j'ai commencé mes études supérieures, je sentais qu'on me surveillait.

— Les Aiguilleurs ?

— Un peu tout le monde, y compris les professeurs qui ne croyaient pas que le Soleil puisse réapparaître un jour. Quand nous avons rejoint les Ker la situation est devenue vite difficile. Nous avons déjà essayé de vivre sur la banquise occidentale panaméricaine, mais on nous surveillait toujours, et quand nous avons su que la Compagnie de la Banquise était en formation et se montrait très accueillante avec les nouveaux venus nous n'avons plus hésité.

Farnelle regardait Gdami qui poursuivait un jeune éléphantéau qui d'ailleurs paraissait jouer avec lui.

— Est-ce que nous verrons arriver la prochaine navette ? demanda-t-elle.

— Certainement. Si nous surveillons un peu la grande soute. Voulez-vous que nous y allions ?

CHAPITRE VII

Bien avant que Jdrien ne l'avertisse, le Président Kid avait eu quelques soupçons fondés sur les rapports qui lui parvenaient de plusieurs zones de la Compagnie. D'abord on lui signala qu'une nouvelle fois on assistait à une migration des Roux. L'événement n'était pas en soi surprenant, les Hommes du Froid obéissant parfois à des pulsions profondes qui les lançaient sur la banquise pour des milliers de kilomètres de marche continue. Au bout du compte on finissait par connaître les motifs de ces ruées. Cette fois il en allait différemment car les tribus se dirigeaient toutes vers l'Antarctique. C'était surprenant, dans la mesure où les colons de cette Province panaméricaine n'avaient jamais éprouvé de grande sympathie pour ces hommes primitifs, les chassant sans vergogne, les persécutant même jusqu'à ce qu'ils s'en aillent ailleurs. Sur l'inlandsis antarctique, comment pourraient vivre ces gens-là ? À moins de s'installer à la limite de la banquise pour pêcher et chasser ils ne pourraient trouver à l'intérieur de quoi se nourrir.

Mais la migration des Roux révélait un bouleversement imminent. Quelques mois auparavant, alors que la rumeur d'une rupture ou d'un enfoncement de la banquise du Pacifique allait s'amplifiant et se gonflant au point de provoquer le plus dramatique exode de la Compagnie, les tribus avaient gardé leur sang-froid et on n'avait signalé aucun mouvement important chez elles. Cela, bien sûr, on l'avait appris plus tard, quand la psychose des Banquisiens s'était enfin calmée et que les réfugiés commençaient de revenir chez eux.

— C'est étrange, disait Fields le secrétaire particulier du Président, mais les Roux ont abandonné des trous à phoques d'une richesse incroyable, des rookeries de manchots superbes. Les voilà tous en route vers l'Antarctique. Certains aventuriers se frottent les mains, espérant s'emparer de ces lieux de chasse et faire fortune. Faut-il faire intervenir la police ferroviaire ?

— Si les Roux ne doivent pas revenir, autant que ces trous à

phoques et ces colonies de manchots soient exploités. Mais il faudra surveiller la construction des lignes privées qui relieront ces endroits aux réseaux. Je vous en charge.

Il n'y avait pas que les Roux qui inquiétaient le Kid avec leur migration. On signalait aussi le départ de nombreux colons installés sur le Viaduc depuis des années, sur des branches latérales de l'ouvrage, réputées pour leur solidité. Certes, le Kid avait dû abandonner, après ce fol exode de la population, la poursuite de la construction du Viaduc, faute d'énergie disponible. Toute l'électricité produite par les centrales du volcan Titan se voyait utilisée pour remettre en état la Compagnie, restaurer les stations, les nombreuses serres d'élevage et de cultures.

— Les colons s'en vont, constata-t-il un soir en lisant les rapports de la Traction qui avait enregistré des centaines de déménagements en une semaine. Où vont-ils ?

— On n'en sait rien, mais ils passent tous la frontière ouest. Il n'y a pas d'affolement comme l'autre fois mais une volonté bien affirmée de s'en aller ailleurs.

— Qui étudie ce phénomène ?

— Mary Halan, répondit Fields un peu agacé que la jeune femme reprenne une certaine importance aux yeux de son patron. Elle aurait interrogé quelques dizaines de familles sans obtenir des réponses bien explicites.

— Convoquez-la.

— Elle s'est installée au centre de triage du réseau venant du Viaduc et cela demandera une bonne heure avant qu'elle ne soit ici.

— J'attendrai, lança le Kid, agacé.

Il n'avait pas revu Mary depuis des semaines, s'efforçant de chasser de son esprit l'image de la jeune femme, mais il lui arrivait de rêver d'elle la nuit dans une grande fièvre érotique.

Elle entra, vêtue d'une combinaison quelconque, tachée d'huile et le visage fatigué. Mais elle restait belle, désirable, et il détourna son regard.

— Vous avez interrogé ces colons qui déménagent ?

— Je ne fais que ça depuis quelques jours. Depuis que la Traction a publié ce rapport. Il s'agit principalement de colons qui, l'autre fois, n'ont pas bougé de chez eux, ne se sont pas laissé gagner par la folie collective. Certains sont même depuis longtemps sur le Viaduc, enfin sur les premières branches latérales. Bon nombre m'ont parlé de ce glaciologue Lien Rag qui mit au point la technique des arches réfrigérées.

— Pourquoi déménagent-ils ?

— Ils sont fatigués...

— Fatigués ?

— C'est la majorité des réponses. Ils sont fatigués et beaucoup se plaignent de troubles physiologiques.

— Ils somatisent ?

— Difficile à comprendre. J'avais demandé à plusieurs spécialistes en médecine de collaborer avec moi. Ils n'ont pas pu dire si les maux étaient réels ou d'origine psychologique. Mais dans tout cela il y a une constante. La plupart ont des problèmes ophtalmologiques très nets, cataracte, décollement de rétine, difficulté à supporter le reflet d'une lampe par exemple. Et ceux-là disent que la glace devient éblouissante.

— Éblouissante..., fit le Kid, stupéfait. Mais où sont-ils allés chercher que la glace devenait éblouissante ?

— Je l'ignore. Vous savez, ce sont des gens, hommes et femmes, habitués depuis toujours à vivre sur la banquise. La plupart étaient dans la Concession bien avant que vous ne créiez la Compagnie. Ils ne se gavent pas de tranquillisants comme ceux qui se sont installés depuis peu, ne se droguent pas, ne boivent pas plus que la moyenne des gens... Mais ils en ont assez.

— Mais où vont-ils ?

— La plupart espèrent s'installer en Africa.

— Est-ce que cette Compagnie a lancé une vaste campagne de propagande pour attirer des colons ?

— J'y ai également pensé et je puis vous assurer que non. J'ai rencontré le délégué africain de Titanopolis, et il m'a affirmé que sa Compagnie n'avait engagé aucune entreprise de recrutement. Bien sûr ils sont prêts à accueillir des gens apportant des capitaux, leur savoir-faire et une volonté de réussir, mais sans plus. Lui-même était surpris des demandes de visas de longue durée qui attendent sur son bureau...

— Ces problèmes d'yeux sont réels ?

— Tout à fait. J'ai les rapports médicaux. Pas nominatifs, bien sûr, puisque le secret médical l'exige, mais des rapports d'ensemble après examen de trente-quatre individus des deux sexes.

— Qu'en concluez-vous ?

— Eh bien, jusqu'à hier j'étais dans le flou absolu, mais depuis j'ai comme une petite idée.

— Laquelle ?

— Elle n'est pas très objective... En fait elle m'est venue dans la nuit, et vous savez comme moi que l'imagination peut délirer quand on est couché et que l'on ne dort pas.

Il faillit lui répondre que chez lui l'imagination persistait dans son sommeil et qu'elle y était compromise pour une grande part.

— Alors, votre petite idée ?

— Ils sont traumatisés par l'arrêt des travaux sur le Viaduc. Toute leur vie ils ont attendu que l'ouvrage se termine et aille s'ancrer

de l'autre côté de la banquise du Pacifique, sur l'inlandsis du continent sud-américain. Ils avaient besoin que le Viaduc ait un commencement et une fin, qu'il forme un tout. Brusquement tout s'arrête et le Viaduc n'est plus que l'ébauche d'un rêve, une future ruine.

— Hé ! ne dites pas de pareilles choses. Vous attendez au moral de la Compagnie, ce faisant.

— Voyageur président, vous savez bien que déjà les dernières arches à des milliers de kilomètres d'ici se fissent, s'écroulent. Le Viaduc est comme rongé par un mal interne. Ce mal est facile à diagnostiquer, c'est le manque d'entretien, l'arrêt de la réfrigération pour quelques centaines de kilomètres. En quelques années l'ouvrage aura fortement diminué et les colons le savent. Ils se sont installés sur une réalisation magnifique, pleine de promesses, et voilà que cet ouvrage fantastique risque de devenir la plus célèbre ruine du monde.

— Allons donc, nous avons promis que le courant serait rétabli dès que la situation le permettrait, que les travaux reprendraient... Qu'on nous laisse deux, trois ans.

Mary Halan le regarda tranquillement, sans insolence mais aussi sans indulgence :

— Vous n'y croyez pas vous-même. Pour poursuivre le Viaduc il vous faudrait deux volcans du type Titan, avec leurs centrales ne produisant de l'électricité que pour la maintenance. Même pas pour les travaux futurs, juste pour éviter que le Viaduc ne soit détruit par les courants maritimes inattendus, les éruptions sous-marines de volcans, les tempêtes de glace, les icebergs terrestres et marins qui accourent du sud lorsque le vent souffle à quatre cents kilomètres à l'heure.

Le Président la fixait, fasciné, à la fois haineux, admiratif et la gorge nouée par une émotion enfantine, celle d'un gosse qui a perdu son plus beau jouet.

— Taisez-vous, dit-il. Je suis sûr que les colons croient encore au Viaduc. Vous vous trompez.

— Peut-être, je le souhaite. Ce n'était qu'une petite idée née au cours d'une nuit blanche... Vous avez encore besoin de moi ?

— Non. Désormais vous allez poursuivre votre enquête avec cette idée préconçue d'un traumatisme dû au Viaduc inachevé ?

— Je suis assez forte pour rester objective, répliqua-t-elle.

Dans la même journée, après avoir éludé la demande, il reçut le professeur Klose de l'institut banquisien de la météorologie. Le vieux savant attendait depuis des heures dans l'antichambre mais n'en paraissait ni irrité ni amer. Au contraire il conservait son enthousiasme et son éloquence toujours abondante. Le Kid le craignait un peu et l'évitait dans les réceptions officielles.

— Voyageur président, nous allons vers une modification

absolue de notre climat. Voici plusieurs jours que j'effectue des observations, des calculs, et je suis surpris par la rapidité des phénomènes qui se développent en certains points... Je me suis même rendu dans des endroits très isolés pour relever les enregistrements de température et je suis totalement bouleversé. Nous avons gagné brusquement deux degrés en l'espace de quarante-huit heures, cinq sur une semaine. Si les nuits restent toujours à peu près égales à ce que nous connaissons, les jours, eux, sont plus chauds. Je sais bien que dans l'hémisphère Nord, c'est-à-dire à cinq mille kilomètres d'ici, c'est l'été... Enfin, ce que l'on appelait l'été et qu'ici à Titanpolis, nous sommes dans l'hémisphère Sud et en hiver, mais le fait est là. Cinq degrés en huit jours et ça continue. Je suis certain que nous allons vers une progression quasi arithmétique, encore que je ne puisse en déterminer avec précision ce que nous appelons la raison et qui est une quantité constante. Elle devrait être d'un degré à un degré virgule quatre par jour. C'est-à-dire qu'en moins de soixante jours, deux mois, nous devrions atteindre le zéro celsius et puis... Je vous laisse imaginer la suite.

— La cause de ce bouleversement ? Vous en connaissez la cause ?

— Voyageur président toute mon équipe est en train de chercher sans désespérer... Je suis votre fidèle serviteur, voyageur président. Je solliciterai une autre entrevue demain.

Mais le lendemain matin Jdrien appelait son père adoptif et lui faisait part du message de Liensun.

— Ces maudits Rénovateurs des Échafaudages, rugit le Kid à la radio je savais bien qu'il fallait les exterminer !

— Ils n'y sont pour rien et c'est même le professeur Charlster qui a donné l'alarme. D'après lui un satellite géant régularisait l'opacité du ciel. Ce satellite vient de tomber en panne et une lucarne se forme juste au-dessus de la banquise et menace d'inonder de lumière et de chaleur vingt millions de kilomètres carrés.

Le Président Kid avait assisté à la création d'un Institut des Satellites voici quelques années, et il se demanda avec colère comment ses membres avaient pu négliger cet énorme engin qui se baladait au-dessus de leurs têtes pour ne se consacrer qu'à une nomenclature sans intérêt à partir de documents anciens. Aucune observation, aucune tentative de repérage par radar ou autres méthodes n'avaient donc eu lieu. Ils avaient dépensé de grosses sommes en calories uniquement pour recopier des ouvrages vieux de plusieurs siècles.

— C'est un accident, dit encore Jdrien. Un simple accident mais qui prouve que depuis le début de l'ère glaciaire une gigantesque machination existe. Un complot contre l'humanité du Chaud pour que le froid persiste et permette à certains d'exercer leurs pouvoirs

totalitaires.

Le Kid faillit lui dire que depuis des années il savait ces choses-là. Pas dans le détail, mais le conseil oligarchique des P.-D.G. des grandes Compagnies lui avait révélé que la société ferroviaire ne survivait que grâce à certains grands secrets qu'il fallait défendre avec acharnement. Il avait seulement compris que les surveillants de ce système n'étaient autres que les Aiguilleurs, et qu'ils utilisaient des techniques ignorées des scientifiques terriens.

— Je croyais que ce Charlster était un charlatan. Du moins Liensun semblait le penser, non ?

— Il est surtout prétentieux, mais il est aussi génial.

— Combien nous accorde-t-il de temps ?

— Il estime que d'ici quatre à cinq jours désormais la lucarne laissera filtrer le premier rayon de Soleil. Et que dans un mois il sera totalement impossible de rouler sur les réseaux banquisiens, ceux-ci s'enfonceront dans la glace fondante.

— Donc il faut que d'ici quinze jours toute la population de la banquise soit évacuée.

— Oui. Pour l'instant il ne semble pas que celles de la Dépression Indienne ni du nord de l'Australasienne soient menacées, mais les gens voudront quand même fuir vers les inlandsis.

— Toi, que vas-tu faire ?

— Descendre vers l'Antarctique avec les tribus. Et toi ?

— Moi, j'ai mon fidèle Titan, et son socle est assez solide et étendu pour permettre à des milliers de personnes d'y trouver refuge. Je sais que nous serons comme sur une île, mais avec le réchauffement des eaux les poissons, les phoques afflueront. Il faut que je réfléchisse à un plan d'évacuation totale qui évite le renouvellement des grands désordres récents. Ce fut une sorte de répétition ratée. Cette fois il ne s'agit pas de manquer le premier acte de la pièce.

Lorsqu'il en eut terminé il alla regarder par le hublot de son train présidentiel et crut effectivement apercevoir une tache plus claire au nord-est.

CHAPITRE VIII

Ils n'avaient aperçu que trois épaves à moitié englouties dans la banquise. Ils les avaient visitées toutes les trois mais aucune n'était désormais capable de flotter. Zabel racontait à Liensun comment ils avaient pénétré dans l'infrastructure de ces navires abandonnés depuis si longtemps.

— La glace a tout envahi et nous avons dû travailler comme des forcenés à coups de pioches et de pelles pour nous frayer un passage. Les tôles ont rouillé et de grands morceaux se détachaient avec les blocs de banquise. Nous avons quand même atteint les cales où l'eau de l'océan clapotait. Des animaux y ont trouvé refuge, des crabes énormes, des pieuvres et des sortes de serpents.

— Des murènes, précisa quelqu'un.

— Ces bateaux sont inutilisables et dès la fonte des glaces ils couleront dans les grands fonds.

— J'ai une carte de différents cargos prisonniers de la banquise. Mon demi-frère Jdrien a obtenu leur position par les Roux. Nous aurons peut-être une chance de découvrir le bon.

Ils atterrirent de nuit à Rooky et les projecteurs de la colonie aidèrent à la manœuvre. Il n'y avait pas de vent et la météo était optimiste, aussi Liensun décida de ne pas dégonfler le dirigeable.

Malgré l'heure, les colons se regroupèrent dans le grand compartiment des réunions et l'on servit des boissons chaudes ainsi qu'un repas à l'équipage.

Liensun fit le point et déroula la carte que lui avait remise Jdrien.

— Je suis très pessimiste et ne le cache pas, dit Zabel avec courage. Nous risquons d'aller vers une déconvenue et je me demande s'il ne serait pas plus sage d'opter pour la solution d'une île d'autrefois, un îlot.

— Soit, un îlot, dit Liensun, mais pour communiquer avec le reste de l'humanité il faudra tout de même un bateau ?

— Et le dirigeable alors ?

— Pourrons-nous l'utiliser pour rencontrer des rescapés embarqués à bord de vieux cargos ou de n'importe quel autre navire ? Je vous le demande. Le *Ma Ker* est équipé pour la glace, pour envoyer des harpons, des ancres chauffantes. Comment fera-t-il pour s'amarrer sur une autre île, sur le pont d'un bateau ? Nous aurons un problème technique à régler, et n'oubliez pas que pendant des années ce sera la pagaille totale, le dénuement total. On ne trouvera plus rien et un morceau de ferraille s'échangera contre des quantités énormes de nourriture ou de n'importe quoi. Nous avons prévu une économie de troc avant que tout rentre dans l'ordre et que l'argent ait à nouveau libre cours. Ce sera d'abord les métaux précieux qui régleront les échanges. Certainement le fer, l'aluminium, avant l'or. Les matériaux composites aussi, les résines. Si nous trouvons une épave, nous saurons la rafistoler avec de la résine.

— Il faut voter, dit Blems qui s'était fait déjà remarquer pour son hostilité à Liensun.

Ce dernier s'en souvint et s'étonna avec ironie que son contradicteur ne soit plus volontaire pour retourner aux Échafaudages.

— Nous avons réfléchi, répondit Blems. Nous sommes en minorité, certes, mais nous voulons vivre ailleurs. Les Échafaudages seront vraiment coupés de tout. Ils auront du mal à reconstruire un dirigeable à partir des pièces conservées sans trop de soin dans les cavernes, et nous pensons que pendant des décennies ils resteront isolés au milieu des vallées inondées, dans le brouillard, mais aussi un climat pas tellement tempéré, puisque les saisons reprendront un rythme normal. L'hiver sera très froid, il neigera, et si le réacteur tombe en panne, ils n'auront même plus la ressource du charbon pour se chauffer et produire l'électricité.

— Soit, fit Liensun, mais que proposez-vous ?

— Qu'on recherche un îlot. Qu'on construise des plates-formes flottantes qui nous permettront de vivre au sec puisque la glace va se liquéfier, former aussi de la boue. On ne sait pas si le Pacifique reprendra son ancien niveau. Certains disent qu'il pourrait garder plusieurs mètres de plus. Il s'agit de trouver une île ou un îlot avec un relief suffisant et non une langue de sable.

— Nous allons donc voter pour une île ou un cargo, proposa Liensun.

— Pourquoi les deux ne seraient-ils pas compatibles ? lança Zabel. Nous pouvons essayer de découvrir l'un et l'autre et de nous organiser pour tirer les meilleurs profits de ces deux planches de salut.

— Il faut faire vite. Le premier rayon de soleil risque de percer la lucarne d'ici quarante-huit heures, lança Liensun, et certains aventuriers risquent d'avoir les mêmes idées que nous. Des cartes de la

Lloyd, une ancienne compagnie d'assurances, circulent un peu partout, certaines sont des faux mais pas toutes.

On vota cette nuit même et l'on se rangea à l'avis de Zabel par cinquante-quatre pour cent des voix.

— Nous repartons dès demain matin, dit Liensun. Ici vous allez sacrifier l'un des wagons, essayer de construire un radeau. Y a-t-il quelqu'un qui sache de quoi je veux parler ?

Trois mains se levèrent.

— Tâchez de faire quelque chose de solide et capable de recevoir un maximum de gens. Existe-t-il une carte ancienne des petites îles, des îlots quels qu'ils soient ? Avec des coordonnées les plus exactes possible ? Nous ne pouvons pas perdre de temps à chercher des jours entiers telle terre enfouie sous quinze mètres de banquise.

Il y avait ce genre de cartes. Le plein des réservoirs du *Ma Ker* avait déjà commencé et à l'aube le dirigeable s'élevait au-dessus de la petite colonie. Ceux qui restaient n'avaient même pas le courage d'agiter les bras.

— Ils sont anxieux, dit Zabel à l'oreille de Liensun. Ils se demandent si nous reviendrons et surtout si nous les retrouverons. Un minuscule radeau parmi les blocs de glace d'une banquise en pleine débâcle, ça ne doit pas se repérer facilement.

À la fin de la journée ils découvraient leur premier cargo au nord-est de la colonie, à hauteur du 40^e parallèle nord, à des milliers de kilomètres des réseaux. Ils le survolèrent à basse altitude. Il paraissait intact bien que profondément enfoui dans la banquise. Mais Liensun constata que les portes et les écoutilles soigneusement fermées permettaient de supposer que l'intérieur n'était pas envahi par les glaces.

— Nous nous posons à côté, décida-t-il. Nous l'utiliserons comme pare-vent.

Au sud, les congères s'étaient accumulées, formant un mur de trente mètres de haut alors qu'au nord on distinguait un bon mètre de la coque. Le premier, Liensun se hissa à bord, mais dut attendre qu'on fasse sauter la porte de la passerelle pour pénétrer dans le poste de commandement. Toutes les vitres étaient cassées mais il n'y avait pratiquement pas de glace à l'intérieur. Un escalier conduisait dans les cabines en dessous, mais chaque fois il fallait enfoncer les portes.

Ils découvrirent cinq corps congelés dans la salle à manger. Uniquement des hommes. Ils étaient assis autour d'une longue table et paraissaient avoir été frappés par une mort rapide, qui ne leur avait pas laissé le temps de se coucher ou de s'effondrer parmi les assiettes et les couverts.

— On ne sait pas de quoi ils sont morts.

— De froid, dit un jeune homme qui avait quelques notions de médecine. Ils paraissent bien nourris. Et regardez.

Dans un plat il y avait une viande en sauce congelée. Dans un autre des pâtes, et des boules de pain collaient à la table. Une autre équipe s'était enfoncée dans les cales et appelait Liensun qui descendit une longue échelle de fer pour les rejoindre. Il reconnut tout de suite les choses étranges qui laissaient ses amis perplexes.

— Des automobiles, dit-il.

— Il y en a des centaines.

On les avait rangées sur des plates-formes certainement mobiles en ne ménageant que d'étroites travées d'accès. Elles étaient toutes d'un modèle identique.

— Origine japonaise, dit quelqu'un. La marque est Mazda.

Ils découvrirent ensuite les entrepôts de nourriture qui regorgeaient effectivement de carcasses de bœufs, de porcs surtout, des milliers de poulets entassés dans des congélateurs, de la farine en sac, du sucre mais pas de fuel.

— Ce cargo fonctionnait à l'huile minérale, expliqua Liensun. L'équipage a dû en partie abandonner l'endroit sauf les cinq de la salle à manger qui croyaient tenir le coup. Ils devaient avoir de grosses quantités de fuel mais combien d'années sont-ils restés là ?

En fait ils découvrirent que les réservoirs de fuel avaient été percés par l'étreinte de la banquise. Les tôles de la poupe s'étaient froissées et l'on pouvait même voir à cette hauteur-là la banquise souillée par des tonnes de pétrole.

— Ils ne s'en sont peut-être pas rendu compte tout de suite. Et quand le chauffage a cessé de fonctionner, le froid mortel est arrivé en quelques heures. Par ici le thermomètre peut descendre à frôler les moins cent degrés.

— Nous savons qu'il existe une grosse quantité de nourriture utilisable, dit un garçon. Je ne parle pas de la viande qui décongèlera vite avec le redoux, mais du reste. Il y a des matériaux également.

— Nous allons bien noter sa position. Nous pourrons l'exploiter quand nous disposerons d'une nouvelle implantation.

Ils passèrent la nuit à bord du dirigeable et s'envolèrent avant l'aube, pour essayer de repérer une petite île proche. Ils se posèrent à l'endroit approximatif, effectuèrent quelques sondages qui ne donnèrent aucun résultat.

— Tu vas triompher, hein ? s'enquit Zabel auprès de Liensun.

— Non, mais la découverte des îlots demandera plus de temps que celle d'un cargo habitable. Nous aurions dû nous fixer un seul objectif. Nous perdons notre temps, regarde le ciel.

La tache claire était visible dans le sud. Elle formait comme une vapeur, et tous restèrent silencieux, effrayés. Au-dehors, la

température ne paraissait pas remonter, mais Liensun savait que le thermomètre avait grimpé de quelques degrés vers le zéro.

— Le ciel va devenir une sorte de dentelle, alors ? demanda Zabel. Il y aura d'autres lucarnes ?

— Charlster prétend qu'elles seront rares mais importantes, cependant il ne peut rien affirmer. De toute façon ce n'est pas une maladie contagieuse qu'a attrapée le ciel, et cette lucarne ne va pas se propager partout. Mais comme elle est de taille, nous allons vivre une ère exceptionnelle.

— Pourquoi ne pas fuir vers l'ouest, alors ? demanda une fille.

— Pour évacuer toute la colonie il faudrait combien de voyages, à ton avis ? Aller vers l'ouest c'est se préparer à un voyage aller et retour d'une dizaine de jours chaque fois, alors que nous pouvons trouver un cargo qui ne soit qu'à quinze heures au maximum de Rooky.

Ils renoncèrent à l'île introuvable et reprirent l'air. Le dirigeable tanguait dans un vent qui fraîchissait un peu mais rien de bien grave pour le moment.

CHAPITRE IX

À la présidence, personne ne savait. Ni ses adjoints, ni ses collaborateurs les plus proches. Ce soir-là, tranquillement, elle avait quitté son train spécial vêtue, comme une voyageuse des classes moyennes, d'un costume avec pantalon et d'une simple cagoule protectrice avec lucarne de visibilité en forme de cœur, comme c'était la mode. Cette forme-là permettait de dissimuler le bas du visage et elle l'avait choisie justement à cause de cette possibilité.

Elle prit un train de banlieue vers le nord et accepta de voyager debout pendant près d'une heure, avant de trouver une place assise auprès d'un vieux Noir béat qui mâchouillait un cigare euphorisant éteint.

Elle descendit à l'avant-dernière station, sortit de la gare et acheta un billet longue distance pour l'ouest. Elle loua un single de deuxième classe, mais refusa le service repas en cabine, disant qu'elle préférait le wagon-restaurant.

Une fois dans son compartiment étroit elle essaya de dormir, mais étant trop anxieuse pour y parvenir, elle préféra lire quelques revues qu'elle avait achetées à tout hasard.

Le service au wagon-restaurant fut long car elle avait choisi la restauration classique, installée à une table où l'on pouvait se faire servir un repas compris entre deux et cinq dollars. Dans le compartiment suivant, plus luxueux, les prix s'établissaient entre cinq et vingt dollars, avec du vin de serre transeuropéen.

Elle suivait de point en point les instructions du contrat tacite qu'elle avait passé avec le grand maître Aiguilleur Yule qu'elle connaissait déjà.

À la table voisine, un couple expliquait à ses voisins, un autre couple plus âgé, que des rumeurs étranges parvenaient de l'ouest.

— Vous savez, fit l'homme âgé avec bonhomie, depuis que je suis au monde et cela fait quand même soixante-sept ans, j'entends raconter les mêmes choses au sujet des banquises sur le point de se

fracturer et même de disparaître. J'ai travaillé dix ans sur toutes les banquises du monde et je ne m'en porte pas plus mal.

— Cette fois c'est sérieux puisque tous ceux qui vivaient au large de l'ancienne côte ouest ont préféré revenir. Il n'y a plus personne sur les réseaux, que quelques canonnières et des Roux. Et encore on dit que ceux-ci marchent en direction de l'est, tandis que plus au sud ils se dirigeraient vers la Province de l'Antarctique.

Pilz avait fait part à la présidente de l'effervescence qui régnait dans l'opinion publique, et il avait eu beau faire il n'avait pu empêcher la publication, par deux journaux du soir et une chaîne de télévision, de reportages sur le retour des colons de la Banquise. Tous affirmaient qu'ils avaient agi sur un pressentiment, certains qu'il se passerait sous peu des événements dangereux.

— C'est sûr que la vie sur la banquise est stressante, continuait l'homme, mais les payes sont bonnes. Moi j'étais de service dans une balise directionnelle pour les trains de marchandises automatiques qui traversaient l'Atlantique. Depuis on a changé tout ça. Je travaillais un mois et je retournais auprès de ma femme six semaines. C'était le bon temps, on gagnait bien sa vie et nous avions avec les collègues un puits à poissons qui rapportait gros. Nous pêchions souvent de gros requins dont nous vendions le foie.

Yeuse acheva son repas et emporta une bouteille de jus d'orange synthétique mélangé à de la vodka jusqu'à sa cabine. Elle avait en principe au moins trois heures à attendre.

Lorsque Yule lui avait fait cette proposition, elle n'y avait pas cru, flairant un piège, et il avait dû revenir une autre fois pour la convaincre d'accepter. Il ne mettait aucun préalable et se montrait très humble.

Elle n'osait pas se déshabiller mais but un grand gobelet de son mélange, résista à la tentation de s'en verser un autre. Elle s'étendit et commença de réfléchir. Elle regrettait de ne pas avoir prévenu Hukoung, le contrôleur général de la Traction ferroviaire qui lui était tout dévoué, mais Yule l'avait suppliée de ne mettre personne au courant, garantissant sa sécurité.

Une demi-heure avant le rendez-vous le train s'immobilisa dans une grande station de Middle West. Elle regarda à travers le store de son hublot mais ne vit qu'un quai désert faiblement éclairé. L'endroit paraissait mort. On se couchait tôt dans ces régions qui ignoraient toute vie nocturne. Lorsque son express repartit elle aperçut quelques bureaux encore éclairés et deux ou trois silhouettes, puis ce fut le sas de sortie et la grande plaine recouverte de glace à l'infini.

À l'heure dite on frappa discrètement à sa porte et elle alla ouvrir. Yule entra et regarda autour de lui avec circonspection.

— Je suis seule, dit-elle.

— Voulez-vous me suivre, le couloir est désert. Nous ne rencontrerons personne.

— Le rendez-vous ne devait-il pas avoir lieu ici ?

— Il est préférable de changer l'endroit.

Yule passa devant elle, suivit tout le wagon, le soufflet, et arriva dans un wagon de la classe supérieure. Il frappa à la deuxième porte qui s'ouvrit.

Tout de suite elle reconnut l'homme qui attendait assis sur la banquette de gauche devant une tablette. Lady Diana lui en avait fait la description. Mais l'homme avait perdu une trentaine d'années.

— Vous êtes le Maître Suprême Palaga, n'est-ce pas ?

— Oui. Asseyez-vous. Yule, laissez-nous.

Elle obéit et Yule en fit autant. Palaga saisit une thermos, la lui présenta :

— Du lait de chèvre ?

— Non, merci.

— Autre chose ?

— Pas pour le moment.

Il n'avait rien d'un nonagénaire ou même d'un homme ayant dépassé les cent cinquante ans comme le décrivait la légende. Celui-là n'avait qu'une cinquantaine d'années, peut-être moins.

— Vous êtes vraiment le Maître Suprême ?

— C'est ainsi.

— Mais vous n'êtes pas très âgé... Vous êtes le fils de l'autre Palaga ?

— Non.

Il paraissait las et peu désireux d'entretenir une conversation de ce genre.

— Que me voulez-vous ?

— Nous sommes en train de perdre, dit-il. Les glaces vont disparaître. Oh, pas sur-le-champ, mais d'ici cinq à dix ans toute la Terre en sera débarrassée et les grandes Compagnies ferroviaires auront vécu. Les océans reprendront leur rôle qui consiste à isoler les continents et les hommes. Nous ne maîtrisons plus les grands secrets. Lady Diana vous a-t-elle fait part de ceux-ci ?

Yeuse préféra garder un silence prudent.

— Le Conseil Oligarchique ne se réunissait plus. Les dirigeants des grandes Compagnies se moquaient bien de ces grands secrets... Les Sibériens nous combattent ouvertement et les Néo-Catholiques en auraient profité pour prendre la direction du monde... Mais la technique nous a tous devancés et nous trahit.

— Que me voulez-vous ? répéta-t-elle.

— Ce n'est pas à la présidente que je cherche à parler mais à Yeuse Semper, descendante des Ragus. Vous savez qui sont les Ragus ?

Elle choisit la franchise et secoua la tête. Il haussa les épaules :

— Disons qu'entre les Ragus et nous il y a incompatibilité totale.

— Nous sommes ennemis ?

— Voilà, ennemis... héréditaires.

— Comment pouvez-vous dire que je suis une Ragus ?

— Nous avons les biographies de chaque Ragus sur ordinateur et nous savons beaucoup de choses. Je ne peux pas tout vous expliquer mais vous êtes une Ragus. Depuis des siècles nous nous combattons. Nous sommes devenus dominants mais notre rôle s'achève et nous allons disparaître avec la fonte des glaces. Nous étions conditionnés pour le froid...

— Conditionnés ?

— Mentalement et aussi physiquement. Nous n'avons pas la résistance des Roux, ce n'est pas ce que je veux dire, mais le froid et les glaces nous paraissent comme notre biotope naturel, contrairement à tout le reste de l'humanité qui grelotte et remâche un passé lointain. Pas nous. Vous, vous étiez programmée pour lutter contre ce froid et cette lueur de crépuscule.

— Je ne suis pas rénovatrice, protesta-t-elle, et j'appréhende ce qui va arriver à la planète.

— Au fil des siècles la programmation s'est émoussée, déformée, dévoyée, sauf en ce qui concerne votre rencontre avec Lien Rag. Jadis les Ragus se sont séparés en deux groupes avec des gènes complémentaires mis en veilleuse. Ces gènes ne pouvaient se réactiver qu'à la suite d'un processus complexe... Il n'y avait pas besoin forcément d'un couple ni de relations sexuelles. L'éveil provenait d'une multiplicité de comportements physiques et mentaux, du son des voix comme du magnétisme personnel.

Il soupira :

— Une autre fois si vous permettez, ce serait trop long... Je vais abréger. Nous sommes venus sur Terre pour obéir à un ordre.

— Mais quel ordre ?

— Une décision irrévocable... La survie de nos frères...

La tête lui tournait car il parlait vite mais observait de grands silences troublants.

— Imaginez une expérience grandiose... Le repeuplement avec des individus pouvant supporter des températures très basses...

— Les Roux ?

— Les Roux.

— Vous avez fabriqué les Roux, fit-elle stupéfaite.

Il la regarda longuement comme s'il voyait à travers elle. C'était très désagréable.

— Pas fabriqué. Il s'agit d'une projection de l'homme primitif qui est en chacun de nous. Vous comprenez ?

— Non.

— Ophiuchus nous réservait des surprises cruelles. Nous avons cru la coloniser mais tous ceux qui se sont aventurés hors des sites protégés... Oui, là-bas nos ancêtres au départ vivaient sous des coupoles, des dômes, des demi-sphères... Les colons, un jour, ont tout quitté et Ophiuchus IV les a transformés en primitifs, parce que cette planète refuse toute évolution. Là-bas le darwinisme n'a aucune chance de trouver des preuves... Au contraire. La régression est fatale. Sinon on en meurt. Et la plupart des colons sont morts.

— Il y a des glaces sur Ophiuchus ?

— Il y a tout, des banquises avec des moins cent degrés et des zones tropicales où l'on meurt de chaleur... Les colons terriens redevenus primitifs se sont mieux adaptés au froid qu'au chaud. Pourquoi, nul n'en sait rien.

— Attendez, attendez, fit-elle complètement perdue. Les frères à protéger sont les Roux si j'ai bien compris ? Et vous les laissez cependant...

CHAPITRE X

Il se servit un gobelet de ce lait qui sentait très fort et elle détourna la tête, écoeurée. N'importe quelle boisson ou nourriture lui aurait également donné la nausée.

— Nous avons échoué avec les Roux. Ils n'ont jamais véritablement évolué.

— Mais ceux de la Zone Occidentale, pourtant ?

— Pas évolué dans le sens que nous souhaitions. Ceux de la Zone Occidentale sont devenus nos plus grands ennemis, car ils se doutent que nous avons un rôle à jouer dans leur vie et le rejettent.

— Mais qu'attendiez-vous de leur évolution ?

— Un retour à la normale. Nous avons patienté cependant mais il n'y a aucun signe d'humanisation.

Elle se rebella :

— Vous ne supportez pas leur apparence, c'est ça ?

— C'est cela même. Nous pensions qu'ils perdraient leur fourrure et que leur métabolisme se rapprocherait du nôtre. Nous avons échoué malgré le Postulat.

— Quel Postulat ?

— Nous devons maintenir la Terre dans l'ère glaciaire autant de siècles nécessaires à cette évolution.

— Donc vous étiez maîtres du froid ?

— En quelque sorte oui.

— Maîtres d'empêcher les strates de poussières lunaires de se disperser, de floculer comme disent les scientifiques ? Et cela grâce à cette chose qui se trouvait au terminus de la Voie Oblique ?

— Un satellite énorme qui veillait sur les strates effectivement.

Elle prit sa tête entre ses mains et appuya ses coudes sur la tablette.

— Qu'ai-je à faire dans tout ça ? Le satellite s'est détraqué, n'est-ce pas ? Et vous ne pouvez le réactiver ?

— Vous avez tout compris.

— Les Rénovateurs ne sont pour rien dans cette dégradation ?

— Elle a commencé voici longtemps mais dernièrement s'est précipitée. Nous n'avons plus eu depuis bien longtemps, peut-être cent ans, le courage d'aller jusqu'au bout de la Voie Oblique voir ce qui se passait, et cet arrêt de fonctionnement était inéluctable à la longue. Pas un volontaire, personne... Pas un Aiguilleur pour avoir la volonté de remonter là-haut... Il y avait quelque chose à faire. Nous savons comment empêcher la mort du satellite... Nous l'appelions S.A.S., Sugar and Salt.

— C'est donc cela... Les Roux disent qu'ils sont nés du sucre et du sel et conservent le culte de ce dernier toute leur vie.

— Il fait partie du dernier stade de leur premier âge...

— Vous n'avez trouvé personne, disiez-vous ?

— Non. Désormais le retour à la vie solaire va se précipiter et dans certaines régions provoquer des drames. Nous passons pour des êtres cruels et insensibles mais c'est faux. Nous nous sommes intégrés à la vie des Hommes du Chaud et nous avons fini par apprécier cette vie. Dans quelques semaines ce sera l'épouvante, la plus grande panique, parce que même les zones non concernées s'attendent au pire pour les jours suivants et aucun conseil, aucune propagande ne seront acceptés par des gens ivres de peur.

— Sur les inlandsis ce sera moins tragique. J'ai prévu l'évacuation des populations vers les montagnes, pas seulement les Rocheuses mais toutes celles qu'une inondation épargnera.

— On pourrait arrêter le processus, dit-il.

Elle releva la tête :

— Qu'avez-vous dit ?

— Vous avez parfaitement entendu... On pourrait l'arrêter mais plus sûrement le rendre plus lent, plus acceptable pour les Terriens, l'étaler sur une génération... Le vieux rêve d'une minorité de Rénovateurs, allez-vous dire...

— Il est trop tard, je suppose.

— Non, écoutez-moi... Où est Lien Rag ?

Elle le fixa, les yeux durs :

— Vous avez enlevé Jdrien son fils pour lui faire avouer où se trouvait son père, et maintenant c'est moi que vous essayez de convaincre avec un plaidoyer minable et des racontars qui ne valent pas mieux ?

— Tout est exact. Je vous jure que j'ai dit la vérité. Avec ce Jdrien nous avons commis une erreur. Nous pensions puiser dans son cerveau l'information que nous recherchions...

— Que vous importe Lien Rag ?

— Il a disparu depuis seize ans et depuis nous le cherchons car nous nous doutons qu'il est toujours en vie et à l'origine de cette

catastrophe, sans le vouloir d'ailleurs.

— Sans le vouloir ?

— Le satellite était lui-même conditionné pour refuser toute incursion d'un Terrien.

— Ne sommes-nous pas tous des Terriens ? fit-elle avec une ironie amère.

— Je parle des Terriens qui venaient directement de la Terre et plus précisément des Ragus. Les Ragus se sont révoltés contre le Postulat. Eux pensaient surtout aux rescapés de la Grande Panique qui vivaient misérablement en essayant de faire marcher de vieux trains archaïques... Les Ragus sont venus au secours des survivants... Ils se sentaient plus proches d'eux que des Roux...

— Il y a dans tout cela une forte odeur de racisme contre les uns et les autres, non ?

— Ce fut peut-être une folie que ce Postulat qui allait diriger notre vie et celle de nos descendants mais c'était ainsi. Le Postulat voulait que les Roux dominent et ce sont les malheureux rescapés qui, à force de courage quotidien, de souffrances, de volonté incroyable, quelle force vitale ! sont devenus les dominants. Et encore nous étions venus sur Terre pour maîtriser cette évolution fantastique. « Lorsqu'on ne peut comprendre un mystère il faut l'organiser », et c'est ce que nous avons fait.

— Vous avez limité notre expansion, notre évolution ? Sans vous nos conditions de vie seraient bien meilleures et notre science, nos arts, notre comportement même seraient tout autres ?

— C'est exact. Nous avons endigué votre besoin de vous en sortir, mis sur les rails vos désirs de liberté, d'indépendance, de réussite humaine. Vous auriez pu devenir des humains extraordinaires, nous avons fait de vous des bonshommes rabougris dans leurs stations minables, privés de nourriture et de chaleur, menant une vie sordide de petits-bourgeois affamés.

— Mais les Roux n'en profitaient pas. Eux aussi devenaient des êtres mesquins, se contentant d'ordures en échange d'un travail pénible sur les verrières. Combien de tribus nomades, vraiment libres ? Et quand ils ont évolué, sont devenus des gens désireux de progresser, vous ne le supportez pas. La Zone Occidentale vous fait étrangler de fureur, je suppose ?

— Il n'y a pas eu évolution physique, retour aux normes ; ce sont des bêtes, rien que des bêtes velues, cria-t-il.

Il fut le premier surpris de son excès et se versa un gobelet de lait. Elle se leva, se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous ?

— Je ne vous supporte plus. Je ne supporte plus vos récits. Ma tête va éclater. En quelques minutes je découvre la véritable histoire

du monde depuis trois cents ans. Et encore trois cents ans... Le dogme sibérien est exact, n'est-ce pas ? Ils ont vu juste, là-bas à l'est ?

— Asseyez-vous... J'ai besoin de vous.

Incrédule, elle l'examina avec attention :

— Besoin de moi ?

— Revenez, revenez... Vous ne risquez rien. Si vous voulez sortir faites-le, mais sachez que vous seule pouvez nous aider.

Elle s'assit en bout de banquette, regarda par le hublot mais aucune lumière n'éclairait la plaine blanche de glace. Dans les compartiments voisins les voyageurs dormaient tous.

— Lien Rag doit aller là-haut dans S.A.S. et effectuer les réparations nécessaires. Ce n'est pas très compliqué. Nous avons un schéma précis de ce qu'il faut entreprendre.

— Lien Rag a disparu.

— Non. Il est allé là-haut dans S.A.S., mais sa seule présence de Ragus a tout bouleversé. Il est redescendu. Il faut que vous le rencontriez au plus vite.

— Comment savez-vous qu'il est redescendu ?

— Nous savons assez de choses sur la Voie Oblique pour en être absolument certains.

Yeuse frissonna. Lien Rag revenu ? Mais où ? Pas à Salt Station ni au Gouffre aux Garous ? Concrete Station ? Son cœur battit plus vite à cette pensée.

— Oui, à Concrete Station. Je sais que vous vous y êtes rendue. Je vous en supplie acceptez d'y retourner. Il vous écouterait, vous. Nous, nous n'aurons aucun argument pour le convaincre. Écoutez, vous savez que la Terre risque de basculer sur son axe si les glaces fondent trop vite dans l'hémisphère Nord ?

— C'est impossible, voyons... Je dois organiser la protection des Panaméricains...

CHAPITRE XI

C'était un lent glissement vers l'espace béant et leurs yeux exorbités ne perdaient rien de la manœuvre de départ. Les rails lumineux venaient d'apparaître et la navette s'engageait sur la Voie Oblique avec lenteur. Lien Rag essaya de jeter un regard sur le côté mais ne vit plus rien. Ils étaient déjà sortis du satellite, dominaient les deux sphères.

— Il est complètement pourri, hoqueta Kurts. L'axe, regardez l'axe.

Lien Rag se pencha pour voir et frémit. L'axe se détacherait bientôt côté Salt.

— Qu'est-ce que c'est, là-bas ? Un serpent ? fit Gus d'une voix que l'émotion rendait rauque.

— La peau qui se détache, fit Kurts, blasé.

— Non, c'est un serpent... Il vient vers nous.

Horifiés, ils voyaient l'animal onduler et se rapprocher d'un hublot.

— C'est l'œil, murmura Lien Rag haletant, l'œil qu'un jour j'ai découvert sur un écran, l'œil du Bulb, pédonculé.

Ce ne fut que fugitif et déjà ils plongeaient vers la Terre invisible.

— J'ai peur, fit Gus ; c'est trop facile, trop simple... Nous cherchons depuis si longtemps et voilà que d'un coup nous partons, nous rentrons chez nous. Je ne sais pas si j'en suis plus heureux pour autant. Si Bulb n'avait pas été à l'agonie j'aurais aimé rester avec lui...

Lien Rag fermait les yeux, essayait d'effacer ces années folles, éprouvantes, désespérées, ce trou noir de sa régression mentale.

— Combien de temps, Gus ? demanda Kurts.

— C'est très court ; quelques heures à peine. Le mouvement en spirale est très long. Nous effectuons quatre ou cinq fois la distance la plus courte, peut-être plus.

— Quand verrons-nous la Terre ?

— Je ne sais pas... Elle est très mal éclairée... Ce doit être cette flaque là-bas.

À ce moment-là Gueule-Plate se réveilla et lança une sorte de hululement à faire dresser les cheveux sur la tête, si bien que le bébé se mit à brailler lui aussi.

— Je vous l'ai dit que jusqu'au bout elle nous ennuerait, fit Kurts entre ses dents.

— Elle sait qu'elle quitte à jamais son pays natal, fit Lien Rag, mais son humour ne fut guère apprécié.

La chèvre-garou continuait à hululer et Kurty à hurler.

— J'y vais, décida l'ancien pirate.

— Non, dit Gus, il va certainement y avoir décélération. Tu seras projeté contre les parois.

Effectivement la navette ralentissait en abordant les plus hautes couches de l'atmosphère et Gueule-Plate cessa de se manifester pour enfouir sa tête humaine entre ses pattes.

— Ça coupe le souffle, fit Kurts qui respirait avec peine. Ça dure longtemps ?

— Ton organisme va s'habituer. Je crois que je reconnais la forme sphérique de notre Terre.

C'était bien elle, vague, les contours éponges par le noir de l'espace, avec juste quelques taches plus sombres qui pour eux ne voulaient rien dire.

— Quelques montagnes assez hautes peut-être. Les Rocheuses, non ?

— Ou le Tibet.

Puis les taches disparurent un temps et ils pensèrent qu'ils survolaient l'océan Pacifique, enfin sa banquise.

— C'est mieux éclairé de ce côté-ci, remarqua Lien Rag. C'est bizarre, non ? Je ne parle pas de la succession du jour et de la nuit, il s'agit de la partie occidentale de la banquise du Pacifique. Côté panaméricain c'est différent.

Mais déjà la navette plongeait dans la nuit de la planète.

— Nous sommes bons pour encore un tour, lança Gus, et ensuite ce sera l'atterrissage, certainement à Concrete Station. Nous n'aurons que le temps de gagner un inlandsis et le plus proche est celui de l'Antarctique évidemment.

— Je ne partirai pas sans avoir récupéré la locomotive, annonça Kurts d'une voix très ferme.

— L'aller et retour à Gravel Station te sera fatal, lui répondit Lien Rag. Les rails s'enfonceront dans la banquise si jamais toute une partie du ciel s'entrouvre.

— Peu m'importe et je ne vous demande pas de m'accompagner.

— En principe, remarqua Gus agacé, il n'y aura qu'une chaloupe

pour nous transporter.

Une autre décélération lui coupa le souffle et un signal rouge s'alluma sur le tableau de bord.

— Toi qui as étudié les logiciels 17 série B et tous les autres, lança l'ancien pirate, peux-tu nous dire ce que ça signifie ?

— Échauffement excessif du revêtement de céramique... Si le voyant rouge ne s'éteint pas d'ici deux minutes c'est que la navette est en train de se consumer. Il a dû y avoir des ratés sur la Voie Oblique. Une interférence quelconque. Nous n'aurions pas dû ralentir aussi brusquement avec un tour complet à faire.

Effectivement une lueur rouge remonta jusqu'aux hublots et leur cacha la Terre. Pendant le temps indiqué ils cessèrent de parler, n'osant même pas respirer. Et puis le voyant rouge faiblit et s'effaça peu à peu tandis que les hublots restaient opaques, recouverts d'une sorte de suie.

— Ils auraient pu prévoir des essuie-glaces, grogna Gus. Maintenant on est dans l'inconnu.

Gueule-Plate gémissait et il fallut que Kurts quitte son siège pour rassurer Kurty qui s'étranglait de terreur. Il n'eut que le temps de revenir avec l'enfant car les décélérationes se succédaient à un rythme rapproché, si bien qu'ils étaient tous projetés vers l'avant à la limite de sécurité qu'offraient les harnais pourtant solides.

Et puis tout se calma et ils eurent l'impression de glisser comme au départ du satellite. Kurty se mit à gazouiller, à appeler sa nourrice à petits cris ravis, mais Gueule-Plate haletait, la bouche ouverte sur des rangées de dents mal plantées, tirant une langue de chèvre pointue.

— Dans cette région, la Dépression Indienne, il doit encore faire nuit si mes calculs sont exacts, annonça Lien Rag. Nous devons approcher de Concrete Station selon un angle de trente degrés qui va encore se modifier une fois en vue des bâtiments.

— Je boirais bien un coup, dit Kurts. Il faudra fêter notre retour sur Terre. Tu crois qu'on saura encore marcher ? Là-haut la pesanteur n'était quand même pas tout à fait la même. Nous étions plus légers d'un dixième certainement. Lien, tu ne trouves pas que j'ai grossi au cours de ces longues années ?

— Nous avons tous grossi, répondit le glaciologue.

— Oui, soupira Kurts, et mes bras ont perdu une partie de leurs muscles. J'espère arriver à me traîner quand même.

— Ce que je crains le plus c'est que des aventuriers aient trouvé Concrete Station... Depuis toujours il y a des illuminés qui se font des idées sur cet endroit, croyant qu'ils vont y découvrir des trésors ou bien le paradis. Souhaitons qu'il n'y ait aucun comité de réception trop encombrant.

— Nous avons quelques armes, fit remarquer Lien Rag.

L'assiette de la navette se rétablit peu à peu vers l'horizontale et un bruit différent leur parvint.

— L'air, dit Gus. La navette s'est refroidie suffisamment pour que nous percevions les sons. Nous devons aller à deux cent cinquante kilomètres heure, ce qui n'est rien comparé à notre vitesse de retour... Et nous allons encore ralentir.

Lorsque la navette s'immobilisa, ils furent totalement surpris par la rapidité et la simplicité de l'opération.

— Restez assis, ordonna Lien Rag. Nous ne voyons pas ce qui se passe à l'extérieur... À cause de ces hublots encrassés et il n'y a aucun appareil de détection qui nous permette de nous assurer que la salle d'arrivée est vide.

— Je n'ai pas envie de retourner là-haut, fit Kurts en se débattant avec le système de fermeture de son harnais.

— Je t'en prie, sois calme. La navette ne repartira pas avant deux jours et demi, presque trois. Selon le rythme que nous avons constaté...

— Ce rythme peut varier, dit le géant.

Il était debout et tenant Kurty dans ses bras approchait de l'ouverture. Gus se retourna vers lui. Visiblement le cul-de-jatte redoutait de sortir de l'engin, redoutait ce retour sur Terre où il devrait à nouveau peiner misérablement pour haler son tronc. Là-haut les variations de la pesanteur lui avaient souvent convenu et il n'y avait personne pour se moquer de lui ou le traiter avec mépris.

Kurts s'acharnait sur la porte et il fallut que d'une voix calme Gus lui indique comment faire sauter une à une les sécurités qui interdisaient toute fausse manœuvre.

La porte s'ouvrit enfin et ils fermèrent les yeux, éblouis par la lumière extérieure. Lien Rag, craignant pour sa rétine, n'eut même pas le temps de reconnaître les lieux et s'ils étaient bien revenus à leur point de départ.

— Ça brûle, dit Kurts en protégeant les yeux de son fils de son énorme main. On aurait dû prévoir des lunettes spéciales comme les gars qui utilisent des chalumeaux. Gueule-Plate avait enfoui sa tête entre ses seins après des contorsions invraisemblables. Lien Rag commençait de regarder entre ses doigts imperceptiblement écartés mais ne distinguait pas grand-chose, Kurts bouchant l'ouverture.

— Il me semble reconnaître l'odeur, dit le géant.

C'était vraisemblable et Lien Rag avait également l'impression d'avoir respiré cet air à arrière-goût métallique où traînaient des bouffées d'ozone.

— Mes yeux s'habituent, dit Kurts. Oui, c'est bien Concrete Station. On a réussi, les amis. Réussi, acheva-t-il dans un sanglot en se

retournant vers eux.

Gus restait avec les mains sur ses yeux, stupéfait de les deviner aussi émus l'un et l'autre. Lui n'éprouvait rien d'autre qu'une terrible angoisse et l'envie de reprendre la future navette en route pour l'espace. Lien Rag ne sentit pas tout de suite couler ses larmes mais il défit son harnais de sécurité, rabattit la cagoule de sa combinaison sans trop savoir pourquoi.

Kurts avait quitté la navette, marchait sur le sol en ciment et ses pas résonnaient dans l'immense nef.

— Venez ! cria-t-il. Venez... C'est tout à fait désert... Vous n'avez rien à craindre.

Lien Rag se présenta à la sortie et fut le premier à voir tout au fond une ouverture en Z se fracturer.

— Attention, cria-t-il, on a de la visite.

CHAPITRE XII

— Voyageur président Kid, c'est l'incrédulité quasi générale. Les gens de cette Compagnie ne veulent pas admettre que le ciel va s'entrouvrir et laisser jaillir une cataracte de lumière et de chaleur.

Le Kid eut un sourire en coin :

— Fields, vous devenez poète à vos heures.

— C'est ainsi qu'un comique a annoncé l'événement ce matin à la radio, fit le secrétaire particulier, confus. Mais qu'on en plaisante ou qu'on en parle sérieusement, rien n'y fait. Les gens refusent de bouger, et à part les plus anciens colons, surtout ceux du Viaduc, personne n'a vraiment envie de quitter la Compagnie. Ils disent qu'une psychose stupide les a dernièrement lancés dans un exode meurtrier, et ils ne veulent plus entendre parler de rien. Je crois que vous devrez vous-même les exhorter à partir s'ils veulent sauver leur vie.

Le Kid s'y était refusé jusque-là, ne voulant pas créer l'affolement général. Il allait devoir s'y résigner. Depuis quarante-huit heures le trafic aux frontières n'avait augmenté que de dix pour cent et pouvait être facilement régularisé.

— J'ai un rapport du professeur Klose qui affirme que la température augmente plus vite qu'il n'avait prévu ainsi que la luminosité, et d'ailleurs les gens en souffrent. Ils ne veulent pas accepter l'idée que le Soleil est en train de ressusciter mais ils se plaignent de migraines et de troubles visuels. Jamais les apothicaires n'ont autant vendu d'aspirine et de collyres...

— Bien. Annoncez que ce soir à vingt heures je parlerai à la télévision et sur toutes les radios. Préparez-moi cet enregistrement que j'effectuerai au début de l'après-midi...

— Ce sera fait, voyageur président. Ce sont les habitants de Hot Station qui se montrent les plus rétifs à tout ordre d'évacuation. Il faudra employer des méthodes plus fermes... la persuasion n'a pas réussi. Je propose qu'on commence par réduire le chauffage, l'éclairage, le ravitaillement.

— Vous y allez fort, mon cher Fields, remarqua le Kid, songeur. Est-ce vos sentiments humanitaires qui vous font agir de façon aussi musclée, ou bien l'envie d'exercer un pouvoir totalitaire sur le reste de la population ?

— Voyageur président, s'indigna Fields qui rougissait facilement, nous ne pouvons accepter que ces gens-là périssent dans des conditions effroyables ! Nous serions comptables devant l'Histoire de toutes les victimes de cette catastrophe.

— L'Histoire, quelle Histoire ? Pouvez-vous me dire ce qui s'est réellement passé au cours de la précédente Grande Panique, dans les années 2050, quand la Lune vola en éclats, en poussières plutôt ? Non, et personne ne le peut, sauf peut-être les Néo-Catholiques et les Aiguilleurs, peut-être aussi les archéologues sibériens qui ont émis cette thèse du dogme comme quoi notre ère glaciaire aurait deux mille six cents ans... Mais sinon que s'est-il passé, hein ?

— Mais nos voyageurs sont menacés ! Il faut les forcer à évacuer la banquise !

— Vous-même, qu'allez-vous faire ?

Fields resta bouche bée.

— Je pense organiser un réduit sur l'inlandsis de Titan, notre merveilleux volcan. Si la banquise fond, nous récupérerons un territoire que l'on peut évaluer à mille kilomètres carrés environ et, par la suite, avec des travaux adéquats, nous pourrions doubler cette surface grâce à des digues et une surélévation artificielle des fonds. Deux mille kilomètres carrés. Avec des constructions en hauteur on peut loger des millions de personnes. Vous en doutez ? N'avez-vous jamais rien lu sur une ville d'autrefois qui se nommait Hong Kong ? Elle occupait un territoire de mille kilomètres carrés où habitaient plus de cinq millions de personnes. Cinq millions, vous vous rendez compte ?

— Mais le volcan, balbutia Fields, il peut exploser à tout moment.

— En principe non car ses émissions ne sont pas violentes mais continues. Et toujours sur le même versant. D'après nos scientifiques les risques sont minimes...

— L'organisation d'une Compagnie sera tout de même difficile.

— Il y aura des années dures... Mais que sera l'exode ? Vous allez fuir vers l'Antarctique par exemple, vous, Fields ?

Le secrétaire protesta avec faiblesse et le Kid ricana :

— Ce n'était qu'une image. Donc vous fuyez vers l'Antarctique qui, en principe, conservera ses glaces vers l'intérieur. Vous allez vous installer sur les côtes, comme des millions de personnes pour vivre de la pêche, de la chasse... Vous croyez que le produit de ces activités pourra nourrir tout le monde ? Moi non. Il y aura des guerres pour la

possession d'un coin plus poissonneux, plus fréquenté par les phoques, les éléphants de mer, les manchots, enfin ce que vous voudrez. Des guerres effroyables, mon vieux. Et vous subirez le froid, la neige, les tempêtes juste pour avoir les deux pieds sur un socle ferme ? Je crois que pas mal de gens de Hot Station se posent cette question. Car, en somme, que va-t-il se passer pour cette station ? D'ici un mois elle sera coupée des réseaux ferroviaires, ne recevra plus ni électricité ni eau chaude de Titan, mais depuis longtemps elle possède quelques unités autonomes. Les phoques et les baleines ne vont pas disparaître comme ça du jour au lendemain pour aller en... Antarctique par exemple...

— Mais la banquise va se réduire progressivement.

— Il faudra des années pour que disparaisse le dernier glaçon, des années, et n'oubliez pas que Hot Station est une bubble station. C'est une sphère totale en verre de silice qui l'enferme depuis quelques années et cette sphère peut flotter sur les eaux... Mais d'autres stations moins bien loties peuvent également survivre sur d'immenses îles de glace qui pendant un temps resteront stables, permettant à ces rescapés de s'organiser. Inutile de vous préciser que dès que possible nous leur viendrons en aide. J'ai ordonné que certaines installations soient rapidement transportées sur le flanc peu exposé du volcan. Tout ce qui sera nécessaire à la survie de milliers de personnes sera stocké. Désormais nous ne travaillons que dans ce but.

— Mais l'organisation de l'exode... Même si pour l'instant on note un calme relatif, il est certain qu'avec l'augmentation de la chaleur et de la luminosité l'épouvante apparaîtra ?

— J'ai l'intention d'utiliser nos forces pour obliger les Panaméricains à laisser le libre passage en Antarctique. De là les gens peuvent poursuivre leur route vers la Patagonie et, qui sait, le nord de ce continent...

— Mais comment, lorsque les rails n'auront plus d'assises ?

— Nous disposons de six mois dans l'hémisphère Sud, et principalement en Antarctique et en Patagonie où l'hiver est installé. On ne notera que quelques infimes changements, vous verrez. Déjà ici à Titanpolis nous serons à la limite du cadre de ce dégel envisagé...

— Mais on dit que le ciel se crèvera en de multiples endroits.

— On dit aussi n'importe quoi... Pour l'instant, il n'y a qu'une seule éventualité de lucarne. Elle nous menace en partie. Hot Station sera plus atteinte que nous et le Réseau du 160^e disparaîtra rapidement. Pas nous, pas le réseau qui nous relie à l'Antarctique, sauf petits incidents pour les voies secondaires implantées directement sur la banquise sans ballast élastique.

Fields contemplait son patron avec un mélange de stupeur, d'admiration et de ressentiment. Le Kid s'en rendit-il compte, toujours est-il qu'il ajouta :

— Libre à chacun de choisir sa destinée, de quitter cet endroit pour le sud ou de rester. Je n'ai de consigne à donner à personne... Occupez-vous de mon allocution enregistrée et demandez au professeur Klose de venir me voir avec ses clichés les plus récents.

Fields s'inclina et sortit. Le Kid resta un instant immobile dans son fauteuil électrique, avant de rouler jusqu'à un des grands hublots de son train présidentiel. La tache était visible à la mi-journée comme actuellement et n'était pas tout à fait ronde, mais pouvait donner l'impression d'un visage humain. D'un visage d'homme à l'air sévère. On pouvait assimiler deux ombres à des yeux et une autre à une bouche, mais encore fallait-il beaucoup d'imagination.

Du même endroit sur la gauche, le Président apercevait également la lueur orange de Titan sur fond grisâtre du ciel, et c'était rassurant. Il avait fait faire, depuis longtemps, des études sur la nature du sol aux alentours de cette montagne, et savait qu'une fois dépouillé de sa glace il s'avérerait d'une grande fertilité. Si le climat redevenait celui de l'Océanie d'autrefois on pouvait compter sur une végétation exubérante, à condition de sélectionner soigneusement les graines et les plants à partir des clones emmagasinés.

Le professeur arriva un quart d'heure plus tard avec une serviette remplie de clichés.

— Le processus s'accélère et demain matin à l'aube, ou au plus tard vers midi, il y aura un ou plusieurs rayons qui réussiront à percer cette couche fragilisée de poussières.

— Cela va vite, en effet.

— Il faudra que les gens protègent leurs yeux et leur peau, car je ne sais si la couche d'ozone sera suffisante à cet endroit pour filtrer les rayons ultraviolets.

— Je vais enregistrer une allocution, je peux donc prévenir les voyageurs de cette Compagnie.

— La dernière fois que le Soleil a réapparu, voici vingt ans, on a noté par la suite un accroissement des cancers de la peau et des rétinites. Il vaudrait mieux cette fois éviter ce genre d'accidents qui ne feraient que rendre encore plus intolérables les malheurs qui vont s'abattre sur les gens.

— Professeur, je voudrais qu'en tant que météorologue vous me parliez du climat que nous aurons lorsque le Soleil brillera normalement.

Klose parut enchanté de cette question et s'installa confortablement sur son siège :

— Eh bien, étant donné notre situation géographique, ce sera un climat équatorial. De la chaleur et de l'humidité en abondance. Mais aussi tropical, avec une saison sèche et une autre humide... Non, les deux à la fois comme pour l'équatorial.

— Ici, dans l'îlot que sera Titanpolis ?

— Tropical... Mais l'influence de l'océan gigantesque modifiera tout cela bien entendu. De toute façon nous n'allons pas tarder à voir les premières brumes épaisses monter de la banquise. Elles retomberont en grésil ou en pluie de glace... Le Soleil ne fera qu'une apparition très brève, deux, trois jours. Puis il disparaîtra dans le brouillard, réapparaîtra quand les vents souffleront à cause des basses pressions.

Il se frottait les mains comme en proie à une intense jubilation :

— Nous allons connaître des périodes fantastiques... Un beau désordre météorologique... Il ne sera plus question de prévisions à long terme mais à quelques heures... Ce sera pour tout dire assez calamiteux.

— Nous aurons quand même chaud ? s'inquiéta le président.

— Chaud avec des glaciers énormes qui nous environneront pendant des semaines ? Enfin disons que nous aurons des chiffres proches du zéro. En plus ou en moins.

— Pour nous ce sera très chaud.

— Mais pas question de sortir pour affronter les pluies de glace, la grêle et le brouillard givrant. Si givrant qu'il pourra parfois se transformer en véritable muraille... L'espace de quelques instants cependant.

— Quand pourrons-nous envisager une vie disons normale, en plein air, sans avoir à se protéger du Soleil, des tempêtes ?

— Je ne sais pas... Peut-être plusieurs années ; la vie sous globe sera encore obligatoire longtemps, je ne vous le cache pas. Ceux qui erreront dans le monde de demain seront les plus exposés. Mieux vaut rester dans les stations à attendre les événements que de partir, sauf sur la banquise et encore pas pour tout le monde. Il y a des endroits où la couche de glace au-dessus de l'océan Pacifique dépasse les cent mètres. Tout ça ne va pas se transformer en eau du jour au lendemain.

Le président le regarda d'un air songeur :

— Qu'avez-vous décidé vous-même, professeur ?

— Moi ? J'estime que le socle de cette station est suffisamment stable pour que nous n'ayons pas à souffrir du dégel... Enfin pas trop... Il y a les centrales électriques et lorsque tout ceci sera un îlot toutes les populations animales s'en approcheront, surtout les phoques et les manchots, mais aussi les poissons... Peut-être les baleines... Oui, je pense que nous avons quelques chances de nous en tirer sans trop de mal.

Il eut un petit rire enfantin :

— Ce que vous économiserez sur le chauffage pourra être utilisé ailleurs, pourquoi pas dans la fabrication de protéines artificielles pour nourrir les gens ?

Le Kid sourit à son tour.

— Si tout le monde prend la même décision que vous, comment ferons-nous pour loger tous ces gens ?

CHAPITRE XIII

Dans la soirée qui suivit leur retour, Liensun crut nécessaire de prendre la parole. Il sentait une grande tension entre différents groupes d'opinions contraires, mais aussi un ressentiment contre lui. Le voyage de recherches avait duré trois jours, avait été fatigant et ils rentraient bredouilles. Les bateaux signalés sur une carte par Jdrien n'avaient pu être retrouvés. Ils avaient certainement existé à une époque, peut-être trois ou quatre ans auparavant, mais la banquise ne restait pas inerte dans ces grandes étendues, elle se plissait et pouvait engloutir un cargo de dix mille tonnes en quelques heures. Ils n'avaient pas non plus retrouvé d'îlots, enfin d'emplacements d'îlots.

— Je pose simplement une question. Que voulez-vous ? Quelles sont vos options ? Pour engager toute discussion sérieuse et ne pas perdre de temps, dites quel est votre choix. Je vais en énumérer quelques-uns. Si vous en avez d'autres en tête signalez-les. Qu'on écrive le tout au tableau noir.

Il constata très vite qu'il n'y avait aucune majorité pour chaque définition. Le plus grand nombre, trente pour cent, désiraient que l'on poursuive la recherche d'un îlot ou d'un bateau. Pour le bateau, sur ce pourcentage quatorze pour cent étaient partants. Puis venait le retour aux Échafaudages, vingt-deux pour cent, le statu quo, c'est-à-dire attendre à Rooky de voir ce qui allait se passer, pour dix-sept pour cent, la recherche d'un inlandsis désert dans d'autres régions, dix-sept pour cent également, le reste formant le groupe des indécis.

— Vous avez vu la lucarne aujourd'hui ? se contenta de leur dire Liensun. Elle est comme un mal blanc qui va crever sous peu. Demain, après-demain, un flot de chaleur et de lumière nous submergera... Il faudra s'en protéger à cause des yeux et des brûlures... Ne pas s'affoler.

— Qui va nous ramener aux Échafaudages ? demanda Blems qui avait fini par opter pour ce retour à la colonie mère.

— L'huile se fait rare. Les manchots ont l'air inquiets et nous

avons l'impression que leur nombre diminue. Bien des adultes jeunes ont disparu depuis quelques jours.

— Les manchots ne vivent pas en pleine mer, dit Liensun, et dans quelques mois ici ce sera la pleine mer.

Cela jeta un froid.

— Chaque groupe doit être traité avec justice, s'indigna Blems. Il faut tirer au sort l'ordre des urgences. Nous sommes prêts à nous incliner si nous venons en dernier.

— Si nous attendons le dégel, lança une fille au fond du wagon, nous aurons peut-être une chance de découvrir un excellent bateau. Les plus pourris couleront très vite, les plus ou moins nases ensuite et ceux encore prêts à naviguer resteront seuls sur l'océan...

— Pas mal vu, dit Liensun. Nous pourrions en profiter pour continuer la construction du fameux radeau, stocker de l'huile et offrir à chaque groupe son petit voyage.

L'atmosphère se détendit.

— Passons au vote, dit Liensun. Mais je voudrais que nous prenions l'engagement de le respecter ensuite sans autres discussions. Il n'y a plus de temps à perdre.

Ce fut le groupe de Blems qui l'emporta. Il fut décidé que le dirigeable les conduirait tous aux Échafaudages dans les deux jours, mais qu'en attendant ils aideraient à la fabrication de l'huile de manchot et à celle du radeau.

Ce dernier se révélait comme une série de plates-formes articulées par des bidons de plastique pour éviter toute rigidité à l'ensemble. Des abris multiples étaient prévus ainsi que des endroits pour stocker les réserves.

Quarante-huit heures plus tard le *Ma Ker* s'élevait au-dessus de la colonie. C'est à ce moment-là qu'il y eut un éclair extraordinaire qui parut immobiliser sa fulgurance entre ciel et terre. Liensun, pourtant prévenu, ainsi que les autres – ils attendaient ce premier rayon de Soleil à chaque moment –, pensa que le dirigeable venait d'exploser. Mais le silence général – les moteurs ne tournaient pas encore, pour économiser l'huile on attendait d'avoir pris de la hauteur pour les démarrer –, le silence donc le rassura et en même temps l'effraya. Il n'osait plus ouvrir les yeux, ses compagnons non plus.

— Ne regardez pas vers le sud, dit-il.

Il tourna le dos à ce miracle attendu par les Rénovateurs de toute éternité et vit son ombre à ses pieds, une petite flaque qui ressemblait à la silhouette d'un gnome. Tous avaient leur ombre ainsi que chaque objet exposé à la lucarne.

— Comme le gouvernail est rouge aujourd'hui, fit Zabel avant d'éclater en sanglots.

Le *Ma Ker* continuait à s'élever, dérivant un peu vers le nord-

ouest. Sur la banquise, pétrifiés, les manœuvriers ne bougeaient plus et leurs ombres désormais allaient caricaturer en sombre chacun de leurs mouvements.

— Il faudrait lancer les moteurs avant qu'on ne dérive jusqu'en Sibérienne, murmura Guhan.

Alors ils commencèrent à bouger, tournant toujours le dos à la source lumineuse, comme encombrés par ce double grotesque qui glissait sur le plancher, remontait le long des cloisons et des vitrages, décalquant leur silhouette.

— Avec nos lampes fluorescentes on n'était guère habitué à ça, dit Zabel. Et aux Échafaudages, les gosses aimaient bien quand on utilisait des lampes à huile pour que leur silhouette se dessine sur les parois rocheuses.

Un moteur mit quelque malice à démarrer mais bientôt ils fuirent vers l'ouest, ne se retournèrent qu'une fois sortis de la zone dangereuse pour leurs yeux et leur peau. Et le spectacle leur parut grandiose. Tout l'Orient flambait avec des arcs-en-ciel, des aurores boréales qui s'enchevêtraient, des couleurs étonnantes, jamais vues, des jaunes acides, des orange éblouissants, des rouges de toutes les nuances. L'œuvre d'un peintre fou de couleurs qui aurait, à coups de larges pinceaux, badigeonné une immense toile en les plongeant dans des pots de peinture brute n'aurait pu réaliser un tel ensemble. Là-bas il était huit heures du matin et pendant des heures ce flot de couleurs, d'éclairs et de flèches allait se poursuivre.

Tous pensaient à ceux de Rooky laissés seuls qui devaient admirer et craindre tout à la fois, attendre la fin du monde et espérer qu'un jour tout cela ferait partie de la banalité quotidienne.

— Tu crois qu'on s'habituerait ? souffla Zabel dans l'oreille de Liensun qui, au comble de l'émotion, ne savait plus qui il était ni où il était.

— Non, jamais. Pourtant si, il le faudra...

— C'est notre ami ou notre ennemi ?

Il ne pouvait répondre, subissait pour l'instant l'enchantement. Ils s'en éloignaient. Comme la lucarne s'éloignerait au-dessus de la banquise pour redevenir stérile, le temps d'une révolution terrestre.

— On voudrait mourir dans une sorte d'apothéose semblable, dit encore Zabel. Mais c'est terrifiant. J'ai encore dans les yeux des cercles concentriques qui ne veulent pas perdre leur luminosité.

— Moi aussi, dit le timonier. J'arrive à peine à lire le compas et les cadrans.

Liensun pensa qu'à la suite de ce réchauffement il y aurait une tempête et qu'ils devraient peut-être attendre avant de retourner à Rooky.

Blems s'approcha de lui et lui montra quelque chose au nord :

— Ne dirait-on pas que par là aussi le ciel s'amincit et devient transparent ?

Blems avait raison, ce ne pouvait qu'être une lucarne en formation et le Soleil l'atteindrait bientôt. D'ici quelques jours il la percerait définitivement et incendierait la Sibérie orientale et l'Extrême-Orient.

— Nous devons prendre des précautions pour le retour, murmura Liensun.

Il pensait au Grand Lama et aux prédictions que l'on retrouvait dans les temples. Elles parlaient d'inondations dans les vallées et de grands bouleversements. Et Ann Suba partie avec Farnelle, risquait-elle de se trouver exposée ?

Même au-dessus du Tibet, quand ils se posèrent le lendemain dans la mi-journée après trente heures de vol, la luminosité avait changé et les montagnes environnantes, les falaises où la glace n'avait jamais pu s'accrocher, se paraient de timides couleurs pastel tirant toutes sur le gris encore mais nuancées de rose et de jaune. Ils ne reconnaissaient pas le paysage et au-dessus d'eux le ciel paraissait moins croûteux, plus uni.

Ce fut Rigil qui accueillit ceux qui revenaient et ils ne virent pas Charlster, trop occupé dans ses laboratoires et dans l'observatoire.

— Les ondes radios sont brouillées et nous ne pouvons plus entrer en communication avec Rooky... Les appareils électroniques s'affolent aussi, car une certaine radioactivité se manifeste avec les premiers rayons... Les gens sont très inquiets ici et n'osent même pas aller sur les passerelles pour contempler le nouveau maquillage des falaises.

Malgré leurs cagoules ils avaient l'impression de respirer un autre air. Liensun ne savait s'il devait s'en réjouir ou s'en alarmer, mais par moments une allégresse confuse faisait bondir son cœur et amenait sur ses lèvres un sourire qu'il se hâtait de faire disparaître.

— Depuis des jours les trompes des lamas n'arrêtent pas ainsi que les cloches. Aujourd'hui le vent est heureusement contraire sinon vous entendriez ce tapage.

Le soir très tard Charlster apparut et Liensun le trouva vieilli et nerveux. C'était ce même homme qui voulait à lui tout seul ressusciter le Soleil et qui aujourd'hui paraissait catastrophé. Était-il mortifié que le hasard, la mécanique céleste ou tout autre système lui aient pour ainsi dire volé un rôle déterminant ?

— Il y aura d'autres lucarnes. Tout va aller plus vite que prévu car Dumb-Bell ne s'est pas contenté de tomber en panne, il fonctionne désormais à rebours, semble-t-il. Je n'en suis pas tout à fait certain, mais il me fait penser à un aspirateur géant qui irait dévorer les poussières dans les recoins les plus inaccessibles... C'est assez

incroyable mais c'est ainsi. La lucarne côté Pacifique va s'agrandir encore, et le fameux rectangle va doubler en superficie à la fois vers le nord et ensuite vers l'est.

— Nous avons aussi repéré une tache suspecte au nord. Nous avons essayé de noter notre position et l'angle sous lequel nous l'avons aperçue.

— C'est du bon travail, approuva Charlster toujours d'une voix lasse, qui viendra certainement compléter le mien. J'avais effectivement pressenti quelque chose dans ce coin, avec une perturbation des rayonnements radioélectriques des corps célestes.

Devant l'air étonné de Liensun, le savant eut un petit rire sans gaieté.

— Eh oui, je suis un peu spécialiste en radioastronomie. Dans ma jeunesse c'était un véritable crime... Et pourtant malgré les poussières lunaires j'ai un jour réussi à capter les grandes voix de l'espace. Les astres diffusaient des ondes... Personne ne voulait m'écouter et mes confrères avaient peur. Pourtant on pouvait trouver d'anciens ouvrages sur la question, mais en posséder un c'était se voir condamner au train pénitentiaire. Quel gâchis ! Nous aurions pu gagner un précieux temps si ces gens-là avaient accepté de collaborer avec moi. Mais le système inconnu, d'origine artificielle, je veux dire conçu par une intelligence humaine ou non, a fini par se détraquer. Nous aurions dû y songer plus tôt, puisque depuis pas mal de temps on signalait un réchauffement continu.

— Un degré de plus par trimestre, lança Rigil.

— On a simplifié mais c'était à peu près ça. Nous aurions dû nous y intéresser davantage et comprendre que la couche de poussières s'amincissait imperceptiblement. Dumb-Bell ne pouvait continuer son rôle de garde-chiourme de l'espace.

Il se leva soudain et se précipita vers la sortie, certainement pour regagner son laboratoire. Liensun resta sous le coup de ses révélations puis se pencha vers Zabel :

— Il faut partir.

— Quoi, ce soir ?

— Nos amis sont trop exposés. Nous ne savons pas ce qui va se produire exactement. Nous ne pouvons pas les laisser tomber.

L'équipage réagit avec mollesse et même parut contrarié de quitter les Échafaudages, et soudain un certain Grey vint auprès de Liensun et lui dit qu'il préférerait en définitive rester dans la colonie mère.

— Tu avais voté pour le cargo, lui fit remarquer Liensun.

— C'était avant, fit l'autre, buté. Depuis j'ai vu l'incendie sur la banquise, c'est quelque chose de si terrifiant que j'en tremble encore. Je préfère finir ma vie ici dans ces cavernes plutôt que de laisser mes

yeux revoir un tel spectacle.

Liensun sortit sans se retourner, craignant que d'autres renoncent à le suivre, mais il n'y eut que cette seule défection une fois qu'ils se retrouvèrent dans la nacelle.

CHAPITRE XIV

Une silhouette venait d'apparaître dans l'ouverture en double Z et Lien Rag se planqua derrière la navette, tandis que Kurts avec son fils dans les bras restait exposé.

— Halte ! cria Lien Rag. Qui êtes-vous ?

Dans sa combinaison l'inconnu paraissait assez grand mais mince, plutôt dégingandé. Une autre silhouette plus petite suivait.

— Ils ne paraissent pas armés, murmura Kurts.

— Je les tiens sous la menace de mon laser, fit Gus toujours assis dans la navette mais qui apercevait les deux intrus.

Un moment de flottement suivit et soudain le plus grand cria d'une voix de tête :

— Y a-t-il un certain Lien Rag parmi vous ? Et puis Kurts, et enfin Lienty Ragus dit Gus ?

La stupeur les cloua à leur place et Kurts essaya de reculer vers la navette, tandis que son fils gigotait et commençait à trouver le temps long dans les bras de son père.

— Ne bougez pas, cria Lien Rag et présentez-vous.

— Mon nom est Farnelle, Mya Farnelle.

— Une femme ? s'étonna Kurts.

— Oui et je suis une amie de Yeuse. Je suis venue ici à sa demande parce qu'elle n'a jamais désespéré... Lien Rag est-il parmi vous ?

— L'autre, pourquoi ne dit-il rien ?

La plus petite silhouette se mit à hauteur de la première :

— Mon nom ne vous dira pas grand-chose. Ann Suba.

Lien Rag fronça les sourcils. Lui avait ce nom en très vieux souvenir dans sa mémoire.

— Que faites-vous dans la vie ?

— J'étais physicienne... Je le suis toujours mais pour l'instant je n'effectue ni travaux ni recherches.

— Que devient Yeuse ?

— Elle se trouve en Panaméricaine.

Kurts se tourna vers Lien Rag qui sans se démasquer complètement contournait la navette.

— Elle est prisonnière de Lady Diana ?

— Lady Diana est morte et l'a désignée pour lui succéder.

Il y eut un silence total puis Kurts commença à rire et Lien Rag lui-même fut secoué par une hilarité nerveuse. Ce qui parut indigner la dénommée Farnelle.

— Je n'invente rien. C'est ce qui s'est produit, il y a un peu plus de trois ans. On dit Lady Yeuse et elle a eu du mal à s'imposer. Depuis quelque temps elle est en lutte contre les Aiguilleurs qui ne l'ont jamais admise comme P.-D.G. de la Panaméricaine.

Lien Rag, son laser à la main, sortit de l'ombre et Farnelle le reconnut. Il avait le visage découvert ayant relevé sa cagoule.

— Vous êtes Lien Rag ? Comme elle sera heureuse de votre retour...

— Un instant, fit Kurts. Vous saviez que nous allions revenir ?

— Nous ne savons qu'une chose : le gros satellite terminus de la Voie Oblique est en train de se démantibuler. Le Soleil va réapparaître et nous avons eu un pressentiment qui nous a conduites ici... Mon amie Ann Suba a constaté que la Voie Oblique ne fonctionnait plus, pas plus que les allées et venues des navettes.

— Où est Lienty Ragus qu'on appelle Gus ?

— Dans la navette. Hé ! Gus, tu sors ?

L'autre ne répondit pas et Lien Rag respecta ses hésitations. Il ne voulait pas se présenter tout de suite aux deux femmes, qui peut-être ignoraient son infirmité.

— Vous avez des nouvelles de Jdrien ?

— Je l'ai vu dernièrement au Dépotoir ainsi que Liensun, votre deuxième fils. Ann Suba mon amie le connaît également très bien.

Pour l'instant personne ne faisait mine de faire un pas vers les autres. Kurts, avec son bébé dans les bras, ne savait que dire, que demander, Gus inquiet ne sortait pas de la navette et Lien Rag cherchait fiévreusement dans sa mémoire où et quand ce nom d'Ann Suba avait été prononcé devant lui. Peut-être l'avait-il lu quelque part ?

— Désirez-vous boire et manger ? Il y a tout ce que vous pouvez souhaiter en dehors de cette construction. Je suppose que vous êtes las et que vos premiers pas sur Terre vous paraissent plus lourds, dit Farnelle.

Lien Rag se rendit compte qu'effectivement il se sentait plus gros, maladroit.

— Nous sommes venus avec la locomotive.

— La locomotive, quelle locomotive ? rugit Kurts.

Effrayée, Farnelle tourna la tête vers l'autre femme puis avança les bras, les mains ouvertes, presque suppliante.

— Écoutez-moi... Je vous en prie, écoutez-moi... Il y a eu ces deux Roux qui un jour ont débarqué chez moi. Faut dire que j'habitais alors dans un curieux endroit, la Concession de Cargo *Princess*, à la limite de la Dépression Indienne, de l'Antarctique et de la Compagnie fédérale... Un jour ces deux Roux sont arrivés... Des Roux très évolués. L'un s'appelait Jdruk et l'autre Jdriele... Et une fois qu'on a eu fait connaissance ils m'ont entraînée à des milliers de kilomètres... Jusqu'à ce qu'on arrive à Gravel Station... Pour la locomotive que Jdruk voulait retrouver...

— La locomotive ! grondait Kurts en avançant lourdement. Vous avez volé ma locomotive ?

— Mais non, s'exaspéra Farnelle, pas du tout. Personne ne vous a rien volé. Elle a refusé de s'ouvrir pour ce Roux qui prétendait s'appeler comme vous. Jdruk n'était qu'un faux nom... Et Jdriele m'a raconté qu'il s'appelait en réalité Lien Rag...

Kurts continuait vers les deux femmes effrayées.

— Vous avez osé... Qui êtes-vous donc pour avoir l'audace de me prendre ce que j'ai de plus cher ?

— Kurts, attends ! cria Lien Rag. Je ne peux pas te suivre, tu vas trop vite.

Il avait l'impression de vivre désormais au ralenti. Il lançait sa jambe en avant et sa jambe répondait avec quelques fractions de seconde de retard. Chaque pas ressemblait à un pas dans une substance caoutchouteuse, quelque chose le freinait et il commençait à haleter.

— Kurts, tu ne devrais pas aller si vite, tu seras épuisé avant d'être sorti d'ici.

Il était certain que le géant allait frapper cette Farnelle. Il ne la laissait pas s'expliquer, rugissait comme un fauve de train-zoo alors qu'elle s'égosillait.

Lien Rag entendait parler de Gravel Station, d'un enfant qui se serait appelé Gdami, de Yeuse et puis de ce Jdruk mort de façon atroce, mais il ne savait exactement comment.

Farnelle essaya de saisir la main épaisse de Kurts pour se faire entendre mais il l'écarta et elle faillit tomber. Il franchissait la porte en Z, se retrouvait dans l'autre salle, descendait les marches en direction de l'autre porte en Z immense où attendait la locomotive géante.

Lien Rag dut s'appuyer au chambranle bizarre, reprendre souffle sentant ses jambes fléchir. Kurts aussi titubait en criant de façon incompréhensible. Le glaciologue eut soudain la crainte horrible que son ami ne s'écroule terrassé par la fatigue extrême et l'émotion. Il pleurait sans trop savoir pourquoi, se retournait pour supplier Gus de

venir à la rescousse, mais le cul-de-jatte, honteux, restait à l'intérieur de la navette avec Gueule-Plate qui, effrayée par ce remue-ménage, glapissait. Au début personne n'y fit attention, puis Ann Suba saisit le bras de Farnelle :

— Écoutez, ils ont une femme avec eux.

Et comme il l'avait appréhendé, Lien Rag vit Kurts s'écrouler à genoux, tenter de lever le bébé à bout de bras mais ils retombèrent aussitôt le geste esquissé. La tête aussi bascula si fortement en avant qu'elle parut vouloir se détacher du tronc.

— Je vous en prie, souffla Lien Rag d'une voix éteinte, je vous en prie, il va mourir.

Farnelle la première réagit et se précipita vers l'ex-pirate tandis qu'Ann Suba venait soutenir le glaciologue, l'aider à poursuivre son chemin.

— Cette clarté, murmura-t-il, j'ai mal aux yeux...

— Le Soleil se lève à l'est, dit-elle. Une grande lucarne a déchiré le ciel et la banquise orientale est embrasée. D'ici à des milliers de kilomètres, même si c'est tôt dans le matin, on aperçoit cette lumière fantastique.

Farnelle essayait de relever Kurts mais n'y parvenait pas.

— Fermez votre cagoule, supplia Ann Suba, il fait encore très froid...

Elle s'en occupa, le maintenant d'une main et rabattant sa cagoule de l'autre.

— Liensun vous ressemble, murmura-t-elle d'une voix émue, et il se rendit compte que les doigts menus de la physicienne tremblaient.

Il la regarda, se souvint d'une photographie ancienne mais qui représentait un couple. Il s'immobilisa :

— Julius et Ma Ker... Pouvez-vous me dire pourquoi j'ai ces deux noms qui jaillissent de souvenirs que je croyais avoir définitivement perdus ?

Elle allait répondre lorsqu'un hululement lugubre s'éleva. Ce cri déchirant venait de la locomotive géante qui exprimait sa joie de reconnaître l'aura de son maître et sa douleur de l'avoir trahi.

CHAPITRE XV

Jamais il n'atteindrait la coupée de la machine par cette échelle même si Farnelle l'aidait. Lien Rag se sentait incapable du moindre effort physique pour le moment. Une lassitude énorme, vieille de seize ans l'envahissait. Il aurait voulu disposer d'un miroir, craignant que d'un coup toutes ces années vécues dans le satellite ne l'accablent et ne vieillissent son visage et son corps. Il chercha dans le regard d'Ann Suba la stupeur, la pitié qu'elle pouvait éprouver devant un homme brusquement décati par l'âge.

— Regardez-moi, ne fuyez pas mes yeux, j'ai l'air d'un vieil homme, n'est-ce pas ?

Elle le fixa et secoua la tête. Puis son air se fit fuyant.

— Pourquoi refusez-vous de me fixer ?

— Je n'ai pas répondu à votre question, dit-elle.

Il faillit lui demander quelle question, se souvint de ce couple Julius et Ma Ker. Mais au même instant dans le bas de la locomotive s'ouvrait un accès que personne n'avait jamais aperçu auparavant. Ni Farnelle ni Ann Suba.

Kurts se redressa et écarta Farnelle, s'avança vers l'ouverture, y entra droit comme un I, même si son pas hésitait, et à nouveau le corps de la machine s'unifia et on aurait recherché en vain le contour encastré d'une porte.

— Vous avez vu ? chuchota Ann Suba. Elle l'a avalé.

— Il l'a retrouvée, répondit Lien Rag. Ils sont comme deux amants, comme une mère et son fils...

Farnelle reculait lentement comme si elle se sentait importune.

— Julius et Ma Ker, répéta machinalement Lien Rag pour effacer son émotion. Deux Rénovateurs et avec eux d'autres, là-bas à Point Jarvis pour le premier retour du Soleil, Greog et Ann Suba... J'avais leurs photographies car le Kid m'avait chargé de les poursuivre, de les obliger à cesser l'expérience. Vous êtes une Rénovatrice et vous dites que mon fils inconnu, ce Liensun...

— C'est Ma Ker qui l'a élevé. Ma Ker est morte.

— Qu'est-il pour vous ?

Elle rougit mais lui ne paraissait pas attacher beaucoup d'importance à ses réponses. Il regardait la locomotive où Kurts avait disparu, le ciel à l'est qui avait une lueur jaunâtre étrange. On aurait dit que le ciel refoulé par le Soleil devenait purulent et malsain. Il respirait le froid de la Terre malgré son filtre réchauffant et ce n'était pas le même froid que celui des cryos de S.A.S. Des odeurs d'iode, des odeurs familières lui parvenaient, celles des phoques par exemple, et aussi celles d'une locomotive faite de matériaux différents et ruisselant d'huiles diverses surchauffées.

— Liensun a été mon amant occasionnel, dit la jeune femme fermement. Je ne sais que penser de nos sentiments. Le mien est étrange. Quand il est près de moi je suis agacée et quand il se trouve au loin je ferais n'importe quoi pour le rejoindre... Il m'obsède sexuellement et intellectuellement. Chaque nuit de séparation est pour moi une suite de cauchemars érotiques et de regrets...

Lien Rag la regarda, étonné qu'une femme puisse parler aussi librement. Il ne se souvenait pas des femmes. Yeuse parlerait-elle ainsi quand elle le rencontrerait ?

— Liensun est reparti pour le nord de la banquise où il a créé une petite colonie, mais la colonie mère est au Tibet dans la vallée des Échafaudages.

— Je vous en prie, murmura-t-il, la tête me tourne sous le cumul des nouvelles. Plus tard. Ne cherchez pas à vous justifier. Les deux frères, les deux demi-frères, comment sont-ils l'un pour l'autre ?

— Je crois qu'ils s'aiment secrètement même si parfois ils se combattent. Ils se sont mutuellement sauvé la vie à plusieurs reprises.

— Ce Jdriele, qu'est-il devenu ?

— D'après Farnelle, qui le tient de Jdrien et aussi de Liensun, il a commencé de régresser à vouloir abandonner la vie au chaud pour s'enfoncer vers les régions perdues. Il a rejoint les tribus les plus primitives, et d'après Jdrien, il n'a plus aucun souvenir de ces quelques mois où son esprit et son intelligence ont été identiques aux vôtres. Jdruk est mort dans une fosse de vidange à Gravel Station en tentant vainement de pénétrer dans la locomotive. Celle-ci n'a jamais voulu de lui. Elle avait deviné que ce n'était pas lui... son maître.

— C'étaient des clones... Nous pensions nous projeter sur Terre au moins par la pensée. Une folie, mais là-haut tout était démente pure... Nous avons échoué, bien sûr...

Farnelle s'immobilisa devant eux. Derrière sa cagoule transparente elle pleurait.

— Vous avez vu comment elle l'a accueilli ? Jamais je n'avais soupçonné cette ouverture... Je suis certaine qu'elle n'existait même

pas jusqu'à aujourd'hui et qu'elle l'a créée pour que son maître puisse pénétrer en elle.

Elle parut gênée :

— C'était à la fois sublime et obscène, cette façon de béer devant lui. Avec Yeuse elle est restée pleine de pudeur ainsi qu'avec moi, mais pour lui elle aurait fait n'importe quoi... Vous croyez qu'elle le laissera ressortir ? Qu'il va revenir ? Qu'elle nous acceptera encore ? S'ils décidaient de fuir ensemble, seuls ?

À ce moment-là ses yeux s'agrandirent d'effroi et de dégoût :

— Attention, derrière vous, je n'ai jamais vu une telle horreur vivante. Là-bas à Gravel Station elles étaient mortes...

Lien Rag se retourna et vit Gueule-Plate qui hésitait à sortir à cause du grand froid :

— Ne reste pas là, rentre... Ton lait va geler et Kurty n'aura rien à boire.

Gueule-Plate se mit à gémir de désespoir mais obéit.

— Vous avez vu ses seins..., je veux dire ses mamelles ?

— C'est la nourrice du bébé de Kurts... J'espère qu'il n'a pas eu froid le temps que Kurts atteigne sa machine.

— C'est son bébé ? demanda Farnelle surprise.

— Il y avait donc une population, là-haut ? fit Ann.

— Plus tard, fit Lien, plus tard... Rentrons un moment dans Concrete... Il faut que vous fassiez la connaissance de notre troisième compagnon mais je dois vous prévenir...

— Nous savons, dit Ann Suba. Yeuse nous a mises au courant.

— Dans ce cas tout va bien, fit Lien Rag soulagé pour son cousin.

Il marchait avec un peu plus d'aisance mais ce n'était pas comme il l'aurait souhaité. Il trébuchait encore et devait s'appuyer sur l'une ou l'autre.

Gus apparut à la porte de la navette et Farnelle rougit, se souvenant d'images retrouvées dans la mémoire de la locomotive qui enregistrerait tout ce qui s'était passé dans ses flancs. Une image d'une scène très érotique entre l'infirme et Yeuse.

— Voilà, dit Gus. J'hésite encore car je me demande si mes bras tiendront le coup. Kurts a retrouvé sa belle machine ? Ils se payent une lune de miel ?

— On peut aller chercher de quoi manger ou boire aux distributeurs de la première salle, proposa Ann Suba embarrassée, ne sachant plus que dire ni que faire.

Gueule-Plate s'était enfoncée tout au fond de la navette, entre les caisses de matériel, peu emballée semblait-il par son premier contact avec la Terre.

— Gus, le Soleil revient. Il y a comme nous l'avons soupçonné

une grande lucarne qui s'est ouverte au-dessus de l'ancien Pacifique.

Gus descendit pesamment et effectivement il ne put soulever son tronc assez haut pour l'empêcher de traîner, prit un air dégagé mais Lien Rag, qui le connaissait bien désormais, sut qu'il enrageait et désespérait.

— Il va filer avec elle, tu crois ? demanda l'infirmier. Nous aurons la chaloupe pour partir d'ici avant que les rails ne s'enfoncent trop dans la glace en fusion... Ça ne nous laisse que quelques jours, mais où aller ensuite ?

— Pas vers l'est, dit Lien Rag. Peut-être pourrions-nous rester ici.

« C'est un îlot solidement implanté, non ? »

— Je n'en suis pas si sûr. Tout est artificiel et le socle de ces installations est seulement ancré dans les grands fonds, à la merci d'une montée des eaux. Je ne sais quelle est l'élasticité des câbles qui relient le système d'ancrage à l'îlot, mais nous risquons de partir à l'aventure.

— Je vais chercher de quoi manger et boire, fit Ann.

Lien Rag se retourna et apprécia la rondeur de son derrière sous sa combinaison. Lorsqu'il se retourna son regard croisa celui goguenard de Farnelle.

— J'ai un cargo, dit-elle, dont le fond est percé mais on pourrait avec de la résine le rendre étanche, puis pomper l'eau et attendre tranquillement que la banquise fonde. Tout le monde va fuir vers les inlandsis. Sur un bateau nous serions tous moins entassés...

CHAPITRE XVI

Personne n'avait trouvé surprenant que la présidente de la Panaméricaine entreprenne un autre voyage en Antarctique, pour se rendre compte du phénomène qui bouleversait cette partie du monde et qui angoissait la population de la Terre entière. Reiner l'accompagnait ainsi que Pilz.

Son train rapide avait roulé à des vitesses fantastiques et le schéma prioritaire avait été établi en un temps record. Le contrôleur général de la Traction faisait également partie de son entourage, ainsi que le chef d'état-major.

Les nouvelles devenaient à chaque heure plus préoccupantes et l'on commençait à estimer que la lucarne serait beaucoup plus importante que prévu et qu'il y en aurait peut-être d'autres, alors qu'on avait jusque-là pensé qu'elle serait unique durant quelques mois, voire quelques années.

— Par contre, disait Fields, les habitants de la Compagnie de la Banquise ne paraissent pas s'affoler et on ne peut parler d'exode pagailleux comme la dernière fois.

— Les gens ont peut-être compris que l'exil était la pire des choses, dit Reiner. Il est évident que l'accueil reçu dans notre Province Antarctique, comme en Dépression Indienne ou Africana, a été très décevant pour eux et encore je suis modeste. Il y a ces gens morts dans les trains immobilisés, de froid mais aussi de faim.

— Avec le Soleil ils ne mourront pas des mêmes causes, mais risquent d'être engloutis dans les océans, dit Hukoung, le contrôleur général de la Traction ferroviaire.

— C'est ainsi qu'est morte l'épouse du Président Kid, lors de cette dramatique première solaire provoquée par les Rénovateurs... Elle voyageait dans un train qui disparut dans les profondeurs du Pacifique.

Dans le wagon-salon au luxe très confortable chacun frissonna et la présidente fit servir des boissons alcoolisées pour redonner le moral

à chacun. Elle ignorait encore comment elle pourrait fausser compagnie à ces gens-là pour se rendre à Concrete Station. Pis, elle se sentait incapable de retrouver le chemin de cette station mythique. Il lui aurait fallu la locomotive géante de Kurts et sa mémoire extraordinaire pour remonter le tracé compliqué. Un véritable labyrinthe où de nombreux chercheurs, scientifiques ou aventuriers en quête d'un trésor, s'étaient égarés.

Elle regardait son monde et se dit que seul Reiner, l'adjoint aux synthèses scientifiques, pouvait devenir son confident puis son complice. Lui seul comprendrait l'importance de cette mission que Palaga l'avait suppliée d'accepter.

Tous ceux-là ignoraient sa rencontre avec le Maître Suprême des Aiguilleurs, ignoraient qu'un satellite géant gouvernait depuis des siècles l'état climatique de la planète, empêchant tout réchauffement au nom d'un Postulat tout à fait arbitraire.

— Bientôt, annonça une voix dans le haut-parleur du wagon-salon, nous devrions apercevoir la lueur de l'embrasement du ciel au-dessus de la Compagnie de la Banquise. Depuis ce matin la lumière est aveuglante et il paraît que la température négative a perdu quinze degrés. Le phénomène est visible à moins de quatre cents kilomètres d'ici.

Pilz se hâta de se verser un autre alcool et de le boire d'un trait. Il était vert de peur et se demandait ce qu'il venait faire ici. La présidente l'avait rappelé de la côte ouest pour l'embarquer dans cette aventure insensée, lui qui espérait se réfugier dans une station des Rocheuses à deux mille mètres d'altitude. Enfin si l'on comptait comme autrefois, à partir du niveau de la mer. Il regardait Lady Yeuse impressionnante de calme et de beauté, l'enviait, la désirait et la détestait tout à la fois.

Au fur et à mesure que le train présidentiel se ruait vers l'est de la Province les conversations se faisaient plus rares, les visages se crispaient et les regards cherchaient avec angoisse les premiers signes du cataclysme.

La radio de bord annonça que les Sibériens venaient de signaler une déchirure dans l'enveloppe céleste, au-dessus de la partie orientale de leur Concession. Le maréchal Sofi, qui dirigeait la Convention du Moratoire, venait d'ordonner que toutes les implantations humaines de la banquise se replient sur l'inlandsis, aussi bien celles du Nord Pacifique que de la mer de Sibérie et de l'océan Arctique.

— Voilà qui est effrayant, avoua Reiner. Nos possessions de l'océan Arctique risquent d'être également menacées.

— Regardez à l'horizon, cria Pilz d'une voix hystérique, cette sorte de bourrelet orange.

Ils se précipitèrent, sauf Yeuse qui resta assise son verre à la main.

— Ne devrions-nous pas ralentir ? trépignait Pilz. Que savons-nous de l'élévation de la température ?

Il se retourna vers Lady Yeuse qui se contenta de dire qu'il fallait faire confiance au chef de train. Les informations des dispatchings ne cessaient de parvenir. Pour l'instant il n'y avait aucune raison de s'arrêter.

— Mais le retour, songez-vous au retour ?

— Nous sommes sur un réseau à ballast à compensation ou élastique. Les différences de niveau dues au dégel seront insignifiantes, du moins au début. Ne vous inquiétez pas, Pilz, je n'ai pas plus envie que vous de me trouver immobilisée en plein désert antarctique.

Mais un quart d'heure plus tard le convoi ralentissait, perdait la moitié de sa vitesse. Le chef de train annonça que les informations sur la banquise de la mer de Ross étaient pessimistes et qu'il fallait soit rebrousser chemin, soit envisager un autre itinéraire qui emprunterait le réseau du petit cercle polaire mais dans l'autre sens.

— Ça va très vite, remarqua Reiner.

— Dans combien de temps le Soleil glissera hors de la lucarne ? demanda le chef d'état-major.

Reiner répondit que ça devait être déjà fait mais que le réchauffement de l'atmosphère persisterait jusqu'au milieu de la nuit et qu'on ne devait pas espérer un sursis.

— Dès l'aube tout recommencera, ira en s'accroissant.

— Vous déconseillez d'aller au-delà de la mer de Ross si je comprends bien, fit Yeuse qui souhaitait que l'on emprunte un autre itinéraire, afin de se rapprocher de la Dépression Indienne.

— C'est cela. Les réfugiés de la Compagnie de la Banquise doivent d'ores et déjà connaître de grandes difficultés de circulation, sur les réseaux directement implantés sur la banquise sans ballast de compensation. Je désigne surtout les dernières lignes construites au cours de ces derniers mois pour acheminer l'huile de baleine et de morse.

Il y avait eu un accord avec le Kid, la Panaméricaine se chargeant de la construction de ces réseaux moyennant une forte ristourne sur le prix de la tonne d'huile.

Le contrôleur général Hukoung se sentit visé car il regroupait dans la Traction les services de la voirie.

— Nous avons fait au plus vite, utilisant des poseuses géantes qui se contentaient de niveler la banquise et de poser des tronçons en résine.

— Je ne vous accuse pas, contrôleur général. Il fallait que le

ravitaillement en huile reprenne très vite pour éviter que le minimum calorique soit abaissé. Nous aurons certainement des nouvelles de la Compagnie de la Banquise qui se trouve la plus exposée.

Dans une petite station, Double Eight, ainsi nommée pour ses grands échangeurs en double huit aux croisements de deux réseaux, le train présidentiel reprit le chemin du retour. Dans la station située au sein d'une des grandes boucles, ils aperçurent des trains de voyageurs sous pression. Des files de gens attendaient leur tour d'embarquer.

— C'est l'évacuation, dit Hukoung. Ne resteront en place que les services techniques jusqu'à la limite de résistance des glaces.

— Les Aiguilleurs des tours d'aiguillage aussi ? demanda Reiner.

— Certainement. Ce sont mes ennemis mais je ne peux dénier leur courage et leur sens des responsabilités. Tant qu'il y aura sur le réseau un seul convoi annoncé ils resteront à leur poste.

En fuyant le fameux bourrelet orange qui d'ailleurs avait presque disparu, ils retrouvaient la nuit et un monde quotidien, se surprirent à respirer de soulagement. Même Yeuse appréciait de s'éloigner du danger. Mais il lui fallait la complicité de Reiner pour entreprendre la mission la plus dangereuse de sa vie.

Pour ce faire elle dut attendre que ses invités finissent par aller se coucher un peu plus rassurés, certains, comme Pilz, complètement ivres au point qu'un garçon de cabine dut le conduire fermement dans son compartiment.

Lorsque Reiner parut également vouloir prendre congé, elle lui fit un signe discret qu'il enregistra sans marquer de surprise. Les autres se retirèrent enfin et ils furent seuls dans le wagon-salon.

— Venez jusqu'à mon compartiment-bureau, dit-elle.

Elle s'assura que personne ne pouvait ni les surprendre ni les écouter et parla à voix basse. L'adjoint aux synthèses scientifiques ne parut pas exagérément étonné de ses confidences.

CHAPITRE XVII

Il est possible que, sans les réclamations hurlées de son fils Kurty, l'ancien pirate aurait attendu encore plus longtemps avant de sortir de sa locomotive pour venir chercher Gueule-Plate et, de ce fait, se sentir obligé d'inviter les autres à pénétrer dans sa machine.

Depuis un moment déjà Gueule-Plate se lamentait et Lien Rag s'était rendu compte que ses mamelles étaient engorgées par le lait. Au cours du voyage de retour l'enfant n'avait pu téter et l'hybride devait souffrir de cette montée de lait.

Kurts sortit enfin, par cette fameuse porte inconnue jusque-là et que la machine semblait avoir spécialement créée pour son maître. Il tenait son bébé dans ses bras et les cris de ce dernier, malgré ses protections contre le froid, devaient s'entendre fort loin. À la fin, impressionné par cette fringale, Kurts se mit à courir pour rejoindre au plus vite la chèvre-garou.

— Eh bien, il semble en excellente forme, dit Farnelle. Je ne sais quel traitement lui a prodigué la machine mais il devait être très efficace.

De son ton plein d'amertume, Lien Rag découvrit une jalousie douloureuse. Pendant des mois Farnelle avait été la seule maîtresse de la locomotive. Avec elle les voyages avaient été nombreux, très longs. La machine l'avait protégée contre les ennemis, l'avait dorlotée, mais désormais c'était fini, elle réservait son amour pour Kurts le véritable propriétaire, l'inventeur de cette folie mécanique.

— Il était vraiment affamé, dit Kurts un peu gêné de se retrouver parmi eux après les avoir abandonnés des heures. Je ne me rendais pas compte qu'il était si tard.

— Minuit heure locale, dit Lien Rag. Il y a une douzaine d'heures que nous sommes arrivés.

Lorsque Kurty se fut endormi à la mamelle, son père l'emporta dans ses bras et invita les autres à le suivre. Ils espéraient tous emprunter cette fameuse issue donnant directement sur les voies, mais

ils durent escalader l'échelle de coupée. Lien Rag se demandait dans quelles parties secrètes de la locomotive on accédait en utilisant cette nouvelle porte, et Farnelle ayant la même préoccupation lui en fit part à voix basse :

— D'après moi on doit pénétrer dans l'ordinateur central. J'aurais aimé voir comment il était constitué car son intelligence est fabuleuse.

— Kurts avait embauché les meilleurs spécialistes mondiaux en électronique, pour réaliser cette merveille. Et en plusieurs fois il a fait encore améliorer son fonctionnement. Il a dépensé des fortunes pour atteindre la perfection... Tout ce qu'il avait pillé, volé dans ses fantastiques raids de pirate, il l'a dépensé pour cette machine.

— Mais il n'a jamais aimé ailleurs ? Une femme, par exemple ?

— Si, là-haut dans le satellite. Elle s'appelait Bal mais elle est morte avec tous les siens. Nous vous raconterons peut-être un jour. Kurty est né de cette femme.

Kurts demanda à Lien Rag de s'occuper des chambres de ses invités, lui avait à faire. Il confia le bébé à Gueule-Plate qui s'installa dans la chambre du maître sans hésiter, comme si de toute sa vie elle n'avait connu que cette cabine d'un luxe inouï.

Ils ne se retrouvèrent que plus tard dans la cuisine où Farnelle essayait d'organiser un repas pour tous. Ann Suba arriva la dernière, ayant écouté quelques radios de l'Australasienne et surtout les informations de la Pacific Channel Company.

— Ils sont très pessimistes et pensent évacuer eux-mêmes leur émetteur d'ici quelques jours. Mais chose curieuse, les gens ne s'affolent pas tellement et certains express circulent avec encore des places libres.

Le repas servi ils attendirent une demi-heure avant de décider de passer à table malgré l'absence du maître des lieux. Il ne les rejoignit qu'à la fin, s'en excusa. Entre-temps les deux femmes s'étaient occupées de l'enfant malgré l'hostilité manifeste de Gueule-Plate. Il avait fallu que Lien Rag intervienne fermement pour qu'elles puissent changer le bébé.

— Il faudrait le sevrer en partie, remarqua Ann Suba. Il a besoin d'une autre nourriture que du lait, pour aussi riche qu'il soit.

Le regard de l'hybride flamboyait comme si elle comprenait qu'on envisageait de la séparer de son nourrisson. Parfois Lien Rag se demandait si elle ne jouait pas l'idiote totale pour surprendre leurs conversations.

Gus, lui, restait silencieux, morose, comme si ce retour sur Terre lui était insupportable. Pouvait-il vraiment regretter le satellite ? se demandait Lien Rag.

Là-haut l'infirmier passait son temps dans la salle des contrôles,

jouait avec les pupitres, les caméras, les écrans, soutirait au cerveau, lui-même hybride du S.A.S., des informations, une culture nouvelle qui lui permettrait de vivre dans un rêve, un autre monde, éloigné de la vérité, de sa triste vérité à lui.

Kurts offrit des boissons rares comme pour se faire pardonner son attitude et Gus but plus que de coutume, enfoncé dans un fauteuil trop profond d'où il ne pourrait s'extirper qu'à la force de ses bras.

— Il va falloir choisir, disait l'ancien pirate. Toute une partie orientale nous est d'ores et déjà interdite ou le sera d'ici quelques jours, voire quelques heures. Nous pourrions rester ici mais avec la montée des eaux les ancrages risquent de céder. L'île artificielle de Concrete Station peut flotter mais je ne suis pas revenu sur Terre pour naviguer. Je veux reprendre mes courses lointaines avec ma locomotive, et ma seule perspective est à l'ouest où pour l'instant on ne signale aucune lucarne solaire. Mon champ d'action sera la Panaméricaine, peut-être la Transeuropéenne si la banquise atlantique reste fréquentable.

— Je voudrais revoir Yeuse, mon fils, commença Lien Rag qui à cause du regard réprobateur d'Ann Suba se hâta d'ajouter :

— Mes deux fils, bien entendu... Jdrien ira certainement vers le sud avec les Roux, tâchera de rejoindre l'inlandsis... Liensun, je ne sais pas. S'il trouve un cargo ce sera le mieux, à moins qu'il retourne aux Échafaudages.

— Je ne crois pas, dit Ann Suba qui frémissait au seul nom du garçon.

— Je n'ai que la ressource de mon cargo *Princess*, dit Farnelle. Vous n'en voulez vraiment pas ?

— Pourquoi pas ? dit Lien Rag.

— Je peux vous fournir des excréteurs bactériens de résine, fit Kurts qui n'avait pas paru se soucier du sort des autres jusqu'à présent. On peut en revêtir toute la coque de votre cargo, le renflouer par l'intérieur si besoin est. Mais comment ferez-vous fonctionner les machines, avec quel carburant ? Les diesels anciens utilisaient ce qu'on appelait du fuel qui était très pur. Surtout avant la Grande Panique. On y ajoutait d'autres produits d'origine végétale également purifiés... Notre grossière huile de baleine ou de phoque ne peut guère donner satisfaction...

— C'était un vieux cargo, précisa-t-elle. Il n'utilisait le fuel que comme combustible pour faire de la vapeur. Avec un brûleur modifié on pourrait utiliser l'huile de phoque... À condition d'en trouver, bien entendu.

— Allons donc consulter une carte cathodique, dit Kurts. L'ordinateur de bord nous donnera toutes les précisions voulues.

Jamais Farnelle n'avait obtenu de façon aussi détaillée

l'emplacement de sa minuscule concession de Cargo *Princess*.

— Bien sûr, à l'époque, dit Kurts, vous ne l'aviez pas encore créée avec votre mari mais les limites des autres Concessions nous donnent approximativement la silhouette de la vôtre.

— Nous avons construit une voie ferrée, fit-elle très émue.

Le crayon électronique la traça sur la carte cathodique.

— Regardez, dit Kurts, vous avez ici plusieurs trous à phoques d'importance moyenne. Ils ne sont pas très éloignés de votre Concession. Avec la fonte des glaces ils vont partir à la recherche d'un inlandsis, et votre cargo pourrait les attirer si vous aménagiez autour des plates-formes où ils puissent se hisser. Les mâles les plus vieux ont besoin de longs séjours hors de l'eau pour récupérer. Ils se battent sans arrêt pour conserver le pouvoir et s'épuisent vite.

— On peut fabriquer un brûleur rudimentaire, ajouta Lien Rag, qui réchauffera vos chaudières, mais dans quel état sont-elles et les canalisations n'ont-elles pas éclaté ? L'équipage a dû quitter le bâtiment en se souciant peu de ce qu'il deviendrait.

— Justement pas, d'après le livre de bord. Ils ont préféré rester à bord à attendre des secours ou s'organiser pour tenter de rejoindre un point habité. Une première expédition a quitté le cargo au bout de six mois en direction de l'Australie... Ils avaient fabriqué des traîneaux et emportaient des vivres, des armes... On n'a jamais eu de leurs nouvelles. Le scorbut a ensuite ravagé ceux qui s'accrochaient à l'épave. Le capitaine avait exigé d'eux qu'ils travaillent jusqu'au bout à protéger justement la machine et les tuyauteries. Ils se chauffaient grâce au fuel, auraient pu tenir encore longtemps mais le scorbut les a tous atteints.

— La brèche est importante ?

— Assez pour constituer un puits à poissons dans lequel plongeaient mes deux fils.

— Où est Gdami ? demanda Ann Suba.

— Nos amis l'intimident trop. Je pense qu'il rentrera demain matin. Ne vous inquiétez pas, il n'est heureux qu'au-dehors.

CHAPITRE XVIII

C'était désespérant. Le *Ma Ker* revenait de sa troisième mission sans rapporter le moindre espoir. Ils n'avaient même pas vu une seule épave, détecté un seul inlandsis, et une nouvelle journée de soleil allait commencer. La glace n'avait pas encore fondu mais les manchots, par exemple, désertaient la rookery, sauf les individus les plus âgés et à ce train ils n'auraient même plus assez d'huile pour les moteurs du dirigeable. La construction du train de radeaux se poursuivait avec acharnement mais on ne disposerait pas de places pour tous. Il faudrait prendre une décision déchirante, transporter par les airs ceux que le sort désignerait et qui seraient déposés en dehors de la banquise.

— La carte de ton demi-frère est fausse, lui lança Zabel avec acrimonie. Il s'est moqué de toi, t'a donné de faux espoirs. Nous perdons trop de temps. Il va falloir envisager une autre solution. Sur le radeau nous ne pourrions embarquer que trente, tu le sais bien.

— Mon frère ne m'aurait pas joué un tour pareil, dit-il. Nous devons mal interpréter ces renseignements. Les Roux savent parfaitement s'orienter.

— Nous n'avons pas trouvé un seul des repères, comme cette montagne noire dont il est question, certainement le piton d'une ancienne île du Pacifique. Si au moins on la trouvait, cette montagne noire... On pourrait y installer la base.

Dans la nuit la température au sol, c'était surtout celle-là qui devenait primordiale, resta aux alentours de moins cinquante. Dans la journée elle avait atteint un moins trente, mais l'air ambiant, lui, devait se trouver au niveau du zéro et ils pouvaient aller le visage et les mains nues sans prendre trop de risques.

Ils préparaient aussi sans enthousiasme la prochaine mission de recherches selon un angle plus austral. Le soir Liensun passait des heures sur la carte dessinée par Jdrien mais ne parvenait pas à en tirer profit.

Bien avant l'aube qui désormais débutait vers six heures, ils se préparaient à l'épreuve du Soleil. Des lunettes noires découpées dans du plastique protégeaient leurs yeux. Ils s'enduisaient d'épaisses couches de graisse pour protéger leur visage et leurs mains, gardaient une coiffure sur la tête, car la veille un enfant avait été victime d'une insolation, se croyant protégé par son épaisse tignasse. On avait dû aussi alléger les vêtements et le système autochauffant des combinaisons ne fonctionnait plus. Mais qu'il était difficile de travailler dans de telles conditions. Il fallait aussi veiller au fonctionnement de tous les moteurs, à cause du graissage qui devenait trop fluide et qui pouvait entraîner des grippages.

On avait soif, très soif, et la fabrique d'eau potable connaissait quelques problèmes. D'ordinaire la mince couche de glace sur la banquise était faite de condensation de vapeur d'eau congelée, mais celle-ci s'était évaporée la première la veille et on devait utiliser un distillateur qui avait quelques ennuis de fonctionnement.

— Si ça continue, il faudra aller chercher de la glace sur l'inlandsis le plus proche.

Le départ du *Ma Ker* eut lieu un peu avant midi et, en marchant vers le dirigeable, Lien Rag se rendit compte que les semelles de ses bottes étanches faisaient un drôle de bruit de succion. Il se pencha pour les examiner et constata que la banquise fondait imperceptiblement. Juste un millimètre d'eau, même pas. Autour d'eux des fumerolles s'élevaient beaucoup plus nombreuses que la veille. Il tourna sur lui-même, constata que l'horizon s'était rétréci alors que, la veille, en pleine lumière, il était à l'infini.

— Le brouillard, dit Guhan qui le suivait. Un brouillard qui finira par devenir si épais que nous aurons le plus grand mal à nous orienter et à repérer les objets au sol. Il faudra utiliser le radar et pour le retour demander que la radio fonctionne sans arrêt sur une certaine fréquence.

Vu du ciel, le spectacle de la banquise fumant était surprenant. Des milliers de colonnes de vapeur s'élevaient dans l'air très calme et commençaient de former des nuées basses qui tamisaient le Soleil. Tout l'équipage paraissait plongé dans une angoisse paralysante et Liensun devait hurler pour les tirer de leur léthargie. Vers le soir ce fut bien pire. Ils volaient dans une épaisseur molle et cotonneuse, uniquement aux instruments.

— Ça ne sert à rien, dit quelqu'un. Comment repérer une montagne noire ? Il faudrait descendre encore et ça peut être dangereux.

— Il faut que la veille soit extrêmement vigilante, avec des équipes qui se remplacent toutes les heures.

Les moteurs chauffaient dans cette atmosphère bizarre, moite.

L'air dépassait les deux degrés positifs et l'huile de graissage était comme de l'eau. On dut ralentir encore les tours minutes et surveiller les cadrans.

— Ce sera la dernière mission si chacun de nous est d'accord, dit Liensun, car nous devons tenir compte des éléments. Peut-être devrions-nous essayer de rentrer dès maintenant. La balise radio ne tiendra que si l'émetteur est alimenté.

— Nous faisons cap à l'ouest ?

— Je veux l'accord de tous.

Il l'obtint sans peine. Tout l'équipage était regroupé autour des instruments de navigation et personne n'avait envie d'aller se coucher. On faisait circuler des boissons et un peu de nourriture, mais les estomacs restaient noués.

Dans le faisceau des projecteurs le brouillard prenait d'étranges apparences, des brillances suspectes que des ombres profondes, malsaines, creusaient de gouffres inquiétants. Ils croyaient que des animaux inconnus se ruaient vers les vitres de la passerelle dans une vision de cauchemar.

Avec la nuit le brouillard devint givrant et de gros grêlons frappèrent les panneaux de verre avec violence.

— Tout va éclater.

— Nous perdons de l'altitude, dit le timonier.

Liensun réalisa tout de suite :

— Une équipe dans les structures supérieures. L'enveloppe a dû se crever et les vapeurs d'eau ont gelé avec la nuit.

Ils découvrirent que les caténaires étaient gainés de glace et qu'il y en avait des tonnes sur les ballonnets remplis d'hélium. Il fallut des heures pour tout dégager et on établit un courant d'air chaud en détournant les durits du chauffage des cabines.

— Nous avons cru que le dirigeable resterait le seul moyen de transport fiable avec les bateaux, mais nous nous sommes trompés, dit Liensun. Il y aura désormais de tels brouillards que nous ne pourrons plus prendre l'air.

— Sauf si le vent se lève, mais dans ce cas ce sera très dangereux de naviguer, dit Guhan.

Ils captèrent enfin la radio de Rooky à des centaines de kilomètres et s'orientèrent sur elle. La balise était directionnelle et quand ils s'en écartaient le volume du son faiblissait.

— Si nous revenons sains et saufs, dit une fille, je jure de ne plus baiser pendant un mois.

— Moi aussi, dit un garçon.

Liensun frémit. Naïvement se faisait jour un renouveau du sentiment religieux, le goût pour les sacrifices de reconnaissance éperdue. Comment allait donc évoluer leur petite société dans ces

conditions ?

— Moi, je ne boirai plus de vodka, dit un garçon. De toute façon il n'y en a plus à la colonie.

Cela fit rire mais un malaise persista et Zabel en parla un peu plus tard à Liensun.

— Dans le temps nos grands-parents étaient le plus souvent de religion grégorienne. Par la suite on a essayé d'oublier ces sentiments au nom de la raison et de la science, mais j'ai l'impression qu'ils renaissent et ça me fait peur.

— C'est quoi les grégoriens ?

— La culture de Grégoire je ne sais plus combien, le dernier pape catholique de la Grande Panique ou de je ne sais quoi... les Néo-Catholiques ne veulent pas entendre parler de ce culte, mais il existe bel et bien et les Rénovateurs mystiques l'ont toujours pratiqué. Ma mère me racontait que son grand-père assistait à des cérémonies secrètes où le portrait de ce Grégoire figurait... Il paraît que ce pape est rentré dans le monde, qu'il s'est trouvé une femme et a procréé... Ce qui bien sûr est contraire aux règles de Vatican II.

— Je n'en avais jamais entendu parler.

Zabel haussa les épaules :

— Bien sûr, avec Ma Ker et les Suba, de purs scientifiques, ça ne risquait pas. Moi je suis d'origine mystique. Mes grands-parents restaient attachés aux grimoires et aux incantations solaires...

— Il y avait des sacrifices, tu crois ?

— Je n'en sais rien.

— On a dit qu'ils égorgeaient des enfants sur un autel pour que le Soleil revienne.

Il y eut un cri du côté du radar :

— Attention, j'ai un écho droit devant nous. Il y a risque de collision si nous continuons d'avancer.

CHAPITRE XIX

Le brouillard épouvanta plus les habitants de Titanpolis que le Soleil, et lorsqu'ils découvrirent ces masses spongieuses collées aux coupoles cristallines ils n'osèrent plus sortir de chez eux. La plupart des services furent paralysés par l'absentéisme. En même temps la hausse de la température, alors que le chauffage urbain n'avait pas été réglé en fonction, fit qu'on étouffa littéralement dans la capitale de la Compagnie de la Banquise, et le service des urgences hospitalières fut rapidement débordé par le grand nombre de gens souffrant de difficultés respiratoires et de déshydratation, notamment les jeunes enfants et les vieillards.

Et puis ce brouillard givra lorsque le Soleil fut sorti de la lucarne et une pluie de grêlons s'abattit sur les coupoles. Le bruit assourdissant ajouta à la panique, et celle-ci fut à son comble lorsque la centrale alimentant la cité en électricité tomba en panne, plusieurs alternateurs ayant chauffé dans la journée et grippant les uns après les autres.

Ce fut une nuit tragique malgré l'éclairage de secours et les patrouilles de la sécurité qui essayèrent de réconforter les gens. Ces derniers entassaient fébrilement leurs biens les plus chers dans des bagages et, avant le matin, essayèrent de gagner la gare dans les embouteillages de toutes sortes. Les tramways, faute d'électricité, ne fonctionnaient plus et les draisines loco-cars, et siloco-cars particuliers encombraient toutes les voies, ne respectaient pas les passages à niveau pour piétons.

Dans le train présidentiel on s'efforçait de conserver son calme, mais tout allait plus vite que prévu et, finalement, quelques colons anciens du Viaduc venaient de changer d'idée et fuyaient leurs installations.

Avec le jour revint la chaleur mais le brouillard resta si épais qu'on n'eut pas à subir l'éblouissement du premier jour. Au contraire la lumière était crépusculaire, si bien que les gens parlaient à voix

basse comme dans un sépulcre. Le Kid restait à l'écoute de toutes les informations venant de tous les points de la Concession. Pour l'instant on ne signalait aucune fonte catastrophique de la glace et les trains continuaient de rouler même sur le Viaduc. Il n'y avait qu'à l'extrême pointe de ce dernier qu'on avait dû évacuer les équipes de maintenance car plusieurs piles menaçaient de s'effondrer. Le brouillard épais, et surtout le brouillard givrant de la nuit avec ses pluies de grêlons, étaient ce que les voyageurs craignaient le plus. Plusieurs trains avaient grillé des signaux visuels sur les lignes secondaires et le système de signalisation électronique se trouvait perturbé également.

La pluie des grêlons était tout bonnement insupportable dès que la nuit venait et les gens cessaient de parler bas, devaient même hurler pour se faire entendre. Une des coupoles fut même endommagée par des véritables masses de glace fracassant tout en tombant.

— Voyageur président, avouait le professeur Klose, je ne peux rien dire ni prévoir. Il y a une forte évaporation d'eau, simple brouillard quand le Soleil brille, mais brouillard givrant et grêle quand il y a refroidissement nocturne.

— Le phénomène va se répéter chaque jour ? C'est à devenir fou.

— Il y aura du vent, un vent très fort qui chassera les brumes, mais elles reviendront tôt ou tard.

Les communications radios s'amenuisaient à chaque heure et seuls les réseaux câblés et le rail transmettaient les informations, les messages. Aux frontières, l'exode s'accélérait quelque peu mais n'atteignait pas encore l'ampleur du précédent.

— Les phénomènes climatiques actuels touchent une partie de la Fédération Australasienne et risquent même de s'étendre jusqu'à la Dépression Indienne. Par contre au nord, China Voksal souffre moins. Les brouillards sont moins épais semble-t-il, avec des vents constants dans cette région.

Une dernière fois il avait pu entrer en communication radio avec Jdrien qui lui avait annoncé son départ pour l'Antarctique avec Jael. Le corps de Jdrou sa mère avait été emporté par des tribus de Roux qui marchaient aussi vers le sud, tirant sur des peaux de loups le cadavre de celle qu'ils considéraient comme une déesse.

— Nous prenons simplement le train, avait annoncé Jdrien. Une fois sur l'inlandsis nous nous organiserons.

Depuis il n'avait plus de nouvelles. Il était désormais inutile de vouloir correspondre avec les autres Compagnies, le railphone et les câbles étant fortement saturés. Il était de même impossible d'utiliser les ordinateurs pour avoir les banques de données et Pacific Channel restait muette pour tout l'est.

— La centrale va bientôt être remise en état, vint lui dire Fields.

On lubrifiera différemment, désormais. Il y a un avantage au réchauffement, c'est que l'eau chaude de Titan peut désormais être pompée sans subir de réchauffement en cours de route, ce qui économisera de l'énergie.

La lumière revint un peu avant l'aube et surprit des milliers de gens en route pour les quais d'embarquement. Ils parurent mécontents d'être ainsi sortis de l'ombre, eux qui espéraient en profiter pour quitter discrètement la capitale. Ils avaient l'impression que le Président Kid voulait ainsi les culpabiliser.

Ce fut Mary Halan qui vint lui poser la question au nom de tout le personnel de l'administration présidentielle. Elle le fit sans insolence mais avec détermination :

— Autorisez-vous ceux qui le désirent à partir ?

Il la regarda longuement avant de sourire :

— Vous voulez nous quitter ?

— Je parle au nom de tout le monde. Pour ma part je vais rester encore un peu. À condition qu'on en finisse avec ces pluies de grêlons la nuit. Les gens finissent par ne plus les supporter et hurlent. Chez moi c'est assez infernal depuis le réchauffement.

— Ceux qui veulent partir peuvent le faire, mais qu'ils choisissent de grands réseaux à cause des risques de collision.

— J'ai fait un bilan des réserves en nourriture de la station. Nous pourrions, avec la moitié de la population actuelle, survivre sans nous priver plusieurs années. Si le climat se stabilise, je pense que c'est une chance à courir.

— Vous ne faites rien au hasard, n'est-ce pas ?

— Non, jamais, répondit-elle.

Parfois il songeait à partir lui aussi, à tout laisser tomber pour aller par exemple retrouver Yeuse ou pourquoi pas Floa Sadon. Il aiderait cette dernière à faire prospérer sa Compagnie. Elle n'avait jamais réussi à nourrir et chauffer correctement tous ses habitants. Mais il savait, dans le fond de lui-même, qu'il ne pourrait jamais se résigner à abandonner cette cité, sa cité cristalline qu'il avait désirée magnifique et pure, dépourvue de lieux de plaisirs et de toutes ces tentations qui faisaient la gloire de Kaménépolis, laquelle fournissait en même temps un alibi culturel à tous ceux qui désiraient s'encanailler. On déclarait aller assister à un concert ou un ballet et on finissait dans un train-bordel. Ici rien de tel. Des techniciens, des cadres, des intellectuels sélectionnés avaient fait de l'endroit un lieu paisible mais mortellement ennuyeux. Mais il continuait à l'aimer et espérer rebâtir un empire quand toute la banquise aurait disparu. Un empire qu'il baptiserait du nom d'Empire du Titan. Cette idée ne le lâchait plus malgré les bouleversements intervenus depuis qu'il la couvait. Tout était encore possible à partir de ce petit îlot au socle

solide.

CHAPITRE XX

Au dernier moment ils avaient dû courir après Gdami qui ne voulait pas embarquer dans la locomotive, et préférait vivre dans l'île artificielle de Concrete Station. Ce fut Lien Rag qui le débusqua dans un trou parmi les bébés des éléphants de mer. Il se cachait dans une énorme flaque d'excréments et il dut aller le tremper dans l'eau tempérée de la mer intérieure avant de le ramener glapissant à Farnelle.

— Nous retournons à Cargo *Princess*, lui dit-elle. Tu te plaisais bien là-bas.

— Gdano était en vie. Maintenant je serai seul et tu vas fermer le trou dans la coque. On ne pourra plus s'amuser avec les requins.

La locomotive roulait déjà quand il y eut un éclair dans le ciel. Et puis la Voie Oblique apparut.

— Une navette, dit Gus la voix rauque d'émotion. Comme j'aimerais embarquer pour là-haut.

— Tu n'y survivrais pas une heure. Le S.A.S. a dû se disloquer complètement et finira par tomber en morceaux sur la Terre. Bientôt on en signalera un peu partout.

Mais Gus resta devant l'écran pour voir décoller la navette qui accéléra très vite et disparut en quelques secondes :

— Ça fonctionne encore.

— Dans un seul sens, fit remarquer Lien Rag. Tu n'en as pas vu une qui revenait de là-haut. Je te répète que nous avons eu beaucoup de chance avant la fin de ce trafic.

Mais visiblement Gus n'était pas convaincu et il préféra le laisser à ses rêves pleins de regrets. Il comprenait que son cousin, après des années d'efforts pour retrouver Concrete Station, ne s'intéressait plus au quotidien, regrettait même les grands moments de cette quête qui l'avait conduit de Transeuropéenne jusque dans la Dépression Indienne puis à Concrete Station. De là il s'était envolé pour S.A.S., et d'un seul coup c'était fini. Plus d'idéal, plus de force secrète qui vous

pousse à vous dépasser malgré votre handicap physique. Sur terre il ne serait qu'un infirme, pire, un marginal, une bouche en trop, avec les temps difficiles qui s'annonçaient.

Dans son fauteuil de commandement, Kurts ressemblait à un roi restauré dans toutes ses prérogatives. Lui par contre appréciait son retour à ses amours d'origine et se sentait armé pour faire front à l'avenir.

— Tu réalises qu'un jour il n'y aura plus de glaces, et même plus de rails. Avant qu'on puisse rétablir des réseaux sur le sol détrempe, combien d'années, de générations seront-elles nécessaires ? Avec les glaces c'était différent ; même si leur épaisseur augmentait de quelques centimètres chaque année, on s'adaptait rapidement.

— Tu veux me décourager ?

— Non, mais seulement te mettre en garde.

— Souhaites-tu que je transforme ma fidèle machine en bateau ? Elle ne l'accepterait pas. Tu vas m'accompagner en Panaméricaine où tu retrouveras Yeuse...

— Mais ces deux femmes... Oublies-tu que sans Ann Suba nous ne serions pas là ? C'est elle qui a rétabli la Voie Oblique...

— Nous leur donnerons le matériel et une chaloupe pour rejoindre ce cargo pourri. Je ne suis pas un ingrat mais je veux encore connaître quelques ivresses à l'ouest...

— Des pillages ?

— Pourquoi pas ? Reste avec moi, tu ne le regretteras pas. Et si Gus veut aussi nous accompagner, tant mieux. C'est un excellent compagnon et un bon technicien, je suis sûr que la locomotive l'adoptera...

— Iras-tu en Transeuropéenne ?

— Peut-être, fit Kurts qui soudain lui demanda pourquoi il lui posait cette question.

— À cause de Floa Sadon.

— Tu crois que je pense toujours à elle ?

— Tu n'as jamais cessé.

Kurts se fâcha :

— J'ai aimé Bal de toutes mes forces.

— Tu as aimé un rêve, un fantasme, mais pas réellement une femme. Floa Sadon et toi êtes comme deux ennemis prêts à vous entre-déchirer, mais également prêts à toutes les folies érotiques. Ça ne date pas d'hier mais du jour où tu l'as enlevée et pratiquement violée.

— Non, je l'ai donnée à mon équipage.

— Parce qu'elle t'obsédait et pour détruire son image, mais en fait tu l'aimais déjà... Et elle aussi. La preuve, elle ne souhaitait pas être libérée contre une rançon quand j'ai apporté celle-ci.

Kurts fixait l'interminable pont artificiel qui reliait l'île de Concrete Station à la banquise à travers cette mer intérieure inconnue.

— Monotone, non, mais on ne sait ce qui nous attend au bout. Cette lueur violette à l'est me paraît plus proche qu'hier, comme si le Soleil gagnait peu à peu vers ici.

— Tu iras la rejoindre ?

— Si la banquise atlantique tient le coup, peut-être bien...

Lien Rag regarda alors la lueur violette en question et éprouva une terreur sourde. Un nuage mortel semblait rouler là-bas au-dessus des glaces et semer la mort sur son passage.

— Tu sais que pour rejoindre ce cargo elles prendront d'énormes risques, fit Lien Rag. Il se trouve dans une zone menacée... Auront-elles seulement le temps de le rafistoler avant la disparition de la banquise ?

— De toute façon, répliqua Kurts sèchement, la locomotive ne peut rouler sur cette voie unique qui relie le réseau à Cargo *Princess*. Tu as entendu Farnelle ? Elle-même ne s'y est pas risquée.

— Je les accompagnerai peut-être pour les aider avant de rejoindre la Panaméricaine.

— Et t'envoyer la petite physicienne au passage ? Elle n'est pas mal et tu regardes souvent son cul, ne nie pas je t'ai surpris.

— Elle ne pense qu'à mon deuxième fils, celui de la grosse femme de la Bones Company.

— Tu y crois, à cette fable ? Moi, à ta place, je me méfierais et je n'accepterais pas qu'on me colle cette paternité sur le dos.

— Les gens qui y croient sont dignes de confiance. Jdrien pour commencer, et aussi Yeuse, le Kid... La mère de Liensun était une véritable obsédée de maternités et j'étais assez célèbre à l'époque pour attirer son attention. T'ai-je raconté comment cela s'était passé ?

Il lui en fit un bref récit.

— Cette Jael qui serait maintenant avec Jdrien ! s'exclama Kurts.

— Exactement. Elle a sauvé Liensun enfant, s'est sacrifiée pour lui jusqu'à ce qu'ils soient tous deux recueillis par Julius et Ma Ker, et Greog et Ann Suba. Cette dernière m'assure que Jael lui a affirmé que Liensun était bien mon fils. La mère, la grosse Sunny, n'aimait les hommes que comme géniteurs, pas pour la bagatelle.

Pendant une heure ils roulèrent en silence. Toujours ce pont interminable, certainement construit par les Ophiuchusiens pour mettre en pratique leur fameux plan découlant de l'Abominable Postulat.

— Je vous accompagnerai jusqu'à l'embranchement de cette petite ligne privée, dit Kurts ; c'est tout ce que je pourrai faire mais tu devrais choisir de venir avec moi.

CHAPITRE XXI

Jamais ils n'avaient pu contourner l'obstacle inconnu et l'avaient percuté de front. La moitié de la nacelle-passerelle avait volé en éclats et plusieurs membres de l'équipage avaient été précipités dans le vide. D'autres s'étaient raccrochés par miracle aux poutrelles de fibres de carbone arrachées. Plusieurs caténaires avaient cédé et avaient dû cingler les ballonnets qui, sans éclater, perdirent leur hélium, si bien que le dirigeable commença de descendre doucement le long de cette chose inconnue qui se dressait sur leur route.

Liensun se précipita vers les filtres mais eux aussi avaient souffert et se trouvaient dans l'impossibilité de regonfler les ballonnets intacts.

— Nous tombons, constata Guhan d'une voix extraordinairement calme qui tranchait avec les cris et les plaintes de ceux qui se raccrochaient désespérément un peu partout.

— Essaye d'avoir la barre et de redresser. Il est possible que nous puissions nous dégager et atterrir ailleurs.

Les moteurs fonctionnaient, s'emballaient même, enrageant contre cette barrière qui bloquait le *Ma Ker*.

Guhan atteignit la barre et la manœuvra avec des grimaces. Visiblement elle était aussi endommagée. Liensun le rejoignit pour l'aider. Il aperçut Zabel qui, le visage en sang, le regardait avec stupeur.

— On va s'écraser ?

— Je ne sais pas.

Et puis il y eut une saute de vent qui dégagea le dirigeable. Il parut s'ébrouer, se cabrer, vouloir grimper, mais d'un coup il reprit sa descente.

— Cramponnez-vous ! hurla Liensun.

Le choc fut amorti mais ce qui restait de la passerelle se disloqua complètement, s'ouvrit même dans tous les sens, puis l'enveloppe s'affaissa avec lenteur sur les survivants qui ne purent l'éviter. Comme

le vent se levait de plus en plus fort, l'ensemble commença de bouger, et Liensun, qui n'avait pas perdu conscience, essaya de retrouver une ancre chauffante pour la fixer sur la banquise, se rappela qu'il n'y avait plus d'électricité pour la chauffer, batailla dans le noir pour mettre la main sur les harpons qui, eux, fonctionnaient à air comprimé. Tandis que les autres appelaient ou gémissaient, lui engueulait tout le monde en demandant qu'on l'aide à trouver ce harpon.

— Sinon nous allons être roulés jusqu'au détroit de Béring.

— Je crois que j'en tiens un, dit une voix. Oui, c'est ça, j'étais couché dessus.

Liensun marcha vers l'endroit d'où s'élevait la voix et faillit s'embrocher le ventre sur la pointe du harpon, jura, l'arracha sans douceur des mains inconnues et dut se coucher, car l'enveloppe pesait à nouveau sur les débris, rabattue par les remous de vent. Il dut attendre pour ramper il ne savait trop où, criant qu'on amarre le filin quelque part, mais personne ne s'en souciait : chacun ne pensait qu'à fuir cet endroit pour ne pas périr étouffé.

— Liensun ? C'est Zabel... J'ai trouvé la sortie... Tu m'entends ?

— Oui, j'arrive.

Il eut l'impression de ramper sur des corps inertes, peut-être des cadavres, avant d'atteindre le fameux endroit.

— Tu vas le planter, lui dit-il, moi je vais chercher où le fixer... À une suspenste de la passerelle, peut-être. Elles sont plus résistantes que les caténaires.

Il finit par trouver le câble et arrima le filin. Une courte explosion lui signala que Zabel avait lancé le harpon dans la glace où ses dards avaient dû s'ouvrir une fois l'air comprimé libéré. Tirant sur le filin, il eut l'impression que l'amarrage tiendrait le coup. Une rafale de vent emporta l'ensemble et Liensun qui rabota son corps sur toutes les irrégularités de la banquise, mais effectivement le harpon retint le dirigeable, du moins ce qu'il en restait, et il entendit Zabel non loin de lui. Elle avait été soulevée du sol comme une plume et avait eu la chance de retomber sur un des ballonnets à moitié dégonflé et ne souffrait de rien. Seule sa blessure au visage était douloureuse, mais le froid calma très vite la douleur.

— Il faut d'autres harpons, bien amarrer, et ensuite on pourra s'abriter dessous. Si seulement on trouvait de quoi s'éclairer.

Mais sous l'enveloppe, dans les ruines de la nacelle, Guhan venait d'allumer la torche qui ne le quittait jamais et on en retrouva deux autres ainsi qu'un second harpon. Le spécialiste météo alla le planter lui-même de l'autre côté, tandis que Liensun nettoyait la plaie de la jeune fille avec un morceau de tissu venu d'il ne savait où.

— Je crois que nous ne sommes plus qu'une poignée, murmura-

t-elle. J'ai vu tomber quatre corps...

— J'ai un mort à mes côtés, dit un garçon, et je ne sais pas qui c'est. Moi je dois avoir la jambe cassée.

— Nous soignerons tout le monde, promet Liensun, mais l'essentiel c'était d'avoir un abri. Il fait encore des moins trente à l'extérieur et avec le vent c'est encore plus froid... Ici nous pouvons espérer rester au-dessus du zéro. Il faudra trouver le matériel sanitaire qui était très important. Que ceux qui sont valides commencent à rassembler tout ce qui peut avoir de l'importance.

Guhan revint à quatre pattes et annonça à Liensun que l'obstacle qu'ils n'avaient pu éviter était une sorte de montagne.

— Un piton ?

— Si tu veux, mais au début c'est assez large et nous devons voler très bas.

— Quelle couleur ?

— Ça on verra au jour ; le vent est rudement fort. Mais à ras de la banquise c'est plus calme. Il y a des rochers au sud qui nous protègent.

— Tu as vu ces rochers ?

— À peine. Ils sont parfois recouverts de glace, parfois à nu. Tu penses à des abris ? Pour plus tard ?

On apportait un des containers de matériel sanitaire et dès lors tous les valides commencèrent à soigner les blessés. En tout ils ne restaient que huit, dont trois blessés très graves, un quatrième à la jambe cassée.

Liensun recousit une fille qui avait le ventre ouvert sur toute la largeur, après l'avoir vaguement anesthésiée. Elle se plaignait dans sa demi-inconscience.

Guhan et Zabel la tenaient. Un garçon avait un bras arraché au-dessus du coude et avait perdu énormément de sang mais on put lui faire une transfusion. L'ennui c'étaient les mouvements désordonnés de l'enveloppe qui tantôt laissait trois mètres de hauteur de plafond, tantôt s'abattait sans prévenir sur eux. Il fallut dresser une poutrelle pour la maintenir comme une tente à mât central.

Le quatrième rescapé, Jerry, apporta de quoi boire et manger, il avait exploré les anciennes superstructures, les soutes et les cabines installées dans la base de l'enveloppe. Il avait pris de grands risques mais c'était un garçon intrépide.

— Il y a des couvertures de survie, dit-il.

— Recouvre tous les blessés aussi bien dessous que dessus.

La fille au ventre déchiré mourut alors qu'il achevait le dernier point.

CHAPITRE XXII

À bord du train présidentiel personne n'osa demander à Yeuse les raisons de ce nouvel itinéraire à travers la Province Antarctique. Bien sûr, entre eux le contrôleur général de la Traction, le chef d'état-major et Pilz devaient s'interroger. Reiner, lui, faisait semblant de partager leurs interrogations mais savait où la présidente les conduisait. Le réseau emprunté présentant toutes les garanties de sécurité, ils ne manifestaient aucune inquiétude et, dans le fond d'eux-mêmes, préféraient cette lubie à une trop grande témérité qui aurait pu les entraîner vers l'est.

Dans cette zone, les échanges radio devenaient meilleurs et l'on pouvait même capter le puissant émetteur de la Sainte Croix Company qui donnait des informations sur les événements. Bien entendu ces informations étaient enrobées de prêches ennuyeux, d'anathèmes et de prophéties effrayants. Tout était la faute des pécheurs et des ennemis de la religion. Le Soleil était presque assimilé à un démon qui allait devenir le maître de la Terre et répandrait l'immoralité, l'incroyance et la mort.

— C'est un peu répétitif, déclara Reiner. Pour avoir un fait concret, il faut accepter de longues minutes de sermons moralisateurs. D'après eux, si nous avions tous été de fervents Néo-Catholiques, rien de tel ne se serait produit. Je ne vois pas comment nos prières auraient pu dévier tout un enchaînement scientifique...

C'était sur les conseils de Reiner que la jeune femme avait étudié un autre parcours à travers la Province. Elle voulait entrer en communication avec la locomotive géante que Farnelle pilotait depuis leur séparation. Cette locomotive avait été signalée dernièrement dans la Dépression Indienne, son passage restant en mémoire de certains aiguillages, mais également dans le souvenir de témoins oculaires, notamment des fidèles du nouveau culte qui lui était consacré, mais aussi de chefs de station. Depuis plusieurs jours, trois semaines d'après certains, la machine n'avait pas réapparu et Yeuse commençait à se

demander si Farnelle n'avait pas eu envie de voir Concrete Station. Ensemble elles avaient évoqué cet endroit et, comme la locomotive connaissait parfaitement le schéma pour atteindre cette île perdue, Farnelle avait pu se laisser tenter par l'aventure. Mais c'était une coïncidence étrange au moment où elle-même espérait se rendre là-bas. Le Maître Suprême des Aiguilleurs, Palaga, affirmait que Lien Rag était revenu de son voyage au bout de la Voie Oblique et qu'il séjournait à Concrete Station. Comment Farnelle avait-elle pu en avoir le pressentiment ? Au départ de NYST elle voyageait avec Jdrien. Tous deux avaient pour but de retrouver la locomotive géante et Gdami, d'aller jusque dans la banquise, exactement au Dépotoir, pour que Jdrien retrouve les siens. Était-ce Jdrien qui avait eu la vision de son père revenu sur Terre ?

Régulièrement Yeuse s'enfermait dans le compartiment-radio, le titulaire cédant sa place sans s'étonner. La présidente avait tous les pouvoirs et ses messages devaient rester secrets. La seule façon de rentrer en communication avec la machine était le canal 51 B, mais pour l'instant ses appels restaient sans réponse.

La réapparition du Soleil perturbait les échanges radio et pas mal de systèmes électroniques par une augmentation inattendue de la radioactivité.

— Vous savez, lui expliquait Reiner, depuis le début de l'ère glaciaire due à l'explosion de la Lune, les fameuses poussières sont hautement radioactives puisque c'est une catastrophe nucléaire qui a pulvérisé notre satellite naturel. Dès lors les échanges radio ont été restreints et nous n'avons jamais acquis le savoir de nos ancêtres en électronique. Au début il a fallu même utiliser des systèmes de substitution comme les ordinateurs à fluide ou à protéines... On en trouve quelques-uns dans des Compagnies peu développées. Seule la Compagnie de la Sainte-Croix possède des émetteurs performants mais tout le monde sait que Vatican II a mis sous clé tous les secrets techniques d'autrefois et les utilise à son gré, voire ne les utilise pas si le pape les juge trop dangereux pour la foi.

Le convoi roulait toujours vers la côte qu'autrefois venait battre l'océan Indien. On se dirigeait exactement vers Queen Mary Station, mais Yeuse avait interdit qu'on annonce son arrivée.

— Les brouillards sont de plus en plus épais, lui dit Reiner qui venait de capter une station du nord. À la tombée de la nuit, avec le refroidissement, ces brouillards givrent de façon spectaculaire et les grêlons qui tombent sont énormes ; de véritables masses de glace. Il est de plus en plus difficile d'avoir des contacts avec Titanpolis, sauf par les câbles et les rails, mais ce système est si encombré par les appels de toute nature que plus rien ne filtre.

— Le Kid a-t-il fait évacuer ses voyageurs ?

— Il ne semble pas qu'on se précipite aux frontières de la Concession comme ce fut le cas il y a quelques mois. Les gens acceptent le risque de partir à la dérive sur d'immenses îles de glace. Et ce n'est pas un mauvais calcul, à condition de rester vigilant, de surveiller les zones de fractures.

Lorsqu'ils se retrouvaient seuls, elle lui rapportait les révélations de Palaga, ce qu'elle savait elle-même de la Voie Oblique et des recherches de Lien Rag.

— Ils ont voulu le faire taire, le liquider... Ils ont failli réussir, mais Kurts veillait sur lui. D'après Palaga, nous serions tous programmés pour ne pas accepter la dictature des Glaces et celle du Rail. Notre prise de conscience, notre « réveil » si vous voulez, aurait pu se produire plus tôt ou beaucoup plus tard, ou même ne jamais arriver. Lorsque les Ragus ont compris qu'ils devaient se disperser sur toute la planète pour échapper aux persécutions, ils ont décidé d'introduire un gène d'éveil qui fonctionnerait plus tard en réponse à des critères bien déterminés. Même Palaga n'a pu me donner le code exact. Il fallait que certaines conditions soient réunies, ce qui paraissait laisser une grande place au hasard, mais à cette époque les Ragus pensaient pouvoir se regrouper assez rapidement, du moins au bout de quelques mois ou de quelques années. Mais il a fallu des siècles. Les Aiguilleurs sont devenus si puissants que les descendants des Ragus ont dû changer de nom et certains même ont totalement oublié leur origine. Ainsi moi je ne savais pas que j'étais une descendante de ces gens-là. Je m'appelle Semper et jamais mes parents ne m'ont révélé mes origines. Les connaissaient-ils seulement ?

— Comment les Aiguilleurs ont-ils pu laisser la famille de votre ami porter le nom de Rag ?

— Parce que c'étaient des gens obscurs sans ambition, uniquement préoccupés de vivre tranquillement dans des conditions matérielles difficiles. Depuis l'ancêtre Ragus, celle qui a écrit les *Mémoires d'une femme de langue française* et qui a dû être liquidée par les Aiguilleurs, personne n'a plus songé à ce destin de contestataire... Même Lienty Ragus qui élevait des rennes du côté du petit cercle polaire Arctique...

— Celui que vous appelez Gus ?

— Voilà. Le cousin éloigné de Lien. Lien est allé le voir et ensemble ils ont monté l'expédition dans le Gouffre aux Garous.

— C'est fabuleux, disait Reiner. Ainsi je pourrais être un Ragus sans même m'en douter ?

— Pourquoi pas ? Votre curiosité est assez proche de la nôtre en ce qui concerne les mystères qui entourent nos origines.

Elle l'acceptait dans le compartiment-radio lorsqu'elle lançait ses appels sur le canal 51 B. Ensuite ils écoutaient avec un espoir toujours

déçu la rumeur des ondes où parfois, très faiblement, bredouillait une voix inaudible. Impossible de dire si c'était Farnelle qui répondait ou un opérateur qui utilisait le même canal.

— Vous devriez vous reposer, lui proposa Reiner. Je vous jure que je vous préviendrai si jamais je réussis à avoir votre amie à l'écoute.

Elle accepta. Depuis deux nuits elle veillait. Les ondes cheminaient mieux à partir de minuit et elle ne dormait plus qu'une demi-heure par-ci, un quart d'heure par-là. Le lendemain on devait arriver à Queen Mary Station, et bien qu'elle ait réclamé l'incognito, il lui faudrait recevoir quelques personnalités.

Ce fut sa femme de chambre qui vint la secouer avec inquiétude et elle faillit la rabrouer.

— Le voyageur Reiner vous fait dire de venir le rejoindre. J'ai eu beau lui dire qu'on ne dérangeait pas ainsi la voyageuse présidente rien n'y a fait.

— Merci, vous avez bien fait.

Reiner, les écouteurs sur les oreilles, paraissait véritablement dialoguer avec Farnelle. Elle dut mettre sa main sur son épaule pour qu'il se rende compte de sa présence.

— Ne quittez pas, voici Lady Yeuse en personne.

— C'est Farnelle, fit-elle avec joie.

L'adjoint aux synthèses scientifiques ne répondit pas, lui céda son siège. Elle coiffa les écouteurs, s'empara du micro tandis qu'il s'éloignait dans le coin du compartiment.

— Ici Yeuse, c'est toi, Farnelle ?

Il y eut un silence de quelques secondes puis :

— Non, c'est Lien Rag.

CHAPITRE XXIII

Au jour il y eut une oasis de calme merveilleux. Pendant une paire d'heures ils jouirent d'un spectacle féerique, malgré leur désespoir, malgré les morts qu'ils avaient réunis non loin des débris du *Ma Ker*.

Il y eut l'aube avec cette lumière irisée qui jaillissait du ciel, la brusque tiédeur de l'air, la chute du vent alors que les brumes avaient été dispersées. Sur la banquise naissaient des couleurs inconnues primitives, alors que jusque-là ils avaient vécu dans un monde de pastels à forte dominante de gris.

Zabel, émue, étreignait à deux mains le bras gauche de Liensun et à côté d'eux Guhan et Jerry restaient muets d'émotion. Se traînant avec sa jambe maîtrisée par une gouttière de fracture, le garçon vint aussi les rejoindre.

Liensun, le premier, fit un effort pour échapper à l'enchantement d'un matin de soleil sur la banquise :

— Profitons de ce répit pour avancer dans nos travaux de survie. Dans un moment les fumerolles s'élèveront de la glace et les brumes redeviendront épaisses.

— C'est le piton que nous recherchions, fit Guhan. Là-dessous il y a une île et, en principe, nous devrions trouver une épave de cargo à quatre-vingts kilomètres au sud-est. Exactement il aurait fallu prendre un cap au 155.

— C'était l'affaire d'une demi-heure quand nous avions le dirigeable, mais désormais il nous faudrait une semaine, même si nous étions tous valides. Nous gardons ce projet mais pour plus tard. Maintenant on va s'organiser.

Liensun et Guhan allèrent visiter les rochers voisins dans l'espoir de trouver une caverne ou du moins un creux, mais ils rentrèrent bredouilles alors que les fumerolles avaient laissé la place à l'épais brouillard habituel. Ce jour-là, malgré tout, on pouvait distinguer une vague lueur rose au-delà de cette couche de gouttelettes.

— On ne peut qu'habiter sous l'enveloppe à condition de l'arrimer solidement.

— Nous pourrions, proposa Jerry, construire des abris de glace à l'aide d'un ballonnet. On entasse les blocs dessus et ensuite on le dégonfle et on obtient un igloo suffisant pour nous tous. Guhan et moi pouvons nous en occuper pendant que vous organiserez le reste.

En fin de journée ils n'étaient plus que six. Après la fille au ventre ouvert, un garçon, qui se plaignait de douleurs crâniennes et qui vomissait, venait de mourir. Lane, le garçon à la jambe cassée, paraissait en assez bon état ainsi qu'Evila une jeune fille qui portait une plaie ouverte dans le dos et devait rester allongée pour le moment.

Ce fut une seconde nuit éprouvante, sans vent mais avec des averses de grêle. Liensun craignait que l'enveloppe du dirigeable, pourtant épaisse, ne résiste pas à ces blocs de plusieurs kilos qui s'abattaient avec violence sur leurs abris. Il en vint à souhaiter que la tempête s'élève.

Au petit matin le brouillard ne s'était pas dispersé et il fallut attendre presque midi pour voir la fin de la grêle. Démoralisés, ils ne firent pas grand-chose ce jour-là, sinon récupérer ce qui traînait autour d'eux, de la nourriture mais aussi des appareils. Ils espéraient retrouver une radio intacte mais n'eurent pas cette joie.

— Nous voici totalement isolés, ceux de Rooky ignorent notre sort.

— Ils vont croire que nous avons choisi de les abandonner, fit Jerry.

Lui était sorti pour terminer son igloo mais le brouillard avait fini par le tremper malgré sa combinaison. Il rentrait sous l'espèce d'immense tente pour se changer.

— L'igloo nous aidera quelque temps, mais il faut prévoir une construction en hauteur lorsque la fonte des glaces s'accélérera. Il faudrait qu'on explore la montagne, c'est-à-dire grimper plus haut qu'on ne l'a fait.

Il restait beaucoup d'huile dans les réservoirs du dirigeable qui avaient été découverts intacts ainsi que l'un des moteurs. Plus tard il leur serait possible de produire leur électricité, à condition d'être en mesure de transporter le tout. Ils pourraient construire des treuils, laisser par exemple au début le moteur dans le bas de la montagne.

— Moi je pense à ce cargo, disait Guhan. On construirait un traîneau léger pour emporter de quoi survivre. Une semaine de marche tout au plus.

— Dans le brouillard, fit remarquer Zabel, et avec des nuits de cauchemar avec ces grêlons...

— Un traîneau sous lequel on puisse s'abriter.

— Pas pour l’instant, dit Liensun. Nous sommes six dont deux blessés. Pour cette expédition il faudrait que deux personnes quittent cet endroit. Elles risqueraient de se perdre, de mourir, et ici la situation sera difficile. Nous devons rester ensemble pour construire une habitation acceptable.

Encore une nuit difficile, avec cependant des grêlons moins impressionnants mais un réveil dans le brouillard. Liensun rejoignit Jery pour l’aider à édifier son igloo, mais il regardait souvent du côté de la montagne à peine visible dans la masse cotonneuse et humide.

— C’est pourtant là que nous survivrons... Des animaux reviendront vers cet îlot et nous pourrons aussi pêcher, chasser des oiseaux... Prendre leurs œufs...

— Tu ne crois pas au cargo ?

— Si, mais pour plus tard.

— Il dérivera, ira se fracasser sur un iceberg... Nous ne le retrouverons plus.

Evila commençait à pouvoir quitter sa position couchée, sa plaie cicatrisant assez vite.

Cette quatrième nuit, Liensun parvint à faire l’amour avec Zabel, mais tous deux en éprouvèrent ensuite un sentiment de culpabilité. Les autres avaient dû les entendre malgré leur discrétion. Cette vie d’une petite communauté de quatre garçons et de deux filles ne pouvait se dérouler de façon classique, Liensun et Zabel en étaient bien conscients.

— Nous devrions éviter de recommencer, dit la jeune fille. Nous avons l’air de privilégiés...

— C’est exact, fit Liensun, songeur.

— Au moins jusqu’à ce qu’Evila soit totalement guérie. Nous ne pourrons pas vivre une vie de couple. Je ne suis pas préparée à ça mais je crois que nous devons y réfléchir.

Toujours le brouillard de plus en plus épais au petit matin, et dans la journée, pour la première fois dans cet endroit, de grandes flaques d’eau un peu partout. Certaines atteignaient un centimètre de profondeur et on relevait un vingt degrés dans l’air ambiant malgré l’humidité. Ils durent se dévêtir en partie mais garder des bottes chaudes aux pieds.

— Charlster disait qu’on aurait peut-être à supporter les brouillards durant une génération, dit Zabel qui aidait à la construction de l’igloo, vous y croyez ?

— Je ne sais pas, dit Liensun, mais ce que je constate c’est que cet igloo commence à fondre. Il est inutile de nous fatiguer à vouloir le terminer.

Jery en convint sans peine et ils décidèrent d’explorer la montagne dès le lendemain.

CHAPITRE XXIV

Ils attendraient sur le pont artificiel qui unissait les réseaux classiques à Concrete Station, plusieurs jours, le temps qu'elle trouve comment les rejoindre. À la radio elle n'avait su que dire à Lien Rag, était restée aussi sottre qu'une amoureuse de quinze ans et lui-même avait paru intimidé, s'était contenté de résumer leur longue aventure de seize années.

— Farnelle et Ann Suba nous attendaient. Tu te souviens qui est Ann Suba ?

— Une physicienne amoureuse de ton fils Liensun, d'après ce que Jdrien m'en a dit.

— Je sais que tu as revu Jdrien dernièrement.

Elle l'avait revu et avait fait l'amour avec lui. Depuis son enfance le fils de Lien Rag la désirait, d'abord inconsciemment puis de façon de plus en plus précise au fur et à mesure qu'il grandissait. Son métissage de Roux l'avait rendu pubère très tôt et, la première fois qu'ils avaient osé coucher ensemble, c'était lorsqu'ils recherchaient Lien Rag, dix années après sa disparition dans les fameux trains-cimetières ayant appartenu aux Éboueurs de la Vie Éternelle.

— Je l'ai revu quelquefois, avait-elle répondu mal à l'aise.

— Et tu es venue à ma rencontre ? Comment savais-tu que j'étais de retour sur la Terre ?

— Je préfère te l'expliquer de vive voix.

Elle se refusait à suivre jusqu'au bout les conseils de Palaga, convaincre Lien Rag de reprendre la Voie Oblique, de s'égarer à nouveau dans l'espace pour des années, d'attendre à bord d'un satellite disloqué une mort atroce et tout ça dans le vague espoir de retarder le processus du retour à une vie solaire.

— Nous sommes tous les trois en assez bon état et c'est un miracle. Kurts, Gus et moi.

Gus ! Lui aussi l'avait rejointe dans son lit et même ailleurs. Elle ne pouvait oublier la surprenante vitalité de l'infirme. Et il y avait eu

aussi le Kid et tant d'autres. Aurait-elle pu patienter seize ans sans trahir Lien Rag ? Mais qu'y avait-il donc entre eux de si fort qui n'était pas seulement de l'amour, sinon une harmonie programmée par des aïeux désespérés ?

— Comment est-ce d'être une P.-D.G. de la plus puissante Compagnie ferroviaire ?

— C'est inquiétant, car si les lucarnes se multiplient je ne pourrai pas protéger tous ces gens qui comptent pourtant sur moi.

— Quel revirement fantastique de Lady Diana, tout de même.

— Vers la fin de ses jours elle ne croyait plus en la société ferroviaire, savait que le Soleil réapparaîtrait un jour et je pense qu'elle aurait même souhaité vivre les événements actuels.

— Farnelle me dit que tu as passé des années à me rechercher.

— Oh, avec de très longues périodes de découragement et parfois même la certitude que tu ne reviendrais jamais. Alors je vivais, je vivais normalement jusqu'à ce que soudain je reparte sur tes traces... C'est ainsi que je me suis retrouvée dans Gravel Station avec les Garous qui nous harcelaient. Gus est arrivé pour me tirer de là. Ensemble nous avons trouvé le chemin de Concrete Station, et voilà.

— C'est par la suite que tu as rejoint Lady Diana ?

— Elle m'a fait enlever, conduire jusqu'à son train présidentiel en Patagonie et m'a révélé qu'elle était victime d'un complot, qu'on l'assassinait sous prétexte de la soigner. Je l'ai aidée à fuir. Tiens, nous sommes allées dans les Andes et nous avons retrouvé un ami à toi, El Condor, qui est désormais un vieillard qui vit dans une communauté tout à fait en dehors du monde.

Maintenant sur sa couchette elle ne dormait pas, ressassait ces paroles, ses souvenirs aussi. Pourquoi avait-elle vécu ainsi durant cette longue période, pourquoi surtout avoir accepté l'héritage de Lady Diana ?

Elle dormit quelques heures et lorsqu'on arriva à Queen Mary Station elle reçut des notables durant une heure, dont le maître principal Aiguilleur de district. Tous ces gens-là s'inquiétaient de ce qui se passait à l'est, bien que se trouvant sur un inlandsis qui résisterait assez bien au réchauffement.

— Ce sont des glaces éternelles, fit un peu trop valoir le chef de station, nous pourrons continuer à vivre ici.

— Si jamais le passage de Drake redevient maritime, vous serez coupés de la Panaméricaine, lui répondit Yeuse.

Cela jeta un froid dans la discussion. On n'y croyait pas, on ne pensait pas qu'un jour tout le ciel serait nettoyé de ses poussières et que le Soleil brillerait partout, que l'été austral ferait reculer chaque année les limites des glaces. Elle préféra ne pas insister sur le sujet mais attendit patiemment que Reiner revienne de sa mission. Elle

l'avait chargé de louer un loco-car équipé d'appareils performants pour rouler dans des conditions optima, mais il rentra bredouille :

— Tous les véhicules privés sont loués depuis que les nouvelles sont mauvaises. Les gens sont quand même sur le qui-vive malgré les propos rassurants des autorités.

— Vous n'avez rien trouvé ?

— Rien du tout. Et même en y mettant le prix fort je ne me suis attiré que des sourires moqueurs.

Elle commençait à désespérer lorsqu'on lui téléphona. C'était le maître principal qu'elle venait de recevoir.

— J'ai reçu des instructions très claires, lui dit-il. Je mets à votre disposition mon silico-car personnel pour le temps qui vous plaira. Vous le trouverez sur le quai 8. Un Aiguilleur vous donnera les clés. Les pleins sont faits.

À des milliers de kilomètres de Queen Mary Station, le Maître Suprême Palaga veillait à tout et montrait qu'il tenait particulièrement à ce qu'elle aille jusqu'au bout de sa mission.

— Je vais vous laisser une lettre, dit-elle à Reiner, qui expliquera aux autres que j'ai dû les quitter pour quelques heures. En fait j'ignore combien de temps durera mon absence.

— Ils vont trouver blessant qu'un simple adjoint aux synthèses scientifiques soit au courant bien avant eux-mêmes.

Elle eut un geste d'insouciance :

— Faites comme je vous dis.

— Vous avez confiance en ce maître principal ? Ce silico-car est-il sûr, au moins ?

— Je n'ai pas le temps de le faire vérifier dans le détail, mais je suis bien obligée de lui faire confiance si je veux rejoindre la locomotive sur le fameux pont.

— Et si par choix, ou par malheur vous ne reveniez pas ? Je suis désolé de me montrer aussi cruel mais vous devez prévoir l'avenir.

— Y a-t-il encore un avenir pour les Compagnies ferroviaires ?

— Ne serait-ce que pour organiser le sauvetage de millions de personnes, fit-il sans chercher à la culpabiliser. Nous n'aurons peut-être pas les sursis espérés si d'autres lucarnes apparaissent un peu partout.

— Eh bien, je vais écrire dans ma lettre que je vous accorde toute ma confiance pour gérer à ma place les affaires de la Compagnie.

— C'est un honneur qui m'accablerait, dit-il. Peut-être devriez-vous choisir le chef de la Traction Hukoung que j'accepterai de seconder avec dévouement.

CHAPITRE XXV

Le silico-car était une merveille qui roulait très vite grâce à un moteur puissant et sa carte noire de priorité absolue. Très rapidement Yeuse se trouva en dehors de l'inlandsis antarctique, sur la banquise de l'océan, en route vers les réseaux du 40^e. Elle se souvenait que, lors de sa précédente démarche pour retrouver Concrete Station, elle avait négligé un fait que bien peu de gens connaissaient d'ailleurs. Ce que l'on appelait le 40^e n'était pas composé d'un seul réseau mais de plusieurs, la plupart n'étant que des voies parallèles au plus important mais qui, sur mille ou deux mille kilomètres, pouvaient s'écarter de plusieurs centaines de kilomètres du tronc commun.

Elle enregistra la même radiobalise que quatre années auparavant, sut qu'elle se dirigeait vers une station d'où elle rejoindrait un embranchement important.

Peu après elle atteignait Temporary Station qui était une station d'approvisionnements. Grâce à sa carte, elle put faire le plein de ses réservoirs dans la partie de la station réservée aux Aiguilleurs. Personne ne s'étonna, personne ne posa de questions.

À la sortie nord par l'écluse, elle aurait dû trouver des lignes secondaires souvent encombrées par les congères coureuses, mais visiblement un chasse-glace l'avait précédée et elle put rouler à grande vitesse dans une solitude totale où d'anciennes stations abandonnées émergeaient, l'espace d'une seconde, du désert blanc, avant de n'être qu'un souvenir fugace dans la tête de la jeune femme.

Avec Gus ils s'étaient heurtés à de véritables montagnes de glaces, des icebergs échoués sur les rails qu'ils avaient détruits avec des missiles. La locomotive pirate disposait d'un arsenal redoutable alors que son silico-car était à la merci de quelques centimètres de verglas sur les rails.

Même son laser resterait impuissant contre les congères, mais au fur et à mesure qu'elle avançait sa certitude se renforçait que les Aiguilleurs mettaient tout en œuvre pour la réussite de sa rencontre

avec Lien Rag. Donc ils savaient tout ou à peu près tout, non seulement le retour de Lien, de Gus et de Kurts sur Terre, mais aussi l'emplacement de Concrete Station. Ils avaient dû surprendre sa conversation sur le canal 51 B.

Ils avaient dit qu'ils l'attendraient sur le fameux pont interminable, mais comment repérerait-elle l'aiguillage qui conduisait à Concrete Station ? L'autre fois, avec Gus, ils avaient dû le déblayer sous un entassement de glace, mais dans l'ordinateur de la locomotive la balise codée avait indiqué sa présence.

Elle ne se souvenait pas des distances, écarquillait les yeux mais n'avait aucun repère en mémoire. Elle pouvait dépasser cet aiguillage comme ne pas être encore à sa hauteur. Elle en aurait pleuré d'impatience et d'impuissance.

Convaincre Lien Rag de retourner là-haut pour sauver la Terre et surtout la caste des Aiguilleurs, bien sûr ! Des millions de gens, certes, mais aussi le pouvoir de ces maudits. Non jamais elle ne pourrait demander ça à son ami. Retourner dans cet enfer que décrivait son clone Jdriele à Farnelle ?

Et puis elle aperçut le point noir sur sa propre voie, klaxonna, certaine qu'il s'agissait d'un véhicule privé, celui de quelque chasseur ou de quelque aventurier. Il aurait pu chercher une voie de garage avant de stopper mais devait croire ce réseau complètement délaissé depuis des années.

Le silico ralentit et lorsqu'elle s'immobilisa derrière l'étrange véhicule son cœur reconnut celui-ci avant son esprit. C'était une chaloupe de la locomotive géante.

Pendant quelques minutes, incapable de réagir, de bouger, de penser, elle resta les yeux fixés sur ses commandes avant de se mettre debout, les jambes molles, de refermer sa combinaison, sa cagoule et de sortir. Elle avait une dizaine de mètres à parcourir pour rejoindre la chaloupe mais elle trébucha une demi-douzaine de fois et, lorsqu'elle atteignit la partie vitrée de l'autre véhicule, le givre épais l'empêcha de voir à l'intérieur. Elle le gratta mais il y en avait un peu sur l'autre face.

Le sas s'ouvrit sans difficulté et soudain Lien Rag fut là, qui la fixait, tête nue. Il avait grossi, ses traits étaient un peu bouffis, ses cheveux gris et une sorte d'amertume donnaient à sa bouche une virilité moins brutale, plus romantique.

— Tu attends depuis longtemps, fit-elle avec la certitude de dire une ânerie, mais il hocha la tête.

— Seize ans...

Elle arracha sa cagoule et perdit du temps dans des détails absurdes, à refermer le sas par exemple, à souhaiter se regarder dans un miroir avant qu'il ne l'attire contre lui. Elle ne le savait pas aussi

grand. Elle ne se souvenait plus.

— Tu as fait vite, dit-il.

— Deux jours, j'ai à peine dormi...

Il l'entraînait dans la partie habitable, une cabine étroite rien qu'avec des coins, coin-cuisine, coin-toilette, coin-nuit.

— J'ai du café.

— Je veux bien.

Elle s'assit en face de lui, de l'autre côté d'une tablette de cinquante centimètres de large. Il versait le café dans un gobelet et la regardait boire. Elle défaisait le haut de sa combinaison, rougissait de lire dans son regard qu'il attendait de voir ses seins.

— J'ai seize ans de plus, murmura-t-elle.

— Oui ?

Elle se déshabilla tout en restant assise à la petite table, pensant à son corps un peu flétri. N'avait-elle pas grossi depuis qu'elle dirigeait la Panaméricaine ?

Elle glissa dans le coin-nuit sur la couchette exiguë, acheva de se dévêtir, se mit à rire, interrompant net Lien Rag qui la rejoignait.

— Rien, dit-elle ; juste la pensée d'un train arrivant sur la même voie et nous pulvérisant.

Il était coincé entre la cloison et la couchette, ôtait sa combinaison. Elle remarquait des traînées de cicatrices qui n'existaient pas autrefois. Il lui était arrivé d'oublier le visage de Lien Rag mais de se souvenir parfaitement d'une cicatrice particulière, d'un grain de beauté dans son dos.

— Là-haut, commença-t-il, puis il haussa les épaules, refusant de tout ramener à ce qu'il avait vécu entre-temps. Il restait beau. Seul le visage s'était empâté mais le corps restait nouveaux, le ventre plat barré par le sexe brun tendu.

Il dut se retourner pour s'asseoir d'abord et progresser vers elle par petits sauts sur les fesses tant c'était étroit. Elle le tira par les épaules et appuya sa tête sur son ventre, se pencha pour lui dévorer la bouche. Lui retrouvait la douceur de sa peau, et jusqu'à son parfum.

CHAPITRE XXVI

Tout ce qu'ils trouvèrent, Jery et lui, ce fut une grande plate-forme rocheuse encastrée entre trois sortes de murs à peu près verticaux. Seul celui de droite se rabattait légèrement à six mètres de haut, et son compagnon dit qu'on pourrait installer une sorte de toit à cet endroit.

— Au début on bloquera un ballonnet qui fermera cette espèce de cheminée et on pourra, à partir de là, construire quelque chose. Pour se protéger sur le devant il y a suffisamment de plaques de verre et de poutrelles en fibres de carbone en bas.

— Il nous faut un moteur, un treuil, et avec ce brouillard, des relais avec chaque fois quelqu'un qui surveillera les manœuvres et transmettra les instructions. Il y a plus de cent mètres jusqu'à la banquise en dessous. Nous risquons de nous épuiser à construire un abri ici. Et les allées et venues ? Ce sera pire que dans les Échafaudages.

— Il n'y a pas autre chose, fit Jery un peu agacé. Comment veux-tu que nous fassions ? Tu l'as vu toi-même, c'est une montagne qui forme un bloc avec juste cette plate-forme à cent mètres de hauteur, pas tellement difficile d'accès quand même.

Déçu, Liensun regardait autour de lui. On n'y voyait pas à quatre mètres et la roche ruisselait avant de geler durant la nuit. Eux aussi avaient très chaud, sauf aux mains et aux pieds qui étaient glacés.

— On ne peut pas décider seuls... Lane avec sa jambe cassée ne pourra pas bouger durant des mois une fois ici, et pour sa rééducation c'est pas le paradis.

— Il n'y a rien d'autre ?

— Si, le cargo. On peut construire plusieurs traîneaux, préparer une véritable expédition. On fera deux équipes qui se relaieront pour avancer. Par exemple je pars avec Zabel et Lane sur un traîneau, et dans la journée j'essaye de faire un maximum en laissant des repères. Toi tu nous rejoins le lendemain pendant que nous on se repose, et

ainsi de suite.

— Ça ajoute quoi ?

— On a deux équipes qui peuvent se porter secours, dont une toujours reposée.

Ils redescendirent avant la nuit, utilisant les cordes déjà en place. Elles étaient grasses d'eau et ils glissaient parfois sur quelques mètres. Malgré son air boudeur, Jery devait se rendre compte qu'ils ne pouvaient aller habiter dans ce perchoir.

Le soir, avant que les averses de grêle ne commencent, ils discutèrent de l'idée de Liensun. Ils n'étaient ni emballés ni opposés, mais cela représentait une distance redoutable pour des gens qui n'avaient jamais su marcher des heures sur la glace.

— Il faudra quinze jours, à ce rythme, dit Guhan.

— Ce sera la sécurité. Et nous pourrions emporter pas mal de matériel.

— À moi seul, fit Lane, j'occuperai un traîneau plus une personne, et il ne pourra y avoir qu'un autre traîneau. Ce sera la même chose pour Evila. Tandis qu'une expédition de deux personnes avec deux traîneaux pourrait, dans le même laps de temps, faire l'aller et retour ou à peu près. Vous êtes sûrs pour ce cargo ? Parce que jusqu'à présent nous avons échoué dans ces recherches et nous avons perdu le *Ma Ker*.

La grêle interrompit la réunion. Liensun savait qu'elle énervait trop, terrorisait même, pour que les autres restent sereins. Chacun s'enfouit sous ses couvertures, essayant de ne pas entendre le vacarme des grêlons sur l'enveloppe du dirigeable.

Mais en pleine nuit, le vent se leva, de force moyenne, et ses sifflements furent accueillis avec soulagement. Le lendemain matin ils purent une nouvelle fois jouir de l'apparition des rayons solaires dans la lucarne. On ne pouvait encore parler de Soleil car il n'était possible, même avec du verre fumé, de distinguer cette boule incandescente. Mais ce rectangle lumineux, là-haut dans le ciel, leur paraissait tout simplement merveilleux.

Dans la journée, avec le retour d'un brouillard très dense, ils eurent le temps de discuter de l'expédition vers le cargo.

— Tu crois qu'on ne s'égarera pas ? demanda Jery. Il faudra donc toujours marcher dans cette brume ?

— Je le crains. Et la nuit se protéger sérieusement de la grêle ou du vent. Je pense qu'il faudra savoir s'arrêter assez tôt pour construire un igloo chaque soir. Ils serviront ensuite de points de repère pour le retour.

Mais personne ne paraissait prêt pour une telle aventure, jusqu'à ce que Zabel déclare qu'elle accompagnerait Liensun.

— Ne te crois pas obligée, dit-il ; ce ne sera pas une partie de

plaisir.

— Je sais, mais je veux le faire. Combien de temps demandera la préparation ?

— Une semaine.

— Tu prévois deux traîneaux ?

— Non, un seul. Avec des rations de survie seulement et quelques outils, des cordages pour escalader la falaise de la coque. Certaines sont très hautes.

Il regarda les autres :

— Vous vous sentez capables de survivre en attendant et de veiller à tout ? Dites-le franchement, qu'on ne vous donne pas un surcroît de travail.

— Il faudra que l'on amarre encore plus solidement notre espèce de tente, dit Jerry. Il serait aussi nécessaire de mettre certaines provisions en lieu sûr. Je parle des surgelés qui dégèlent dans la journée. Ne faudrait-il pas les enfouir dans un trou creusé dans la banquise ?

— D'accord.

Cette nuit-là il n'y eut que du vent, mais dans la journée du lendemain ils pataugèrent dans plusieurs centimètres d'eau qui envahissait leur abri. Il fallut fabriquer des caillebotis. Chose étrange, cette eau ne gela pas la nuit suivante, et Liensun comprit que, désormais, la banquise commençait réellement de fondre. Leur expédition risquait d'en devenir encore plus difficile. Il se demanda si des sacs à dos ne seraient pas préférables au traîneau, mais la charge de ce dernier engin serait deux fois plus lourde que celle de ces sacs et il dut y renoncer.

Plus d'une semaine s'écoula avant qu'ils ne puissent vraiment décider d'un jour de départ. La température baissa à nouveau, les brumes ayant dû atteindre des hauteurs suffisantes pour voiler le Soleil. Il y avait à nouveau des nuages dans le ciel.

— Méfiez-vous de l'eau. La banquise, en fondant, mélange des couches salées à la couche douce du dessus.

— Ça va devenir d'ailleurs un problème pour tout le monde, fit Guhan. Ici nous devons construire un appareil pour distiller la glace.

Lane, malgré ses efforts, n'arrivait pas à marcher correctement. Il fallait encore attendre pour que l'os se consolide mais lui s'impatiait. Par contre Evila allait très bien et travaillait désormais avec ardeur.

Ils avaient enterré tous les corps dans la glace mais se disaient que, dans un mois ou deux, le dégel les découvrirait à nouveau. D'ici là ils auraient quitté l'endroit mais les cadavres de leurs amis risquaient d'être la proie des prédateurs. Evila se mit à coudre des linceuls de toile forte dans lesquels on les enfermerait avec un lest.

Lorsque la banquise aurait disparu, ils descendraient dans les fonds de l'océan pour reposer à jamais.

— Nous partirons après-demain, déclara Liensun un soir. Il y a de plus en plus d'eau sur la banquise dans la journée et nous allons avoir de gros efforts à fournir.

CHAPITRE XXVII

— À part peut-être Gueule-Plate, je me demande qui accepterait de retourner là-haut, décréta Kurts alors qu'ils dînaient dans la salle à manger de la locomotive.

Yeuse évitait le regard de Gus. L'infirme ne lui avait pas dit trois mots. Il paraissait triste, rongé par ses pensées et pas du tout joyeux comme ses deux compagnons d'aventures. Appréhendait-il le réchauffement de la Terre ? Pour un cul-de-jatte la perspective de la boue, de l'eau, pouvait effectivement engendrer des pensées moroses, mais la jeune femme était certaine qu'il y avait autre chose qui tracassait Gus.

— Les Aiguilleurs sont des gens trop habiles, machiavéliques. Ils ont besoin de nous ? Pourquoi n'y retournent-ils pas, eux, dans leur satellite d'origine ?

— Ils sont terrorisés à cette simple pensée, dit Yeuse. Ils n'ont trouvé personne. J'ai ici tout un dossier sur la possibilité de réactiver le S.A.S. qui pourrait empêcher les poussières lunaires de floculer...

Kurts repoussa le dossier de la main :

— Je ne veux même pas y jeter un coup d'œil. Je veux tout oublier de ce long séjour là-haut, de ce monstre que nous avons habité sans même nous en douter. Des Bulbs, qu'ils appelaient ces animaux de l'espace, les Ophiuchusiens. Ils en ont sacrifié des centaines pour obtenir un satellite à leur goût. C'est-à-dire que des centaines de bêtes fantastiques sont mortes pour rien. Ils en avaient amené tout un troupeau dans les parages de notre Terre pour cette expérience. Ils ont fini disloqués dans l'atmosphère ou bien dans quelques lieux inconnus.

Farnelle tressaillit et demanda à Kurts si les Bulbs auraient vraiment pu tomber sur Terre.

— Pourquoi pas ?

— Dans l'océan, par exemple, en crevant la banquise, ou bien dans une sorte de mer intérieure plus chaude que les autres ?

— Pourquoi pas ? répéta le pirate qui se gavait de nourriture et

de vins, ressemblait à un ogre attablé.

Yeuse regardait Ann Suba avec discrétion. La physicienne paraissait fascinée par Lien Rag, peut-être parce qu'il était le père de Liensun, mais, intimidée, semblait ne pas oser lui parler. Gdami faisait de brèves apparitions, avant de disparaître à nouveau dans les entrailles de la locomotive qu'il paraissait connaître dans ses moindres détours.

— Ces Bulbs avaient-ils un squelette ? insistait Farnelle.

— On peut dire que oui, un mélange d'osséine et de cartilage, mais c'étaient des os. D'ailleurs ce dont souffrait le satellite c'était d'un cancer des os précisément.

— Je connais un endroit, dit Farnelle, où existe une véritable barrière de gélatine verdâtre. Vous en trouverez d'ailleurs des images dans les mémoires de la machine. C'était vers Tristan da Cunha, autour d'un volcan. Je sais que les os produisent la gélatine, pensez-vous que vos centaines de Bulbs auraient pu s'engloutir à cet endroit ?

— Ce serait fantastique, dit Lien Rag. Une muraille de gélatine, dites-vous.

— Une véritable montagne visible à des kilomètres dans cette région de banquise. Par curiosité je suis allée là-bas, essayant de me rapprocher jusqu'à ce que les pluies de cendres et de pierres m'obligent à rebrousser chemin.

— Voilà qui donne foi aux récits de notre S.A.S. Parfois nous avons du mal à le croire. C'était Gus qui entretenait les meilleures relations avec lui. Ils n'arrêtaient pas de dialoguer.

Gus eut un demi-sourire confus. Il ne mangeait pas, ne buvait pas. Yeuse l'avait connu plus gai, plein d'une hargne joyeuse de réussir, prêt à tout pour y parvenir.

— Palaga va être désespéré et furieux, dit-elle.

— Cela t'inquiète, fit Lien Rag. Ils ne peuvent rien contre toi. Leur crépuscule arrive, si j'ose dire. Ils ne s'en relèveront pas. Ils ont été conditionnés pour devenir les maîtres de la société ferroviaire en gardant leur rôle occulte, et ils ne savent pas faire autre chose, même pas survivre si tout s'écroule. Et la société, la civilisation, vont changer de fond en comble. Il y aura des années incertaines, mais l'homme trouvera ce qui lui convient le mieux dans cette situation. La boue, le brouillard, la disette ne parviendront pas à l'abattre.

— Il serait impossible de rafistoler le S.A.S. pour une dernière mission, déclara Kurts. Nous avons assisté à son délabrement. Un cancer rongait son ossature, mais à l'extérieur il était atteint d'une sorte de pelade qui l'épluchait comme une vieille pomme de terre ratatinée et des parasites ronds, de couleur blanche, provoquaient des furoncles gigantesques dans sa vieille peau... La preuve, il n'est plus opérationnel et laisse les lucarnes s'ouvrir un peu partout.

— Nous n'avons eu que le temps de partir, continua Lien Rag, sinon nous serions restés bloqués dans les débris. Il y avait des centaines, des milliers de corps qui flottaient autour et cela depuis des siècles. Des animaux, des hybrides, des fœtus et surtout des hommes... Il y avait même une femme dans un scaphandre et nous avons trouvé qu'il y avait un air de ressemblance entre elle et moi.

— Une Ragus ? fit Yeuse.

— Pourquoi pas. Tu veux vraiment retourner en Panaméricaine ?

— Que veux-tu que je fasse ? Il faut que j'aide les Panaméricains à se préparer à l'épreuve. J'ai déjà créé des centres d'accueil du côté des Rocheuses et j'espère que les nouveaux réseaux que j'ai fait construire resteront utilisables et ne seront pas trop vite recouverts par des mètres d'eau.

— Nous irons ensemble, décida Kurts, et je te promets de ne pas ravager ta Concession. J'ai envie de retourner en Transeuropéenne tant que la banquise atlantique le permet. Comment va notre chère Floa Sadon ?

— Elle a connu de grosses difficultés économiques, mais désormais tout ça n'a plus guère d'importance. Même ceux qui sont riches et qui auront entassé des réserves ne pourront peut-être pas en profiter. Où stocker et quoi ? Nous n'utilisons plus guère que des surgelés en général. Les conserves ne sont pas faciles à trouver.

— Tu es encore naïve, remarqua Kurts. Il y a des gens qui réfléchissent depuis longtemps à cette éventualité. J'en ai connu qui se sont préparés depuis des générations à cette épreuve. Parce que dans le fond de chacun de nous le Soleil, malgré la censure, malgré l'oubli, restait vivant et que nous gardions des nostalgies inavouables.

— Il faudra peut-être cinquante ans pour jouir réellement des bienfaits du Soleil, remarqua Ann Suba qui n'avait pas osé se manifester jusque-là, et ils ne profiteront qu'à quelques centaines de milliers de rescapés, peut-être quelques millions, quatre ou cinq mais certainement pas davantage.

Gus avait demandé quelque chose à voix basse à Lien Rag et ce dernier avait pris le dossier des Aiguilleurs pour le lui donner. L'infirme le parcourait avec attention.

— Eh bien jouissons pour le moment, dit Kurts avec un rire gras, et buvons à notre amitié. Chaque chose en son temps et aujourd'hui c'est le temps des retrouvailles.

D'abord on ne remarqua pas l'absence de Gus, puis Yeuse le chercha du regard et Lien Rag expliqua d'une voix émue :

— Gus accepte de retourner là-haut. Il est allé chercher ses affaires et embrasser Kurty une dernière fois.

CHAPITRE XXVIII

Depuis qu'ils avaient quitté cette petite station perdue sur une voie secondaire de l'Antarctique, ils se dirigeaient plein sud. La tribu de Roux, exacte au rendez-vous, attendait depuis deux jours à proximité de la station abandonnée où leur omnibus faillit même ne pas s'arrêter. Jdrien dut appuyer sur le signal arrêt pour que le mécanicien stoppe. Jusque-là ils avaient voyagé dans d'assez bonnes conditions, même si dans ce dernier convoi le chauffage s'était avéré insuffisant, mais Jael ne se plaignait jamais.

Même cet endroit désert, composé de trois wagons vétustes et d'un distributeur de tickets, ne l'avait pas rebutée. Elle avait souri en voyant les jeunes enfants de la tribu qui les regardaient avec curiosité. Pendant que Jdrien palabrait avec les adultes, elle avait accepté leurs cadeaux, une dent de phoque et un morceau de bois fossilisé.

— Nous allons passer la nuit dans le wagon là-bas. Il y a de quoi faire du feu et manger. Nous partirons de bonne heure demain matin, car ici la banquise se recouvre d'une pellicule d'eau au milieu de la journée. Les brouillards sont très épais.

Ce soir-là un vent moyen avait dispersé les brumes et les regards portaient loin. Ils firent du feu avec des blocs d'huile non traitée pour rester fluide. Ces blocs devenaient mous comme de la gélatine et Jdrien estima que d'ici quelques jours ils se répandraient, liquéfiés.

— La tribu a organisé notre voyage. Le corps de ma mère Jdrou nous précède de trois jours environ, et la tribu qui l'emporte construit chaque soir un igloo qui nous est réservé. Mais je crains que tu n'aies froid la nuit car la température reste très basse.

— Ne t'inquiète pas.

— D'après ce que j'ai appris, ils auraient trouvé une ancienne station abandonnée en plein inlandsis. Non loin des volcans Erebus et Terror qui se situent sur l'île de Ross. Lorsque la banquise aura fondu nous serons sûrs de ne pas périr noyés.

— Nous en sommes loin ?

— Pour les Roux à une grande semaine de marche, soit une dizaine de jours, mais ni toi ni moi ne pourrions suivre leur rythme habituel qui parfois atteint cent quatre-vingts kilomètres en une journée. Ils ont prévu des peaux de loups et de phoques pour nous tirer.

— Je ne veux pas me prélasser comme une princesse, protesta-t-elle. Je veux marcher comme tout le monde.

— Même à allure lente tu ne feras pas deux kilomètres. Tu n'es plus habituée à faire de si longues marches. Il n'y a pas de quoi avoir honte et mes amis trouvent normal de nous tirer. Ils le font pour les plus jeunes enfants et ceux qui sont malades.

Pourtant le lendemain elle avait voulu essayer de marcher et avait tenu une heure, soit environ quatre kilomètres, avant de s'asseoir sur une peau de phoque. Jdrien en avait fait autant et dès lors la moyenne avait fortement augmenté. Comme prévu, juste au crépuscule et dans un brouillard épais comme une soupe de pois, ils avaient atteint l'igloo. Ils y avaient trouvé de l'huile de phoque et de la nourriture. Jdrien avait allumé plusieurs petites lampes pour réchauffer l'atmosphère tout en évitant la condensation. Une ouïe à chicanes avait été aménagée sur le côté de l'abri de glace pour évacuer la vapeur. Il soigna les pieds de Jael, découvrant avec une tristesse admirative ses plaies. Elle n'avait rien dit de toute la journée.

— Tu ne regrettes rien ?

— Que faudrait-il regretter ?

Les Roux avaient aussi construit des igloos pour se protéger des pluies de grêlons, mais cette nuit-là le vent souffla avec force, roula des congères qui vinrent bloquer le tunnel d'accès à leur maison de glace. Jdrien se réveilla parce qu'il étouffait et se mit à creuser leur tunnel pour renouveler l'air. Il réveilla Jael qui eut du mal à sortir de sa torpeur, se plaignant de mal de tête. Il la tira à l'air libre où elle reprit ses esprits. Elle l'aida à dégager les autres igloos et à donner l'alerte, malgré le vent furieux et glacé qui soufflait et les congères invisibles dans la nuit qui roulaient vers le nord.

Pendant dix jours ce fut la même vie, rythmée par une première marche de huit heures, jusqu'à l'arrêt très bref où l'on mangeait de la viande gelée et de la graisse. Désormais Jael mordait sans dégoût dans sa tresse de chair de phoque et dans une des boules de graisse enfilées dessus.

Dans la journée la banquise se recouvrait d'eau et il ne s'agissait plus d'une pellicule, mais de flaques parfois profondes de plusieurs centimètres. Les Roux, surpris par ce phénomène, ne pouvaient pas toujours les prévoir et les peaux de phoques et de loups qui leur servaient à tirer Jdrien, Jael et quelques autres, s'imbibaient très vite et devenaient très lourdes.

Le tannage de ces peaux n'avait jamais été très poussé et avec la hausse de la température elles devenaient molles, puantes, se désagrégeaient vite au frottement avec la glace. Ils en avaient usé une grande quantité et il n'en restait plus guère.

— Ils vont se trouver confrontés à des problèmes nouveaux. Même à proximité du pôle Sud la température ne sera jamais aussi basse qu'autrefois et ils vont devoir en tenir compte. Leur organisme s'y adaptera peut-être plus vite que leur technicité, expliquait Jdrien à sa compagne.

Parfois ils traversaient des rails sans même s'en rendre compte. Ceux-ci s'étaient enfoncés dans la glace, restaient encore visibles mais n'étaient plus utilisables. Et certaines stations n'avaient pas été totalement abandonnées. Des gens croyaient que ce n'était qu'un mauvais moment à passer, quelques semaines, quoi. Ils avaient entassé des vivres, de l'huile, et se montraient très méfiants envers la tribu. Ils tiraient des coups de fusil pour éloigner les Roux, ne savaient pas ou ne voulaient pas savoir que jamais plus un train, un convoi, un simple wagon autotracté n'atteindraient leur agglomération, qu'ils étaient voués à trouver un autre mode de vie ou à mourir.

— Aujourd'hui ils éloignent les Hommes du Froid à coups de fusil, mais d'ici quelques mois ils essayeront de les attirer, d'obtenir d'eux des produits de survie, de la viande, du poisson, de la graisse et de l'huile, et surtout d'apprendre comment aller et venir sans trains, sans moyen de transports vers les autres stations éloignées. Je ne vois pas comment ils pourront survivre sur cet inlandsis. Il leur faudra se rapprocher des mers qui se formeront durant l'été austral pour pêcher et chasser. Ici il n'y a rien à trouver pour se nourrir et se chauffer. Ils ont des serres mais manqueront d'énergie pour les alimenter.

Le lendemain ce fut un convoi qui les attira. Il était immobilisé dans une plaine immense. Quatre wagons anciens tirés par une locomotive Compound à double cylindre qui fumait. Le vent rabattait ce panache tout le long du convoi et c'était l'odeur d'huile brûlée et la suie qui avaient alerté les Roux. Ils vinrent demander à Jdrien s'ils pouvaient approcher et leur Messie leur conseilla de le faire par l'arrière du train, le dernier wagon n'ayant aucune ouverture sur son panneau arrière.

— Il n'y a plus de rails, constata Jael la première.

Ceux-ci avaient disparu et à y mieux regarder les roues des wagons étaient enfoncées dans la glace jusqu'au moyeu. Celles de la locomotive, plus lourde, devaient l'être encore plus.

— Ils vont nous tirer dessus, dit la jeune femme.

— Je vais y aller, dit Jdrien.

Il confectionna une sorte de drapeau blanc et se présenta à bonne distance sur le côté gauche. Au bout de quelques minutes il fit

quelques pas vers la locomotive dont le sas s'ouvrit et un homme en uniforme de mécanicien panaméricain agita les bras.

Le vent apporta ses paroles :

— Hé ! sauvage, comprends-tu la langue du Chaud ?

Jdrien inclina fortement la tête et approcha lentement en souriant.

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Sais-tu si nous sommes loin de Prince Station ? Une équipe est partie depuis quatre jours pour aller chercher du secours, au moins un chasse-glace ou une herse tractée...

— Ils sont partis à pied ?

— Comment veux-tu ? Mais qui es-tu pour parler aussi bien ?

— On m'appelle Jdrien et je suis un métis de Roux. Nous allons dans cette direction et si vous voulez nous signalerons votre présence aux gens de Prince Station. Vous pouvez tenir combien de temps ?

— Nous chauffons à peine et ça peut durer un bon mois. Il y a aussi des provisions mais ces pluies de glace nous terrifient la nuit. L'un des wagons a eu son toit percé et deux personnes ont été tuées. Nous avons dû faire évacuer la voiture. C'est le chef de train avec trois hommes vigoureux qui sont partis chercher des secours... Ce sont des éleveurs et des chasseurs habitués à se promener sur la glace. Mais si ça continue c'est tout le train qui va s'enfoncer.

Normalement dans cette région on aurait dû se trouver en plein hiver austral, mais la glace fondait malgré tout et l'air se réchauffait. Pendant longtemps il existerait un déséquilibre climatique avant que les saisons reprennent un cours normal.

— Nous tâcherons d'être convaincants, dit Jdrien. Ils viendront vous chercher.

Il savait bien qu'il mentait.

CHAPITRE XXIX

Tout là-bas au bout du pont interminable, ce point noir qui rapetissait c'était la chaloupe de Gus qui retournait à Concrete Station pour embarquer sur une navette, et peut-être même qu'il n'y en aurait plus une seule pour l'emporter jusqu'au S.A.S. Tous le souhaitaient dans leur for intérieur, sauf peut-être Lien Rag qui comprenait son cousin. Gus n'avait jamais retrouvé tous ses souvenirs, restait indifférent quand on évoquait sa ferme d'élevage de rennes dans le petit cercle polaire Arctique, sa famille. Sa vie avait commencé un jour sur la banquise, sur la Dépression Indienne, à Concrete Station, et s'était poursuivie là-haut dans S.A.S. Il avait noué certains liens affectifs avec le Bulb en train de mourir et ne l'avait quitté qu'à regret. Il repartait avec un alibi, celui d'effectuer quelques réparations, quelques ravaudages qui retarderaient l'action néfaste du réchauffement et épargneraient la vie de quelques millions d'hommes, qui permettraient également aux Aiguilleurs de conserver encore quelque temps un pouvoir illusoire.

— Je pensais, dit Farnelle, qu'il viendrait avec moi jusqu'à Cargo *Princess*, qu'il aurait là-bas de quoi s'occuper.

La locomotive reprit lentement sa route et la vie s'organisa. Farnelle partit à la recherche de Gdami qui la faisait enrager jour et nuit, jouant à cache-cache avec elle dans les entrailles du mastodonte. Ann Suba s'installait devant les écrans, faisait appel à la prodigieuse richesse de documentation emmagasinée par l'ordinateur. Kurts, cachant mal sa jubilation, surveillait l'allure de son amie, Lien Rag et Yeuse se racontaient interminablement leurs seize années de séparation.

Et puis brutalement les nouvelles tombèrent. Un peu partout les réseaux devenaient impraticables. La glace fondait à la périphérie de l'Antarctique malgré l'hiver austral.

— Il est possible que la Terre ait légèrement basculé sur son axe, expliquait Ann Suba, et de ce fait cette région se trouve mieux

ensoileillée.

— Nous ne pourrons prendre en direction de l'ouest au bout du pont, déclara Kurts. Et vers l'est ce ne sera pas meilleur. D'après les informations que la machine a pu obtenir et analyser, il semble que les Réseaux de la Dépression soient encore intacts et que le trafic y est toujours normal, encore qu'on enregistre certains embouteillages. Mais il nous faut trouver les lignes secondaires qui remontent vers le nord et qui nous permettront d'atteindre la Dépression Indienne. J'ai posé la question à l'intelligence de ma locomotive et je suis sûr qu'elle va résoudre ce problème sous peu. À condition que les dispatchings interrogés à distance ne soient pas saturés de demandes. En attendant, et à mon grand regret, je me vois dans l'obligation de rester sur place à proximité de l'aiguillage d'accès au réseau conduisant à Temporary Station. Profitons-en pour boire et manger quelque chose. Je crois que Farnelle nous a préparé un bon repas.

— J'ai fait ce que j'ai pu mais ce gosse me rendra chèvre. Et ce n'est pas une image. Il a fait copain copain avec Gueule-Plate et ils s'amusent comme des fous. Kurty ficelé dans le bât rit aux éclats. Tout à l'heure ils étaient tous dans la baignoire à mettre de l'eau partout.

Les dispatchings restèrent muets le reste de la journée et une partie de la nuit, avant de se désengorger d'un coup. Le téléscripteur se mit à crépiter alors que Lien Rag remplaçait Kurts pendant que ce dernier se reposait.

— J'ai entendu, dit Ann Suba, j'étais encore à côté ; je ne peux pas dormir. Cette machine est si merveilleuse que j'en suis tombée amoureuse...

Elle lut les dépêches par-dessus l'épaule de Lien Rag qui avait du mal à situer les portions de réseaux dont il était question, les itinéraires conseillés, les schémas en fac-similés ainsi que les prévisions de trafic pour la journée du lendemain.

— L'ordinateur va tout mettre au clair sous peu, vous verrez.

Lorsqu'elle se réveilla, Yeuse fut tout étonnée de voir qu'on roulait à nouveau et qu'on se dirigeait droit vers cet Orient où fulguraient des couleurs violentes inquiétantes. Elle s'habilla en hâte et rejoignit les autres sur la passerelle. Il ne manquait personne, même pas Gdami qui était à califourchon sur Gueule-Plate avec Kurty sur ses épaules.

— Nous allons droit vers la fournaise ?

— Pendant une heure environ, puis nous obliquerons vers le nord-ouest, sur une double voie abandonnée depuis des lustres mais qui serait encore praticable. Mais ne croyez pas que nous rejoindrons un grand réseau qui nous dirigerait vers l'ouest. Dans la mi-journée nous reprendrons une autre ligne, puis d'autres et, finalement si tout va bien, nous devrions nous retrouver sur un certain Réseau des

Congères, ce qui ne laisse rien présager de bon, lequel ensuite se jette dans un réseau nord-sud qui nous ferait rejoindre celui du Capricorne.

— Hé, cria Farnelle, le Réseau des Congères, je connais que ça, moi ! Quand on veut aller à Cargo *Princess*, c'est lui qu'il faut emprunter. Ensuite on tombe sur une grosse cross station, Scale Station. Ce nom veut tout dire. Il n'y a que du poisson dans cette cité pourrie qui empeste, et des écailles partout, même dans votre lit de traintel. D'où le nom. Depuis Scale on rejoint une petite Y station, si petite qu'elle n'a même jamais été baptisée, et ma ligne personnelle commence dans ce coin-là.

— D'après vous, c'est accessible ?

— Je n'en sais rien... Mais au lieu de foncer vers l'est on remontera vers le nord, en quelque sorte, même si parfois on a l'impression de suivre un parallèle.

Jusqu'à la mi-journée ils roulèrent sans difficultés, au milieu de quelques convois dont les occupants ne manifestaient aucune surprise en découvrant la fameuse Locomotive-dieu, comme si d'un coup tous les adorateurs de la machine avaient cessé d'y croire. Mais sur les autres lignes ce fut l'embouteillage total. Les aiguillages restaient toujours bloqués dans le même sens et à la fin ils durent s'imposer. Lien Rag et Kurts descendirent, armés jusqu'aux dents, pour interrompre le trafic d'un réseau et manœuvrer les aiguillages à la main. Ils durent tirer en l'air pour imposer leur volonté, tandis que Farnelle engageait la puissante locomotive sur les rails en face. Il y eut des cris de fureur et d'hostilité et Lien Rag entendit même des slogans qui remettaient en question la divinité de la machine.

Ils roulèrent un moment à contre-courant, y compris sur des voies de garage pour laisser la place à tout un flux qui fonçait une nouvelle fois vers l'ouest.

— Bientôt nous devrions croiser le Réseau des Congères, mais je préfère vous prévenir qu'il est dans un état lamentable. Les rails sont encore bons mais usés et parfois le ballast a des ondulations dangereuses. La signalisation électronique est toujours en panne et c'est une signalisation mécanique qui prend le relais. C'est dire qu'il faudra ouvrir l'œil et le bon, et ne pas laisser ce boulot au conducteur mais se remplacer pour surveiller la ligne.

Effectivement les feux ne fonctionnaient plus et le double huit qui donnait accès à ces voies était encombré par des trains en panne d'huile. Il fallut faire plusieurs manœuvres et même rouler à contresens pour pénétrer sur les Congères. Très vite ils comprirent également les raisons de ce surnom. Elles étaient partout et le plus souvent sur les rails. Le laser ne cessait de les tronçonner mais il fallut également tirer de petits missiles dans les plus grosses pour libérer le passage.

— Scale Station est à une petite journée, annonça Farnelle très excitée.

CHAPITRE XXX

Au bout du troisième jour ils ne pouvaient envisager de continuer ainsi avec cette fatigue, l'eau qui montait parfois jusqu'à leurs chevilles, le brouillard qui obligeait à garder constamment l'œil sur les boussoles. Chaque soir la construction d'un igloo était une corvée exténuante, et dans la nuit le toit de celui-ci fondait, gouttait de toutes parts.

— Tu crois que nous avons fait combien ? demanda Zabel au matin du quatrième jour.

— Je ne sais pas. Trente kilomètres. Nous marchons lentement et souvent à tâtons, nous marquons des arrêts d'une heure toutes les heures car nos pieds souffrent énormément. Peut-être trente kilomètres ?

— C'est plus dur que je ne pensais, soupira Zabel enfouie dans son sac de couchage, avec au-dessus de sa tête une couverture de survie formant une petite tente pour se protéger de l'eau fondue. Si seulement nous apercevions le Soleil de temps en temps, mais non. C'est la mélasse, la mélasse totale de l'air et de la glace. Nous nous enfonçons dans une gigantesque cuve de mélasse. On a chaud et on a froid, on transpire et les pieds gèlent. On dort dans l'eau, on respire de l'eau, on ruisselle d'eau dans ces combis qui ne fonctionnent pas.

Il préparait le petit déjeuner, du café, des sortes de crêpes emportées toutes prêtes, du miel synthétique, de la poudre d'œuf qu'il avait délayée dans de l'eau et fait cuire sur un petit réchaud à huile qui servait aussi de lampe d'éclairage.

— Tu regrettes de m'avoir suivi ? demanda-t-il.

— Mais non ! hurla-t-elle. Personne ne l'aurait fait, sinon. Mais si nous ne trouvons pas ce putain de merde de cargo il faudra revenir. Combien de temps, peux-tu me le dire ? Et si encore on rencontrait un trou à phoques, une colonie de manchots ou de goélands, mais rien, rien du tout. Les animaux ont fui et la banquise est déserte. Elle coule et lentement se recouvre d'eau. Dans deux jours nous en aurons

jusqu'aux genoux si ça continue. Tu sais nager, toi ? Pas moi.

— Elle ne coule pas. Elle fond en surface mais la nuit elle regèle.

— Pas complètement, juste en surface mais il y a une couche liquide dans laquelle les pieds enfoncent et dans quelque temps on s'enfoncera encore plus.

Elle avait raison. La nuit se formait une sorte de verglas peu épais et l'eau coincée entre deux couches glacées devenait chaque matin plus profonde.

— On passe la matinée à se détendre, dit-il. Essaie de te rendormir après avoir mangé.

— J'ai pas faim.

— Force-toi. Il faut manger le plus possible, emmagasiner des calories sous forme de graisses pour demain.

— J'ai pas envie de me reposer, mais j'ai pas non plus envie de reconstruire un igloo ce soir.

— C'est la meilleure protection.

Pourtant ils partirent quand, vers midi, le brouillard feignit de se diluer. Mais chaque fois c'était un leurre. Ils ne voyaient même pas la tache de la lucarne comme au début et allaient, tirant les traîneaux, le nez sur les boussoles. En définitive ils avaient pris deux traîneaux pour mieux répartir les charges.

Une heure plus tard, voyant qu'elle ralentissait et risquait de se séparer de lui, il l'encorda et attacha l'autre bout à sa taille.

— Si tu t'éloignais, jamais nous ne nous retrouverions. Même les cris sont noyés dans cette masse liquide.

Dans les igloos ils étaient protégés contre les énormes grêlons et contre le vent mais pataugeaient dans l'humidité. Il n'y avait plus moyen de faire sécher quoi que ce soit, sauf par grand vent et à condition de bien amarrer l'objet, sinon il était violemment arraché des mains. Liensun avait ainsi été dépouillé d'un pull qu'il tenait pourtant fermement.

— Tu entends ?

Ils s'immobilisèrent.

— Ça craque devant nous. Tu crois que la banquise se fracture ?

— C'est possible. Il existe des zones très minces.

Le bruit ressemblait à un craquement mais au lieu d'une fissure ils trouvèrent un mur de glace haut d'un mètre, très épais. Liensun se hissa dessus et aperçut la silhouette qui se démenait dans le fond d'une amorce de puits, à trois mètres environ.

— Hé ! que faites-vous ? Merde, c'est un ours blanc !

Il n'eut que le temps de remonter ses jambes car l'animal se dressait et essayait de le saisir. Il était énorme, terrifiant.

— Viens vite avant qu'il ne réussisse à escalader son trou.

Ils coururent droit devant eux mais durent tourner en rond car

ils retrouvèrent les traces de leurs traîneaux au bout d'une demi-heure.

— Il doit mourir de faim et il creusait pour atteindre l'eau et pêcher. On a bien failli y passer.

Avec prudence ils contournèrent le puits de l'ours et durent marcher longtemps avant d'être certains que l'animal ne les poursuivait pas. Lorsqu'il fallut construire l'igloo peu après, Zabel oublia sa fatigue et exigea qu'il fût plus épais que d'habitude, et que le tunnel soit obturé pour la nuit avec juste des ouïes de ventilation ça et là. Mais elle eut du mal à trouver le sommeil.

Ils repartirent tard et, lorsque le vent se leva, ils durent en hâte reconstruire un igloo, alors que le précédent ne se trouvait qu'à moins d'une heure de marche. Le brouillard se déchirait en gros nuages et d'un coup la lucarne leur apparut et ils eurent très chaud malgré la tempête.

— On n'y arrivera jamais, gémissait Zabel en transportant les gros cubes de glace que Liensun découpait avec une bêche spéciale.

Ils durent réduire la surface et le volume de cet abri, se serrer l'un contre l'autre pour y tenir. Mais on n'entendait plus le vent et malgré les gouttes on se sentait protégé. Zabel s'endormit dans ses bras presque tout de suite, complètement épuisée. Lui pensait, se demandait ce que devenaient tous ceux qu'il avait connus, Ann Suba qui n'avait pas voulu l'accompagner lors de leur dernière rencontre, sa sœur Jael, Jdrien, ceux de la colonie Rooky et ceux de la Montagne Noire. Tous ceux-là qu'il ne reverrait peut-être jamais. Il ne croyait pas tellement à ce cargo mais il fallait faire quelque chose, essayer, du moins. Il aurait dû partir seul, ne pas autoriser la jeune fille à le suivre. Le retour lui paraissait improbable. Retrouveraient-ils les repères, les igloos ? Ah, si seulement ils trouvaient ces abris de glace, ils gagneraient du temps, mais chaque jour la température de l'air augmentait et les igloos allaient fondre le jour, s'affaïsser, ne formeraient que des tas compacts par la suite.

Peut-être aurait-il dû rester aux Échafaudages. Là-bas ils ne risquaient pas grand-chose mais la vie serait conditionnée, ennuyeuse par la répétition quotidienne des tâches. Pourtant il regrettait les étables des yaks, leur bonne chaleur, leur bonne odeur, celle du lait frais tiré.

— Liensun, j'ai faim, murmura Zabel entre deux sommes. On n'a rien mangé depuis ce matin.

— Je vais essayer de préparer quelque chose mais ça manque de place.

CHAPITRE XXXI

Scale Station empestait le poisson, ses quais gluants étaient recouverts par des débris de poissons et d'écailles, mais il n'y avait presque plus d'habitants, à l'exception d'un vieux bonhomme de la Traction qui vint vers eux quand ils descendirent de la locomotive.

Il ne parut pas très impressionné par les dimensions inhabituelles de la machine et les regarda avec sévérité :

— Vous ne pouvez pas rester là, c'est le quai officiel réservé aux visiteurs de marque. Je sais qu'il y a eu erreur d'aiguillage mais veuillez, je vous prie, rejoindre le quai 9C où vous trouverez tout ce qui vous conviendra :

— Vous attendez des personnalités ? s'étonna Yeuse.

— Pas aujourd'hui... Peut-être même pas avant longtemps, mais il faut préserver les apparences. Une partie du personnel a décampé ainsi que les Aiguilleurs, avec les habitants, mais ce n'est pas une raison pour ne pas respecter le règlement.

— Nous ne restons que quelques instants, dit Farnelle. Avez-vous des nouvelles des réseaux ? Le dispatching est-il encore occupé ?

— Il n'y a plus personne. Mais vous pouvez aller voir. Possible que vous trouviez votre affaire là-haut. Tout ce que je sais c'est que quand les lumières sont rouges, c'est que c'est impraticable.

Farnelle accompagna Yeuse qui désirait rejoindre son train présidentiel par n'importe quel moyen. D'après les dernières informations reçues elle pensait pouvoir arriver aux réseaux du 40^e.

Le tableau lumineux du dispatching pour la région les paralysa de stupeur.

— Je compte trois lumières vertes, dit Farnelle.

— Deux vers le nord et une seule au sud... Justement sur le Réseau des Congères.

Farnelle essaya de garder sa dignité malgré sa tristesse à la pensée qu'ils allaient tous se séparer et peut-être ne jamais se revoir.

— Effectivement. Tu pourras rejoindre le 40^e puis, en principe,

une série d'embranchements peuvent te conduire jusqu'à Queen Mary Station. Je suppose que Lien Rag part avec toi ?

— Oui. Mais ce qui m'importe c'est de rejoindre la Panaméricaine. Je tâcherai d'envoyer un message à ceux qui m'attendent à Queen Mary Station. En suivant le 40^e tu as déjà réussi à rejoindre la Patagonie l'autre fois ?

— Pas exactement. Il a fallu que je redescende dans l'Antarctique pour aller prendre un express public... Tu crois que le passage de Drake sera encore glacé et que tu atteindras la Patagonie ?

— Il le faut.

Elles quittèrent le dispatching sans remarquer que la lumière verte du Réseau des Congères se mettait à clignoter avant d'être remplacée par une lumière rouge, également clignotante, qui laissait des doutes sur l'état du réseau.

Le bonhomme de la station avait accepté de venir boire un verre dans la locomotive, mais ne manquait pas de rappeler qu'ils devaient aller stationner sur le 9C.

— Vous avez une bien belle machine. Par ici on n'en voit pas souvent des comme ça. Rien que de vieilles pataches, des locomotives à bout de souffle. Bah, ça marche quand même...

— Vous ne comptez pas partir ?

— Pas pour l'instant. Je dois veiller à l'état des voies intérieures à la station, empêcher les embouteillages et surveiller le trafic urbain. Ces loco-cars en prennent à leur aise avec la signalisation et le stationnement.

Plus tard ils repartirent vers le sud. Farnelle devait les quitter tout de suite après la petite Y Station dont elle n'avait jamais su le nom. Ann Suba l'accompagnerait. Kurts avait préparé un énorme matériel pour les deux femmes, surtout des batteries d'excréteurs de résine bactérienne qui permettraient de colmater les brèches du cargo. Gdami ne voulait plus se séparer de Kurty, et surtout de Gueule-Plate qui l'avait pris également en affection.

— Je n'aurais jamais pensé que cette saleté de chèvre-garou pouvait s'attacher à quelqu'un, fit Kurts.

L'embranchement de la ligne de Cargo *Princess* arriva très vite et grâce à son puissant détecteur de continuité, Kurts put assurer que la voie était encore en bon état.

— Il faut partir maintenant, dit Farnelle, avant que le réseau ne devienne impraticable.

Elles roulèrent bientôt sur cette voie unique que Farnelle et son mari avaient mis des années à construire. Pour oublier l'émotion de la séparation, elle évoquait les vieux souvenirs, et d'autres plus récents concernant ces deux clones Roux de Lien et de Kurts qui avaient un jour débarqué sur la banquise non loin de sa Concession.

— Je ne regrette pas, je n'aurais connu personne. Tu es sûre que tu n'aurais pas été mieux avec eux ? demanda-t-elle inquiète.

— Je crois que la solution du cargo est la meilleure, dit Ann Suba. Ils y viendront tous. Et tu sais, je doute que Yeuse réussisse à regagner sa Compagnie, même avec l'aide de la puissance locomotive de Kurts.

— Tu es bien pessimiste.

— Les lucarnes vont apparaître très rapidement, désormais. Et Gus ne pourra jamais remettre le satellite en état. Depuis l'observatoire des Échafaudages, Charlster avait déjà établi un diagnostic négatif.

La brume les surprit à mi-parcours et les inquiéta.

— L'évaporation a commencé par ici, s'affola Farnelle. Et le bateau va couler très vite...

— La banquise tiendra encore le coup des semaines, voire des mois, ne t'inquiète donc pas.

Cette navigation dans le brouillard devint très vite angoissante et Farnelle ralentit malgré son impatience d'arriver chez elle :

— Je ne vois aucun repère... Par exemple il y a deux voies de garage à mi-parcours et un signal pour indiquer qu'un train s'est engagé à l'autre bout afin d'éviter les télescopages. Avec cette brume nous ne les verrons pas. La voie arrive juste à l'échelle de coupée et je n'ai pas envie de percuter la coque.

La brume devenait encore plus épaisse et Ann Suba lui conseilla d'arrêter.

— Nous attendrons demain... le vent peut se lever et...

— Je vais rouler au pas mais je veux arriver là-bas ce soir. Il faut que je me rende compte, tu comprends, que je prenne des mesures, voir si le cargo ne commence pas de glisser à travers la banquise. Je sais à quelle hauteur arrive l'eau dans la cale. Si j'estime que nous ne pouvons pas à nous deux le renflouer, nous repartirons tout de suite pour Scale Station. Ici ce serait trop dangereux.

Ann Suba s'inclina et la chaloupe continua de glisser sur les rails. Gdami, derrière les deux femmes, boudait d'être séparé de ses amis et réclamait sans cesse des sucreries, posait des questions assommantes, et si on ne répondait pas il faisait la tête.

— Je suis partie voici déjà longtemps et j'étais heureuse, dans le fond, de courir l'aventure après des années passées dans ce sale rafiot. Et voici que maintenant c'est le seul refuge que je connaisse pour échapper à ce cataclysme qui menace. Ah ! si l'on pouvait l'empêcher de couler par le fond et surtout le faire marcher... Nous serions les reines de la Dépression Indienne.

CHAPITRE XXXII

À chaque découverte, Jael battait des mains. Elle visitait chaque wagon et s'enthousiasmait.

— C'est merveilleux, ici nous pourrions conserver les provisions et ici nous organiserons une sorte de refuge pour les gens qui nous demanderont l'hospitalité. S'il y en a.

De la cendre, emportée depuis l'Erebus par le vent, vint se coller à son visage nu mais elle l'essuya sans s'assombrir.

— Les gens étaient des scientifiques... Tous ces instruments... Certainement une tentative pour exploiter la source de chaleur des volcans mais qui a avorté... L'exemple du Kid faisait envie à des tas de gens, mais lui seul a réussi dans ce domaine.

Ils retournèrent dans le wagon qui leur servirait de logement et Jael alla vérifier les couchettes, heureuse que la literie soit en bon état.

— Il y avait des gardiens, mais quand ils ont vu que les rails risquaient de disparaître dans la glace, ils ont fui à bord de leur draisine. Ils ne pourront plus revenir. Plus personne, je le crains, ne pourra arriver jusqu'à ce qu'on apprenne à utiliser d'autres moyens de locomotion, et surtout qu'on ait envie de le faire, qu'on oublie le culte des rails. Par exemple des traîneaux à voile et à moteur ou simplement tirés par des chiens ou d'autres animaux.

La tribu des Roux s'installait au-dehors mais à l'abri des wagons. Le cercueil de glace de Jdrou avait été hissé sur une éminence mais Jdrien se disait qu'il faudrait certainement l'enterrer profondément si la fonte persistait. Dans la journée le toit des wagons dégivrait et des filets d'eau en tombaient. Ils pataugeaient également dans de la glace fondue, pouvaient aller visage et mains nus mais les pieds dans des bottes bien chaudes.

— Il y aurait des ovibos dans la région, des petits boeufs musqués que les Panaméricains auraient introduits voici un demi-siècle. Ils ont longtemps végété puis ont découvert des zones où en

grattant la glace ils peuvent trouver du lichen pour se nourrir. Depuis on aurait compté des milliers de bêtes mais jamais personne n'a pu les approcher. Ils se tenaient à distance des réseaux, mais si l'Antarctique continue à perdre sa glace ils seront tentés de venir vers ici certainement. Nous aurons de la viande... Pourquoi ne pas en capturer pour le lait également ? Les Roux en ont chassé à plusieurs reprises, c'est un animal vaillant qui se défend bien.

En attendant, les Roux pêchaient dans les trous de la banquise et avec les provisions trouvées ils pouvaient tous survivre des mois. La radio qu'ils avaient trouvée captait parfois des appels désespérés venant de la banquise. Des familles coincées à des milliers de kilomètres dans leur train personnel, ou tout un convoi de voyageurs qui agonisaient quelque part. En général ces naufragés ne pouvaient même pas donner leur position exacte. De tout temps ils s'étaient fiés aux rails, aux stations, aux signaux ferroviaires. Ceux-ci disparus, ils étaient complètement perdus.

Jael ne pouvait supporter ces S.O.S. alors qu'ils étaient dans l'impossibilité de faire quelque chose. Puis elle comprit que Jdrien essayait d'alerter télépathiquement les Roux qui erraient dans ces coins-là, leur demandant de fournir de la viande et du poisson à ces malheureux, faute de pouvoir faire plus.

— Je sais que je prolonge leur agonie, mais sait-on jamais ?

Un jour il capta une émission de Titanpolis qui donnait des précisions sur les derniers bouleversements climatiques. On avait signalé les premières failles de la banquise très à l'est, non loin du fameux Viaduc, là où la glace n'avait jamais été très épaisse. Les brouillards persisteraient encore longtemps, alternant avec des vents puissants. Mais parfois des journées calmes et ensoleillées pourraient rompre cette monotone succession.

Jdrien construisait un traîneau aussi léger que possible et se demandait comment dresser des chiens. Là-bas, dans le nord de la Panaméricaine, il avait utilisé des chiens de traîneaux et en conservait le souvenir.

— C'étaient des animaux extraordinaires et un moyen de communication très efficace. Je m'étais juré d'acheter une meute pour pouvoir suivre les tribus sans me fatiguer, mais j'ai dû partir très vite de là-bas.

Le soir, éclairés par une lampe à huile et confortablement installés dans leur wagon solide et chauffé, ils évoquaient leurs amis, se demandaient ce que devenaient Liensun, Farnelle, Ann Suba.

— Tu crois qu'elle retournera un jour aux Échafaudages, en admettant qu'elle puisse le faire ?

— Je ne crois pas. Après toute une vie passée dans la clandestinité, le respect de l'idéologie des Rénovateurs, elle doit se

sentir merveilleusement libre. Pour la première fois elle profite égoïstement d'elle-même, et je pense qu'elle doit apprécier. Et puis avec Farnelle elles peuvent réaliser de grandes choses, trouver un sens à leur vie. Tu sais, je suis certain de les revoir un jour. Je n'essaye pas de les rejoindre par la pensée, mais je suis certain que nous nous reverrons tous.

Comment pouvait-il avoir cette foi, alors que chaque jour la radio déversait des dizaines d'appels au secours, le récit de drames effroyables ?

CHAPITRE XXXIII

Parce que cette nuit-là il se leva pour sortir de l'igloo et respirer un peu d'air frais, parce que le vent marquait une pause et qu'il y avait dans le ciel quelque chose qui brillait, Liensun fut à la fois l'acteur et le témoin d'un véritable miracle. Il ne dormait pas et soudain il rampa dans le tunnel, tout surpris de ne plus entendre le vent dans les entretoises des traîneaux solidement amarrés.

Il se redressa, regarda machinalement à l'est et vers le haut, découvrit le point brillant, ne sut pas tout de suite qu'il s'agissait d'une étoile et eut peur. Comme avaient dû avoir peur les habitants de la Terre quand le *Ma Ker* volait au-dessus d'eux, toutes les lumières allumées.

Mais ce point lumineux ne bougeait pas et il se souvint d'un poème d'autrefois.

— Une étoile ! cria-t-il.

Son premier réflexe fut de réveiller Zabel mais il préféra la laisser dormir. Elle était trop épuisée par leur dernière étape. Ils avaient marché en serrant les dents, avec rage, allant jusqu'au bout de leurs forces.

Alors il se rendit compte que cette minuscule étoile rendait la nuit moins noire, imperceptiblement moins noire. Il ferma les yeux de bonheur et un vent léger caressa son visage nu. La température ne descendait plus qu'à moins dix, moins quinze le soir, et il trouvait que c'était déjà la chaleur.

Ce vent léger lui parut d'abord salé et il passa sa langue sur ses lèvres. Ce n'était pas exactement du sel mais l'air contenait une substance qui l'intriguait. Il ferma à nouveau les yeux pour mieux analyser cette sensation.

Ce n'était pas du sel. Il avait déjà respiré cette odeur mais il ne savait plus où. Ce n'était pas non plus quelque chose d'origine animale. On aurait pu assimiler ça à du feu en train de couvrir quelque part, mais ce n'était pas du feu exactement.

Il finit par rentrer mais cette odeur l'empêcha de s'endormir. Il laissa errer ses pensées et se retrouva dans la colonie des Échafaudages, accoudé à l'un des garde-fous au-dessus du vide, en train de parler avec Ann Suba, au moment même où passait un train dans la vallée étroite. Un train charbonnier.

— Du charbon, le vent sentait le charbon, comment est-ce possible ?

Et puis très vite il sut et il se jeta sur Zabel pour la réveiller. Elle poussa un cri de terreur, puis furieuse l'injuria de la réveiller en pleine nuit.

— Viens au moins voir l'étoile, la supplia-t-il.

Elle se tut et dans la lueur de la lampe à huile plissa ses yeux ensommeillés :

— Quelle étoile ?

— Viens.

Elle le rejoignit dehors et elle vit le point lumineux dans la grande lucarne du ciel.

— Tu es sûr ? chuchota-t-elle. Quand j'étais petite, maman me disait que j'étais l'étoile préférée de son cœur.

Ils restèrent un moment à la regarder puis il la pria de fermer les yeux.

— Tu sens le vent sur ton visage ?

— Il est léger comme un souffle.

— Tu ne trouves pas qu'il a une odeur ?... Non pas exactement, tu ne trouves pas qu'il est mélangé à autre chose ?

Elle lécha ses lèvres et approuva :

— Je ne sais pas ce que c'est... Pourtant j'ai connu ça... Mais oui, là-bas dans la colonie des Échafaudages, quand je travaillais aux cuisines tout au début. On préparait les repas sur des fourneaux à charbon. Ça sent le charbon !

— Viens, on prépare les traîneaux. Il faut partir tout de suite dans la direction du vent. Tant qu'il soufflera il nous guidera.

— Mais où ?

— Vers le cargo. Il est là et il est rempli de charbon. Il existait des bateaux charbonniers qui venaient des U.S.A. ou de l'Australie et qui fournissaient le Japon, peu importe. C'étaient des rafiots anciens mais solides qui utilisaient la marchandise qu'ils transportaient comme combustible. Il aurait été idiot qu'ils se servent de diesel, pas vrai ?

— Tu es fou. Pour une odeur...

— Faisons vite tant que le vent accepte de nous guider. Le nez au vent nous trouverons. Si nous avons continué au 155, nous serions passés à des kilomètres ; c'est un miracle, tu sais.

Fébrile, délirant, il la bousculait, entassait leurs affaires sur les

traîneaux, esquissait un pas de danse et elle restait éberluée, se demandant ce qu'elle faisait à trois heures du matin, en pleine nuit, les pieds dans le verglas fragile qui s'était formé à la surface de l'eau de la banquise.

— Plus vite, plus vite, tant que ça sent le charbon !

Ce matin-là la lucarne s'embrasa. Il n'y avait pas de brouillard et un rayon de soleil fit briller une vitre à quelques kilomètres devant eux.

— C'est la passerelle, dit-il. Je te parie que c'est la passerelle !

C'était bien la passerelle d'un bateau noir, crasseux mais intact. Le vent s'engouffrait dans les écoutilles béantes et soulevait des nuages de poussière de charbon pour la disperser au loin.

CHAPITRE XXXIV

Ce jour elles avaient dû tirer sur une meute de loups qui, affolés par cette eau qui recouvrait la banquise, essayèrent de monter à l'assaut du *Princess*. Elles en avaient tué quelques-uns avant que les autres ne se résignent à filer ailleurs.

— Il faudrait pouvoir ôter cette échelle de coupée mais je n'y suis jamais parvenue, dit Farnelle, et nous avons trop de travail avec ces fonds à réparer.

Depuis le premier jour elles s'y étaient attelées et la résine bactérienne convenait bien pour ce genre d'opération, à condition de souder entre elles les différentes couches. Il avait fallu construire une sorte de carcasse pour que la toile de résine prenne la forme de la quille et c'était un travail qui déjà avait demandé du temps, plus d'une semaine. Elles en étaient à leur deuxième couche de résine et se disputaient sur le nombre à prévoir. Ann estimait que, pour plus de sécurité, il en faudrait dix, mais Farnelle aurait préféré n'en coller qu'une demi-douzaine et renforcer ensuite le fond avec une sorte de faux pont. Elles en étaient là quand Gdami avait donné l'alerte au sujet des loups rouges, rendus féroces par la terreur que leur causait le dégel.

Gdami les aidait beaucoup malgré son jeune âge. Il plongeait dans l'océan pour assembler certaines poutrelles en alliage léger trouvées dans les superstructures, avait tissé pour elles une sorte de filet en matière synthétique pour soutenir la résine.

— Il fait doux, murmura Ann Suba. Et cette nuit il ne faisait pas au-dessous de moins dix. Le brouillard est moins épais mais je regrette de ne pas voir le Soleil. Enfin la lucarne dans le ciel.

— Pas moi, décréta Farnelle ; ça me flanque la colique. On n'était pas bien, du temps des Glaces ?

Farnelle allait descendre à fond de cale mais comme chaque fois, selon une habitude qui datait du temps où elle était seule à bord avec les gosses, elle jeta un regard scrutateur à la ligne et saisit le bras

d'Ann Suba :

— Un train arrive.

— Mais on ne voit rien.

— Moi je sais. Tu vois le rail en dessous, à gauche. Il vibre toujours quand un véhicule approche.

— Tu crois qu'il pourrait nous amener des gens malintentionnés ?

— En ces périodes il faut se méfier de tout ce qui est inhabituel. Je vais chercher des cartouches, ils vont comprendre leur douleur s'ils s'imaginent qu'ils peuvent nous envahir.

— Mais si ce sont des rescapés ne sachant où aller ?

— On tire d'abord, on discute ensuite.

Mais lorsqu'elle revint, Ann Suba n'était plus sur la dunette, mais avait rejoint la banquise et elle paraissait très joyeuse. Farnelle se pencha et reconnut le silico-car qu'avait Yeuse en les rejoignant sur le pont de Concrete Station.

Yeuse montait l'échelle de coupée, courait pour l'embrasser :

— Nous errons depuis des jours. Il est impossible de rejoindre la Panaméricaine. Alors nous avons pensé revenir ici... avec Lien Rag.

— Mais Kurts ?

— Il veut tenter le diable avec la locomotive. Tous les réseaux sont noyés, certains sous un mètre d'eau. Si tu savais comme nous sommes heureux, Lien et moi, de vous revoir.

— Et le gosse, Gueule-Plate ?

— Kurts a voulu les garder.